



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



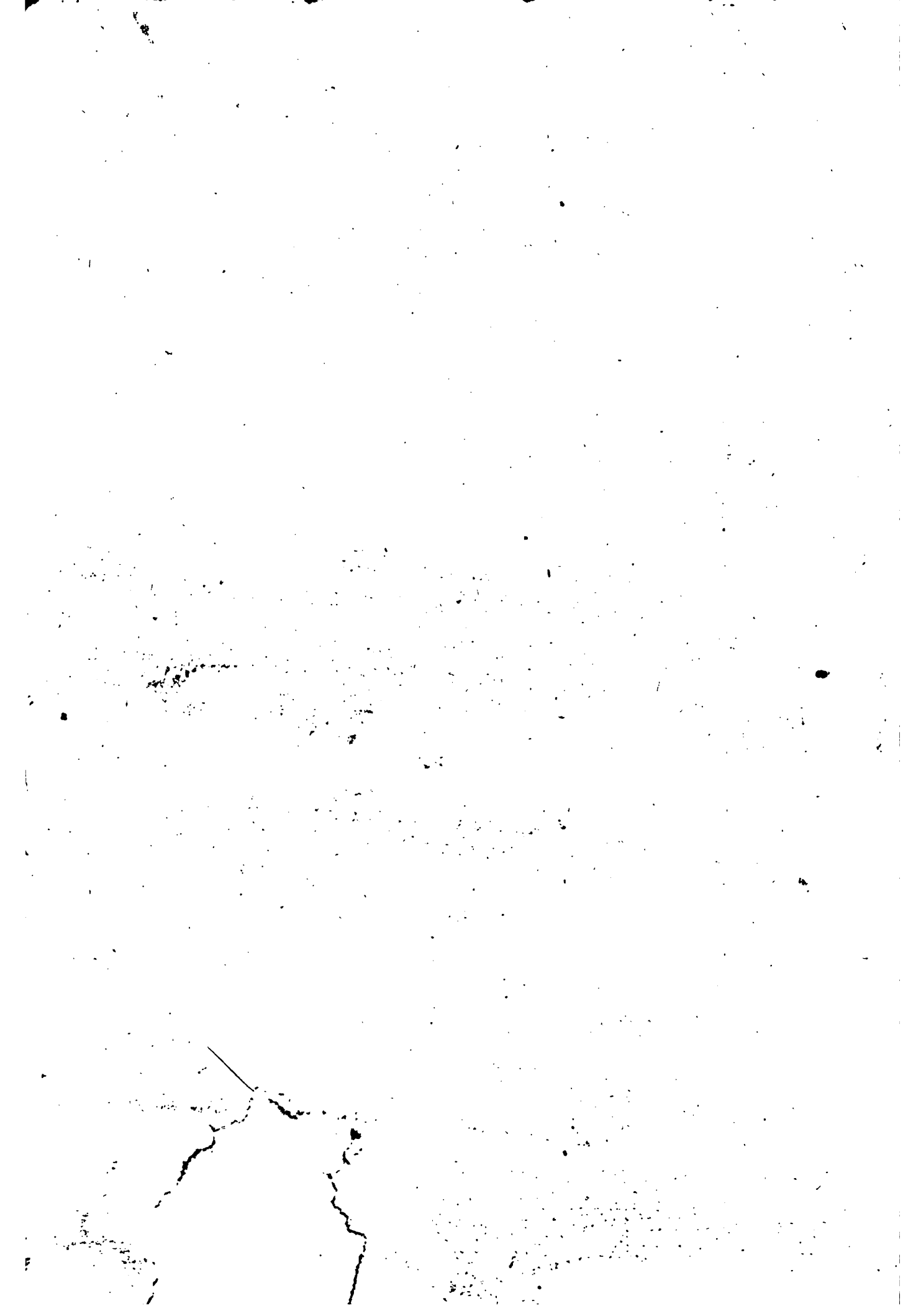
Vet. Fr. II. C. 131

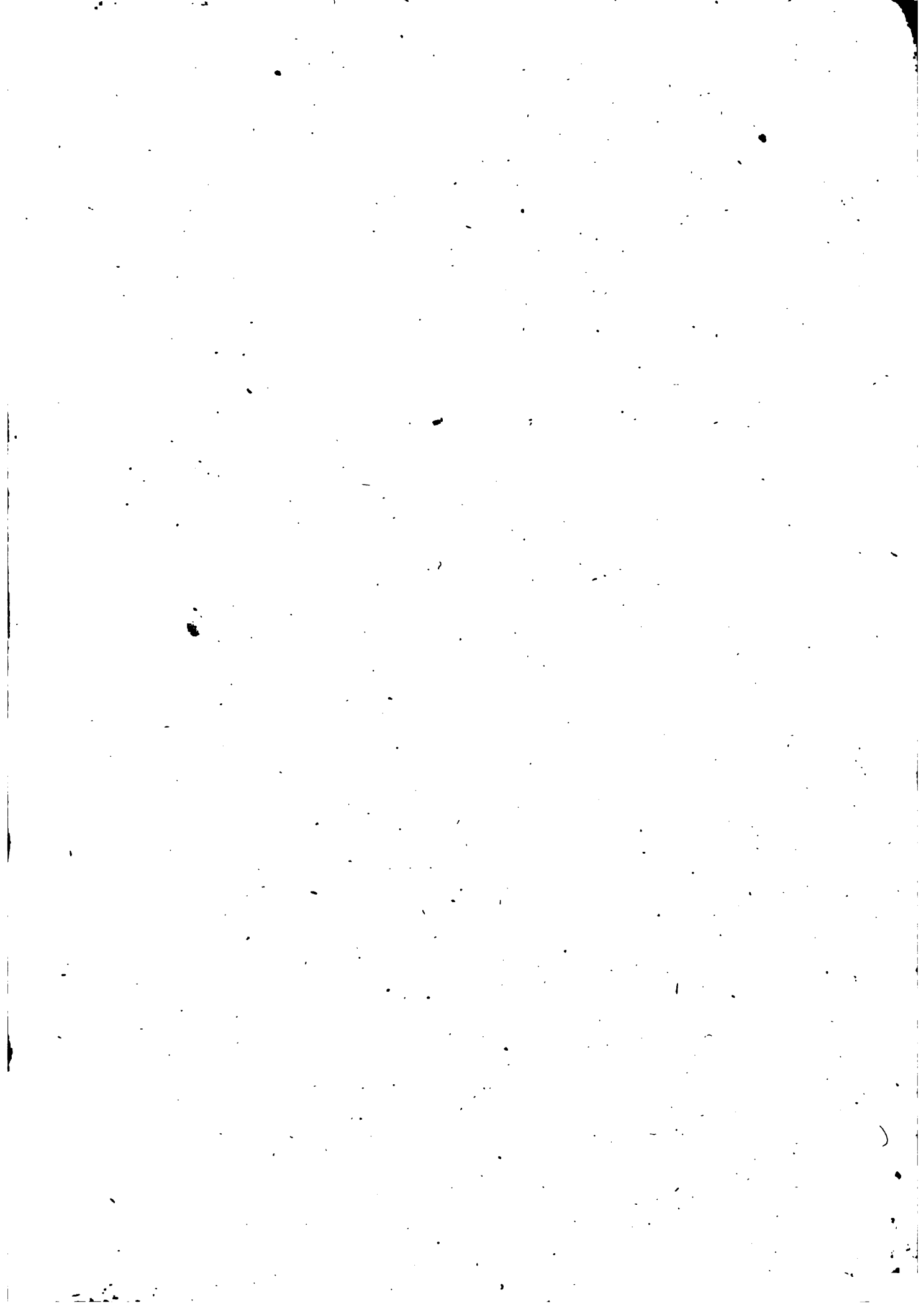


ZAHAROFF
FUND



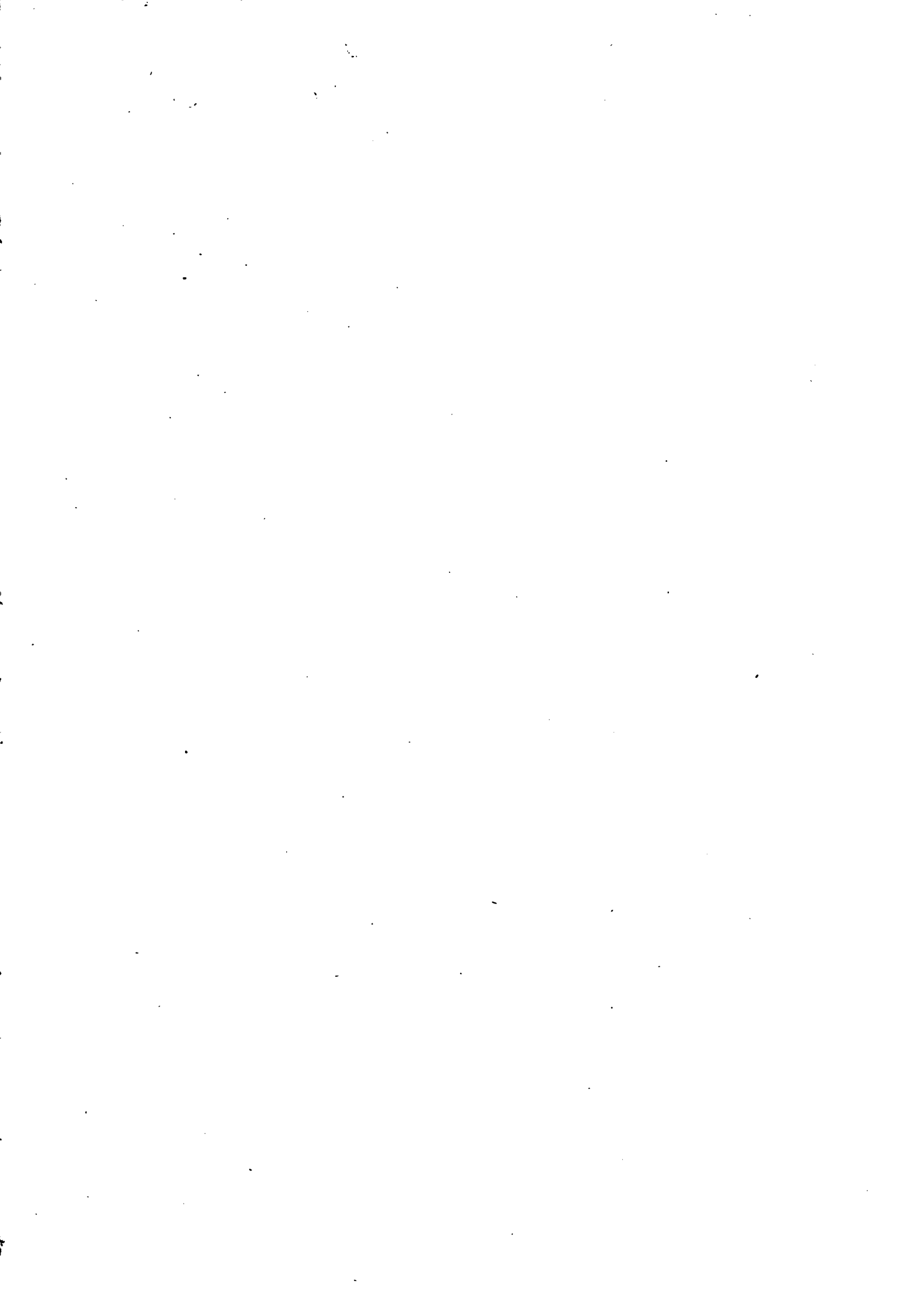












ŒUVRES
DE
MOLIÈRE.

^{IV.}
TOME QUATRIÈME.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PH.D. THESIS

BY
[Name]

IN THE FIELD OF
[Field]

ŒUVRES
DE
MOLIÈRE.

NOUVELLE ÉDITION.

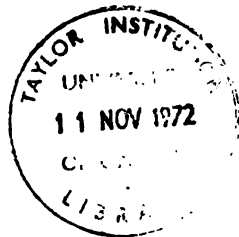
TOME QUATRIÈME.



A P A R I S.

M. DCC. XXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PIECES CONTENUES
dans ce quatrième tome.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

MÉLICERTE, pastorale héroïque.

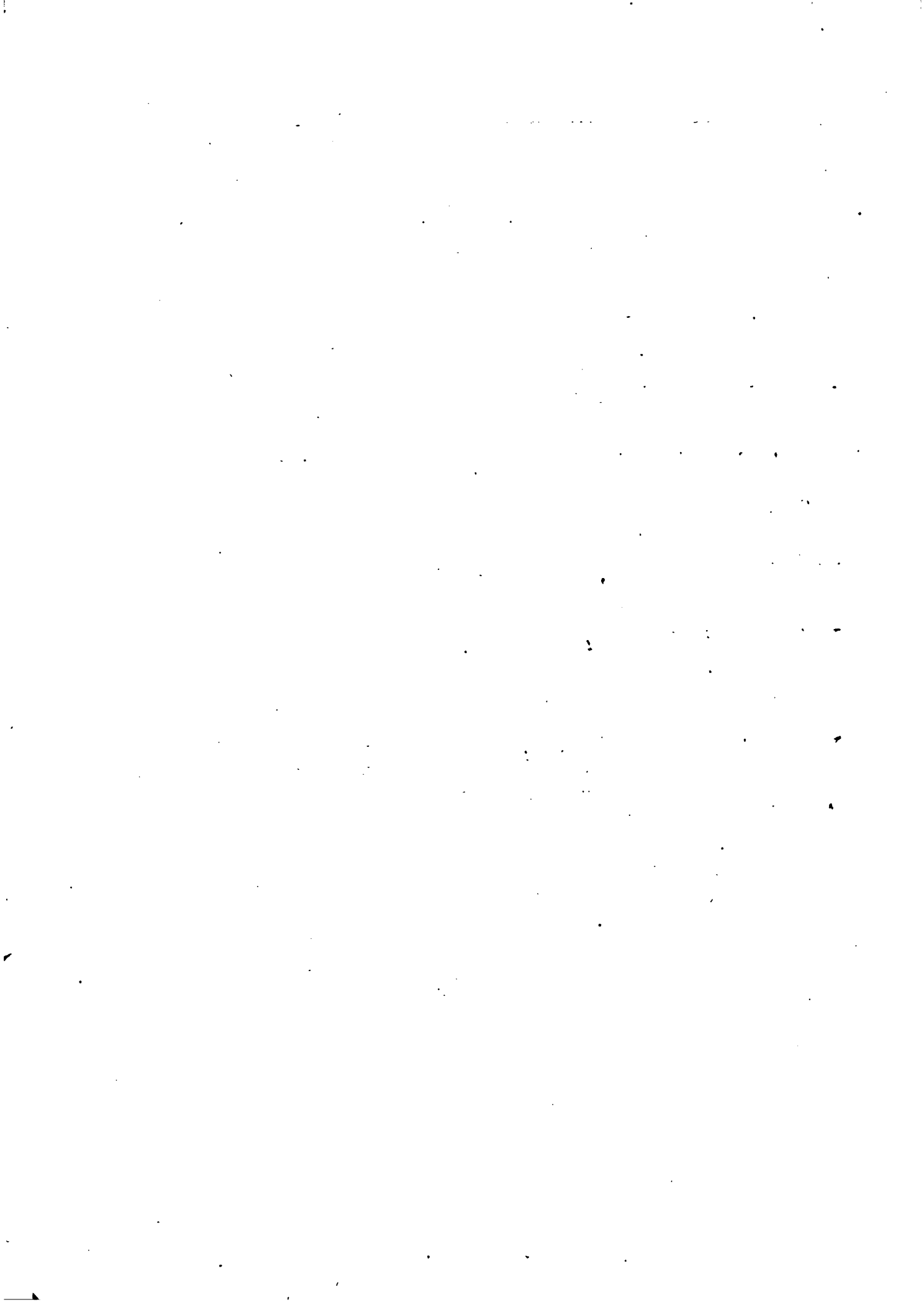
FRAGMENT D'UNE PASTORALE
comique.

MÉLICERTE, pastorale comique.

LE SICILIEN, ou L'AMOUR PEINTRE,
comédie ballet.

LE TARTUFFE, ou L'IMPOSTEUR.

AMPHITRION.



LE
MEDÉCIN
MALGRÉ LUI,
COMÉDIE.

Tome IV.

A

ACTEURS.

GÉRONTE, pere de Lucinde.

LUCINDE, fille de Geronte.

LÉANDRE, amant de Lucinde.

SGANARELLE, mari de Martine.

MARTINE, femme de Sganarelle.

M. ROBERT, voisin de Sganarelle.

VALERE, domestique de Geronte.

LUCAS, mari de Jacqueline.

JACQUÉLINE, nourrice chez Geronte, & femme
de Lucas.

THIBAUT, pere de Perrin, }
PERRIN, fils de Thibaut, } *payfans,*

La scène est à la campagne.





Ino. et dessiné par F. Boucher.

Gravé par Lau: Carv.

LE MEDECIN MALGRÉ LUY



**LE MEDECIN
MALGRÉ LUI,
COMEDIE.**

**ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.**

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

**ON, je te dis que je n'en veux rien faire;
& que c'est à moi de parler, & d'être le
maître.**



MARTINE.

**Et je te dis, moi, que je veux que tu vives
à ma fantaisie; & que je ne me suis point mariée avec toi
pour souffrir tes fredaines.**

4 LE MEDECIN MALGRE' LUI, SGANARELLE.

Oh ! La grande fatigue que d'avoir une femme, & qu'Ariftote a bien raifon, quand il dit qu'une femme eft pire qu'un démon !

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec fon benêt d'Ariftote.

SGANARELLE.

Oui, habile homme. Trouve-moi un faifeur de fagots qui fçache, comme moi, raifonner des chofes; qui ait fervi fix ans un fameux médecin, & qui ait fçû, dans fon jeune âge, fon rudiment par cœur.

MARTINE.

Pefte du fou fieffé !

SGANARELLE.

Pefte de la carogne !

MARTINE.

Que maudit foit l'heure & le jour, où je m'avifai d'aller dire oui !

SGANARELLE.

Que maudit foit le bec-cornu de notaire qui me fit figner ma ruine !

MARTINE.

C'eft bien à-toi, vrayment, à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu être un feul moment fans rendre graces au Ciel de m'avoir pour ta femme, & méritois-tu d'époufer une perfonne comme moi ?

SGANARELLE.

Il eft vrai que tu me fis trop d'honneur, & que j'eus lieu

C O M E D I E. 5

de me louer la première nuit de nos nœces. Hé, morbleu, ne me fais point parler là-dessus. Je dirois de certaines choses....

MARTINE.

Quoi? Que dirois-tu?

SGANARELLE.

Baste, laissons-là ce chapitre. Il suffit que nous sçavons ce que nous sçavons, & que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître qui me mange tout ce que j'ai!

SGANARELLE.

Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis!

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois!

SGANARELLE.

Tu t'en leveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison!

SGANARELLE.

On en déménage plus aisément.

**6 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
MARTINE.**

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer & que boire!

SGANARELLE.

C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits enfans sur les bras.....

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bâ & bien mangé, je veux que tout le monde soit faoul dans ma maison.

MARTINE.

Et tu prétends, yvrogne, que les choses aillent toujours de même.

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes insolences & tes débauches?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

COMEDIE.
MARTINE.

7

Et que je ne sçache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.

Ma femme, vous sçavez que je n'ai pas l'ame endurente, & que j'ai le bras assez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous demange à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE.

Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.

MARTINE.

Yvrogne que tu es !

SGANARELLE.

Je vous battraï.

MARTINE.

Sac à vin.

SGANARELLE.

Je vous rosserai,

8 LE MEDECIN MALGRE' LUI, MARTINE.

Infame.

SGANARELLE.

Je vous étrillerai.

MARTINE.

Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard,
gueux, belître, fripon, maraud, voleur . . .

SGANARELLE.

Ah! Vous en voulez donc?

[*Sganarelle prend un bâton, & bat sa femme.*]

MARTINE *criant.*

Ah, ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Voilà le vrai moyen de vous appaiser.

SCÈNE II.

M. ROBERT, SGANARELLE,
MARTINE.

M. ROBERT.

H Olà, holà, holà. Fi. Qu'est-ce-ci? Quelle infamie!
Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme.

MARTINE *à m. Robert.*

Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROBERT.

Ah! J'y consens de tout mon cœur.

MARTINE

C O M E D I E.
M A R T I N E.

9

De quoi vous mêlez-vous ?

M. ROBERT.

J'ai tort.

MARTINE.

Est-ce-là votre affaire ?

M. ROBERT.

Vous avez raison.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes !

M. ROBERT.

Je me rétracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaît d'être battue.

19 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il est vray.

MARTINE.

Et vous êtes un sot, de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

[*Elle lui donne un soufflet.*]

M. ROBERT à Sganarelle.

Compere, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossiez, battez, comme il faut, votre femme; je vous aiderai, si vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT.

Ah! C'est une autre chose.

SGANARELLE.

Je la veux battre, si je le veux; & ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'est ma femme, & non pas la vôtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

C O M E D I E.

11

S G A N A R E L L E.

Vous n'avez rien à me commander.

M. R O B E R T.

D'accord.

S G A N A R E L L E.

Je n'ai que faire de votre aide.

M. R O B E R T.

Très-volontiers.

S G A N A R E L L E.

Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Ciceron dit qu'entre l'arbre & le doigt, il ne faut point mettre l'écorce.

[*Il bat m. Robert, & le chasse.*]

S C E N E I I I.

S G A N A R E L L E, M A R T I N E.

O S G A N A R E L L E.
H çà, faisons la paix nous deux. Touche là.

M A R T I N E.

Oui, après m'avoir ainsi battue ?

S G A N A R E L L E.

Cela n'est rien. Touche.

M A R T I N E.

Je ne veux pas.

S G A N A R E L L E.

Hé ?

Bij

12 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE.

Vien, vien, vien.

MARTINE.

Non, je veux être en colère.

SGANARELLE.

Fi, c'est une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laisse-moi là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE.

Hé bien, va, je te demande pardon, mets-là ta main.

MARTINE.

[*bas à part.*]

Je te pardonne; mais tu le payeras.

COMEDIE.
SGANARELLE.

13

Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont de tems en tems nécessaires dans l'amitié, & cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne sont que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, & je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCENE IV.

MARTINE *seule.*

V A, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment; & je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés. Je sçais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard. Je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir, & ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçüe.

SCENE V.

VALERE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS à Valère, sans voir Martine.

P Arguonne, j'avons pris là tous deux une guéble de commission, & je ne sçais pas, moi, ce que je pensons attraper.

14 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
VALERE à Lucas, sans voir Martine.

Que veux-tu, mon pauvre nourricier ? Il faut bien obéir à notre maître ; & puis, nous avons intérêt, l'un & l'autre, à la fanté de sa fille, notre maîtresse ; & sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne ; & , quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sçais bien que son pere n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE *révante à part, se croyant seule.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

LUCAS à Valere.

Mais quelle fantaisie s'est-il bouté là dans la tête, puisque tous les médecins y ont perdu leur latin ?

VALERE à Lucas.

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; & souvent, en de simples lieux...

MARTINE *se croyant toujours seule.*

Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur ; je ne sçaurois les digérer, &... [*heurtant Valere & Lucas.*] Ah ! Messieurs, je vous demande pardon ; je ne vous voyois pas, & cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarasse.

VALERE.

Chacun a ses soins dans le monde ; & nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous pûsse aider?

VALERE.

Cela se pourroit faire; & nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle; mais on trouve, par fois, des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont sçû faire, & c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE *bas à part.*

Ah! Que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendar! [*haut.*] Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez; & nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VALERE.

Hé, de grace, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant, vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

EUCAS.

Un médecin qui coupe du bois?

VALERE.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire?

16 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
MARTINE.

Non. C'est un homme extraordinaire, qui se plaît à cela ; fantasque, bizarre, quinteux, & que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient sa science renfermée, & ne fuit rien tant, tous les jours, que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du Ciel pour la médecine.

VALERE.

C'est une chose admirable que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE.

La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire ; car elle va par fois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité, & je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, & ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons, quand nous avons besoin de lui.

VALERE.

Voilà une étrange folie.

MARTINE.

Il est vray ; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t-il ?

MARTINE.

C O M E D I E,
MARTINE.

17

Il s'appelle Sganarelle; mais il est aisé à connoître. C'est un homme qui a une large barbe noire, & qui porte une fraise, avec un habit jaune & vert.

LUCAS.

Un habit jaune & vert! C'est donc le médecin des perroquets?

VALERE.

Mais est-il bien vray qu'il soit aussi habile que vous le dites?

MARTINE.

Comment? C'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins, on la tenoit morte il y avoit déjà six heures, & l'on se dispoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vüe, une petite goutte de je ne sçais quoi dans la bouche; &, dans le même instant, elle se leva de son lit, & se mit aussi-tôt à se promener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable!

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois semaines encore, qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, & se brisa, sur le pavé, la tête, les bras & les jambes.

Tome IV.

C

18 LE MEDECIN MALGRE' LUI,

On n'y eut pas plûtôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sçait faire, & l'enfant aussi-tôt se leva sur ses piéds, & courut jouer à la fossette.

LUCAS.

Ah!

VALERE:

Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE.

Qui en doute?

LUCAS.

Têtegué, vlà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

VALERE.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais souvenez-vous bien, au moins, de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS.

Hé! Morguenne, laissez-nous faire. S'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALERE à *Lucas*.

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre; & j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, VALERE,
LUCAS.

L SGANARELLE *chantant derrière le théâtre.*
A, la, la.

VALERE.

J'entends quelqu'un qui chante, & qui coupe du bois.

SGANARELLE *entrant sur le théâtre avec une bouteille
à sa main, sans appercevoir Valere ni Lucas.*

La, la, la.... Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un
coup. Prenons un peu d'haleine.

[*après avoir bû.*]

Voilà du bois qui est salé comme tous les diables,

[*Il chante.*] *Qu'ils sont doux,*

Bouteille jolie,

Qu'ils sont doux,

Vos petits glou-gloux!

Mais mon sort feroit bien des jaloux,

Si vous étiez toujours remplie.

Ah! Bouteille ma mie,

Pourquoi vous vuidez vous?

Allons, morbleu, il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALERE *bas à Lucas.*

Le voilà lui-même.

LUCAS *bas à Valere.*

Jepense que vous dites vray, & que j'avons bouté lenéz dessus.

20 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
VALERE.

Voyons de près.

SGANARELLE *embrassant sa bouteille.*

Ah! Ma petite friponne, que je t'aime! Mon petit bou-
chon.

[*Il chante.*]

[*Appercevant Valere & Lucas qui
l'examinent, il baisse la voix.*]

*Mais mon sort ... feroit bien ... des jaloux,
Si...*

[*Voyant qu'on l'examine de plus près.*]

Que diable! A qui en veulent ces gens-là?

VALERE à Lucas.

C'est lui assurément.

LUCAS à Valere.

Le vlà tout craché comme on nous l'a défiguré.

*Sganarelle pose la bouteille à terre; & Valere se baissant
pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre,
il la met de l'autre côté; Lucas faisant la même chose que
Valere, Sganarelle reprend sa bouteille, & la tient contre son
estomach, avec divers gestes, qui font un jeu de théâtre.*

SGANARELLE à part.

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils?

VALERE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle?

SGANARELLE.

Hé? Quoi?

VALERE.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle?

SGANARELLE *se tournant vers Valere, puis vers Lucas.*
 Oui, & non, selon ce que vous lui voulez.

VALERE.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VALERE.

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons; & nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE.

Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALERE.

Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites; mais, monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît, le soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monsieur, boutez dessus.

SGANARELLE *à part.*

Voici des gens bien pleins de cérémonie. [*Il se couvre.*]

VALERE.

Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous; les habiles gens sont toujours recherchés, & nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE.

Il est vray, messieurs, que je suis le premier homme du

22 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
monde pour faire des fagots.

VALERE.

Ah! Monsieur....

SGANARELLE.

Je n'y épargne aucune chose, & les fais d'une façon qu'il n'y a rien à redire.

VALERE.

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE.

Mais aussi je les vends cent dix sols le cent.

VALERE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne sçaurois les donner à moins.

VALERE.

Monsieur, nous sçavons les choses.

SGANARELLE.

Si vous sçavez les choses, vous sçavez que je les vends cela.

VALERE.

Monsieur, c'est se moquer que....

SGANARELLE.

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALERE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins, il y a fagots & fagots; mais, pour ceux que je fais....

C O M E D I E.
V A L E R E.

23

Hé, monsieur, laissons-là ce discours.

S G A N A R E L L E.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

V A L E R E.

Hé! Fi.

S G A N A R E L L E.

Non, en conscience, vous en payerez cela. Je vous parle sincèrement, & ne suis pas homme à surfaire.

V A L E R E.

Faut-il, monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte? Qu'un homme si sçavant, un fameux médecin comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, & tenir enterrés les beaux talens qu'il a?

S G A N A R E L L E *à part.*

Il est fou.

V A L E R E.

De grace, monsieur, ne dissimulez point avec nous.

S G A N A R E L L E.

Comment?

L U C A S.

Tout ce tripotage ne sert de rien; je sçavons ç'en que je sçavons.

S G A N A R E L L E.

Quoi donc, que voulez-vous dire? Pour qui me prenez-vous?

24 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
VALERE.

Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE.

Médecin vous-même ; je ne le suis point, & je ne l'ai jamais été.

VALERE.

[*bas.*]

[*haut.*]

Voilà sa folie qui le tient. Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; & n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE.

A quoi donc ?

VALERE.

A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE.

Parbleu ; venez-en à tout ce qu'il vous plaira ; je ne suis point médecin, & ne sçais ce que vous me voulez dire.

VALERE.

[*bas.*]

[*haut.*]

Je vois bien qu'il se faut servir du remède. Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS.

Hé, têtegué, ne lantiponez point davantage, & confessez à la franquette que v'sêtes médecin.

SGANARELLE *à part.*

J'enrage.

VALERE.

A quoi bon nier ce qu'on sçait ?

LUCAS.

LUCAS.

Pourquoi toutes ces fraïmes là ? A quoi est-ce que ça vous fart ?

SGANARELLE.

Messieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VALERE.

Vous n'êtes point médecin ?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V'n'êtes pas médecin ?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALERE.

Puisque vous le voulez, il faut bien s'y résoudre.

[Ils prennent chacun un bâton, & le frappent.]

SGANARELLE.

Ah, ah, ah ! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALERE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué, j'en suis fâché franchement.

26 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
SGANARELLE.

Que diable est ce-ci, messieurs? De grace, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin?

VALERE.

Quoi! Vous ne vous rendez pas encore, & vous vous défendez d'être médecin?

SGANARELLE.

Diable emporte, si jè le suis.

LUCAS.

Il n'est pas vray que vous s'avez médecin?

SGANARELLE.

[*Ils recommencent à le battre.*]

Non, la peste m'étouffe. Ah, ah! Hé bien, messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin; apoticaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

VALERE.

Ah! Voilà qui va bien, monsieur; je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joye au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuse de la libarté qu j'avons prise.

SGANARELLE *à part.*

Ouais ! Seroit-ce bien moi qui me tromperois, & ferois-je devenu médecin sans m'en être apperçû ?

VALERE.

Mon sieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, & vous verrez, assurément, que vous en ferez fatistait.

SGANARELLE.

Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je fois médecin ?

LUCAS.

Oui, par ma figué.

SGANARELLE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte, si je le sçavois.

VALERE.

Comment ! Vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE.

Ah ! Ah !

LUCAS.

Un médecin qui a gari je ne sçais combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu !

VALERE.

Une femme étoit tenuë pour morte il y avoit six heures ;

D ij

28 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
elle étoit prête à ensevelir, lors qu'avec une goûte de quel-
que chose, vous la fites revenir, & marcher d'abord par la
chambre.

SGANARELLE.

Peste!

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans se laissit choir du haut d'un
clocher, de quoi il eut la tête, les jambes, & les bras cassés;
& vous, avec je ne sçais quel onguent, vous fites qu'aussi-
tôt il se relevit sur ses piéds, & s'en fut jouer à la fofsette.

SGANARELLE.

Diantre!

VALERE.

Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous; &
vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant con-
duire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai?

VALERE.

Qui.

SGANARELLE.

Ah! je suis médecin sans contredit. Je l'avois oublié, mais
je m'en ressouviens. De quoi est-il question? Où faut-il se
transporter?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille
qui a perdu la parole.

COMÉDIE.
SGANARELLE.

29

Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALERE *bas à Lucas.*

Il aime à rire. [*à Sganarelle.*] Allons, monsieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de médecin ?

VALERE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE *présentant sa bouteille à Valere.*

Tenez cela, vous. Voilà où je mets mes juleps.

[*Puis se tournant vers Lucas en crachant.*]

Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.

LUCAS.

Palfanguenne, voilà un médecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

Fin du premier Acte.



Blondel - Juvon

Toullon sculpteur



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, VALERE, LUCAS,
JACQUELINE.

VALERE.



Où, monsieur, je crois que vous ferez
fatisfait; & nous vous avons amené le plus
grand médecin du monde.

LUCAS.

Oh, morguenne, il faut tirer l'échelle après
ceti-là; & tous les autres ne sont pas daines de li déchauf-
fer ses fouliers.

VALERE.

C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUCAS.

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALERE.

Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit; &, par fois,
il a des momens où son esprit s'échape, & ne paroît pas ce
qu'il est.

COMEDIE.
LUCAS.

31

Oui, il aime à bouffonner; & l'an diroit par fois, ne v'sen déplaife, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALERE.

Mais, dans le fond, il est tout science; & , bien souvent, il dit des choses tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisoit dans un livre.

VALERE.

Sa réputation s'est déjà répanduë ici; & tout le monde vient à lui.

GERONTE.

Je meurs d'envie de le voir; faites-le-moi vite venir.

VALERE.

Je le vais querir.

SCENE II.

GERONTE, JACQUELINE,
LUCAS.

JACQUELINE.

PAr ma fi monsieu, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumi; & la meilleure médeçaine que l'an pourroit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un biau & bon mari, pour qui elle eût de l'amiquié.

32 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
GERONTE.

Ouais, nourrice ma mie! Vous vous mêlez de bien des choses.

LUCAS.

Taisez-vous, notre minagere Jacqueline; ce n'est pas à vous à bouter là votre néz.

JACQUELINE.

Je vous dis & vous douze, que tous ces médecins n'y feront rien que de liau claire; que votre fille a besoin d'autre chose que de ribarbe & de féné, & qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GERONTE.

Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a? Et, lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?

JACQUELINE.

Je le crois bien, vous li vouliez bailler un homme qu'elle n'aime point. Que ne preniez-vous ce monsieur Liandre qui li touchoit au cœur? Elle auroit été fort obéissante; & je m'en va gager qu'il la prendroit li, comme elle est, si vous la li vouliez donner.

GERONTE.

Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun oncle qui est si riche, dont il est hériqué.

GERONTE.

Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est

n'est rien tel que ce qu'on tient; & l'on court grand risque de s'abuser, lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux & aux prières de messieurs les héritiers; & l'on a le tems d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend pour vivre, le trépas de quelqu'un.

J A C Q U E L I N E.

Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les peres & les meres ont cette maudite coutume, de demander toujours qu'a-t'il & qu'a-t'elle? Et le compere Pierre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quarquié de vaine qu'il avoit davantage que le jeune Robin où elle avoit bouté son amiquié, & vla que la pauvre criature en est devenuë jaune comme eun coin, & n'a point profité tout depuis ce tems-là. C'est un bël exemple pour vous, monsieu; on n'a que son plaisir en ce monde, & j'aimerois mieux bailler à ma fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biausse.

G E R O N T E.

Peste! Madame la nourrice, comme vous dégoïsez! Taisez-vous, je vous prie, vous prenez trop de soin, & vous échauffez votre lait.

L U C A S *frappant, à chaque phrase qu'il dit, sur l'épaule de Geronte.*

Morgué, tai-toi, t'es eune impartinante. Monsieur n'a que faire de tes discours, & il sçait ce qu'il a à faire. Mêlé-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieur est le pere de sa fille; & il est bon & sage pour voir ce qui li faut.

34 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
GERONTE.

Tout doux. Oh! Tout doux.

LUCAS *frappant encore sur l'épaule de Geronte.*

Monfieu, je veux un peu la mortifier, & li apprendre le respect qu'alle vous doit.

GERONTE.

Oui; mais ces gestes ne font pas nécessaires.

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, GERONTE,
LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

Monsieur, préparez-vous. Voici notre médecin qui entre.

GERONTE *à Sganarelle.*

Monfieur, je fuis ravi de vous voir chez moi, & nous avons grand befoin de vous.

SGANARELLE *en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GERONTE.

Hippocrate dit cela?

SGANARELLE;

Oui.

GERONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

C O M É D I E,
S G A N A R E L L E.

35

Dans son chapitre... des chapeaux.

GERONTE.

Puis qu'Hippocrate le dit, il le faut faire.

S G A N A R E L L E.

Monfieur, le médecin, ayant appris les merveilleuses choses..

GERONTE.

A qui parlez-vous, de grace ?

S G A N A R E L L E.

A vous.

GERONTE.

Je ne fuis pas médecin.

S G A N A R E L L E.

Vous n'êtes pas médecin ?

GERONTE.

Non vrayment.

S G A N A R E L L E.

Tout de bon ?

GERONTE.

Tout de bon.

[*Sganarelle prend un bâton, & frappe Geronte.*]

Ah, ah, ah!

S G A N A R E L L E.

Vous êtes médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'autres licences.

GERONTE à *Valere*.

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené!

36 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
VALERE.

Je vous ai bien dit que c'étoit un médecin goguenard.

GERONTE.

Oui; mais je l'envoyerois promener avec ses goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, monsieur, ce n'est que pour rire.

GERONTE.

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GERONTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE.

Je suis fâché....

GERONTE.

Cela n'est rien.

SGANARELLE.

Des coups de baton....

GERONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GERONTE.

Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi; & je souhaiterois de tout mon cœur, que vous en eussiez besoin

aussi, vous, & toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GERONTE.

Je vous suis obligé de ces sentimens.

SGANARELLE.

Je vous assure que c'est du meilleur de mon ame que je vous parle.

GERONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites....

SGANARELLE.

Comment s'appelle votre fille ?

GERONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde ! Ah ! Beau nom à médicamenter ! Lucinde !

GERONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui est cette grande femme là ?

GERONTE.

C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCENE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE,
LUCAS.

SGANARELLE.

[à part.]

Peste ! Le joli meuble que voilà ! Ah ! Nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très-humble esclave de votre nourricerie, & je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tetât le lait de vos bonnes graces.

[*Il lui porte la main sur le sein.*]

Tous mes remédes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service ; & . . .

LUCAS.

Avec votre permission, monsieu le médecin, laissez-là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE,

Quoi ! Elle est votre femme ?

LUCAS.

Oui.

SGANARELLE.

Ah ! Vrayment je ne sçavois pas cela, & je m'en réjouis pour l'amour de l'un & de l'autre.

[*Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas, & embrasse la nourrice.*]

LUCAS *tirant Sganarelle, & se remettant entre lui & sa femme.*

Tout doucement, s'il vous plaît.

COMÉDIE.
SGANARELLE.

39

Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous; & je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, & si bien faite comme elle est.

[*Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras; Sganarelle passe dessous & embrasse encore la nourrice.*]

LUCAS *le tirant encore.*

Hé, têtigué, point tant de complimens, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS.

Avec moi, tant qu'il vous plaira; mais, avec ma femme & tréve de farimonie.

SGANARELLE.

Je prends part également au bonheur de tous deux. Et, si je vous embrasse pour vous témoigner ma joye, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

[*Il continuë le même jeu.*]

LUCAS *le tirant pour la troisième fois.*

Ah! Vartigué, monsieur le médecin, que de lantiponages!

SCENE V.

GERONTE, SGANARELLE,
LUCAS, JACQUELINE.

GERONTE.

Monsieur, voici tout-à-l'heure ma fille qu'on va vous
amener.

SGANARELLE.

Je l'attends, monsieur, avec toute la médecine,

GERONTE.

Où est-elle?

SGANARELLE *se touchant le front.*

Là dedans.

GERONTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Mais comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que
j'essaye un peu le lait de votre nourrice, & que je visite son
sein.

[*Il s'approche de Jacqueline.*]

LUCAS *le tirant, & lui faisant faire la pirouette.*

Nanain, nanain, je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'est l'office du médecin, de voir les tetons des nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je sis votre sarviteur.

SGANARELLE.

COMÉDIE.

41

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin? Hors de là.

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE *en le regardant de travers.*

Je te donnerai la fièvre.

JACQUELINE *prenant Lucas par le bras, & lui faisant faire aussi la pirouette.*

Ote-toi de là aussi. Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire.

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE.

Eh le vilain, qui est jaloux de sa femme.

GERONTE.

Voici ma fille.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GERONTE, SGANARELLE,
VALERE, LUCAS,
JACQUELINE.

SGANARELLE.
E St-ce là la malade?

GERONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille, & j'aurois tous les regrets du monde, si elle venoit à mourir.

42 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GERONTE.

Allons, un siège.

SGANARELLE *assis entre Geronte & Lucinde.*

Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, & je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GERONTE.

Vous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux, lorsque le médecin fait rire le malade, c'est
[à Lucinde.]

le meilleur signe du monde. Hé bien, de quoi est-il question? Qu'avez vous? quel est le mal que vous sentez?

LUCINDE *portant sa main à sa bouche, à sa tête, & sous son menton.*

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Hé? Que dites-vous?

LUCINDE *continuant les mêmes gestes.*

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoi?

LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE.

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel

diable de langage est-ce là ?

GERONTE.

Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenuë muette, sans que jusqu'ici on en ait pû sçavoir la cause, & c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GERONTE.

Celui qu'elle doit épouser, veut attendre sa guérison, pour conclure les choses.

SGANARELLE.

Et qui est ce sot là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! Je me garderois bien de la vouloir guérir.

GERONTE.

Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins, pour la soulager de son mal.

SGANARELLE.

Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'opresse-t-il beaucoup ?

GERONTE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GERONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous sçavez ?

44 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieusement?

GERONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matière est elle louable?

GERONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

[à Lucinde.] SGANARELLE. [à Gêronte.]

Donnez-moi votre bras. Voilà un pous qui marque que
votre fille est muette.

GERONTE.

Hé, oui, monsieur, c'est là son mal, vous l'avez trouvé
tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ah, ah!

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie.

SGANARELLE.

Nous autres grands médecins, nous connoissons d'abord les
choses. Un ignorant auroit été embarrassé, & vous eût été
dire, c'est ceci, c'est cela; mais moi, je touche au but du
premier coup, & je vous apprends que votre fille est muette.

GERONTE.

Oui; mais je voudrois bien que vous me pûssiez dire d'où
cela vient.

COMÉDIE.
SGANARELLE.

45

Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GERONTE.

Fort bien; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GERONTE.

Mais encore, vos sentimens sur cet empêchement de l'action de sa langue?

SGANARELLE.

Aristote, là-dessus, dit..... de fort belles choses.

GERONTE.

Je le crois.

SGANARELLE.

Ah! C'étoit un grand homme?

GERONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout-à-fait; un homme qui étoit plus grand

[*levant son bras depuis le coude.*]

que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres sçavans, nous appellons humeurs peccantes; c'est-à-dire... humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par

46 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
les exhalaisons des influences, qui s'élevent dans la région
des maladies, venant ... pour ainsi dire ... à ... Entendez-
vous le latin ?

GERONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE *se levant brusquement.*

Vous n'entendez point le latin ?

GERONTE.

Non.

SGANARELLE *avec entousiame.*

*Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominati-
vo, hæc musa, la muse, bonus bona, bonum, Deus sanctus,
est ne oratio latinas? Etiam, oui. Quare, pourquoi? Quia
substantivo, & adjectivum, concordat, in generi, numerum,
& casus.*

GERONTE.

Ah ! Que n'ai-je étudié ?

JACQUELINE.

L'habile homme que vlà !

LUCAS.

Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

SGANARELLE.

Or ces vapeurs, dont je vous parle, venant à passer, du côté
gauche où est le foye, au côté droit où est le cœur, il se
trouve que le poulmon, que nous appellons en latin, *armyan*,
ayant communication avec le cerveau, que nous nommons
en grec, *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous
appellons en hebreu, *cubile*, rencontre en son chemin les

COMEDIE.

47

dites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; & parce que lescites vapeurs comprenez bien ce raisonnement, je vous prie, & parce que lescites vapeurs ont certaine malignité.... Ecoutez bien ceci, je vous conjure.

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GERONTE.

Je le suis.

SGANARELLE.

Qui est causée par l'acreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs..... *Ossabandus, nequei, nequer, potarium, quipsamilus.* Voir là justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE.

Ah! Que ça est bian dit, notte homme!

LUCAS.

Que n'ai-je la langue aussi bian penduë?

GERONTE.

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une feule chose qui m'a choqué; c'est l'endroit du foye & du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne font, que le cœur est du côté gauche, & le foye du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela étoit autrefois ainsi; mais nous avons changé

48 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
tout cela, & nous faisons maintenant la médecine d'une
méthode toute nouvelle.

GERONTE.

C'est ce que je ne sçavois pas; & je vous demande pardon
de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal; & vous n'êtes pas obligé d'être aussi
habile que nous.

GERONTE.

Affûrément; mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille
faire à cette maladie?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire?

GERONTE.

Qui.

SGANARELLE.

Mon avis est qu'on la remette sur son lit, & qu'on lui fasse
prendre, pour remède, quantité de pain trempé dans le vin.

GERONTE.

Pourquoi cela, monsieur?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin & le pain mêlés ensemble, une
vertu sympatique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien
qu'on ne donne autre chose aux perroquets, & qu'ils
apprennent à parler en mangeant de cela?

GERONTE.

Cela est vray. Ah le grand homme! Vîte, quantité de
pain & de vin.

SGA-

Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

S C E N E V I I .

GERONTE, SGANARELLE,
JACQUELINE.

S G A N A R E L L E.

[à Jacqueline.]

[à Geronte.]

Doucement, vous. Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

J A C Q U E L I N E.

Qui? Moi? Je me porte le mieux du monde.

S G A N A R E L L E.

Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande fanté est à craindre, & il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clistère dulcifiant.

G E R O N T E.

Mais, Monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner, quand on n'a point de maladie?

S G A N A R E L L E.

Il n'importe, la mode en est salutaire; &, comme on boit pour la soif à venir, il faut aussi se faire saigner pour la maladie à venir.

LE MEDECIN MALGRE' LUI,
JACQUELINE *en s'en allant.*

Ma fi, je me moque de ça, & je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.

SGANARELLE.

Vous êtes rétive aux remèdes ; mais nous sçaurons vous soumettre à la raison.

SCENE VIII.

GERONTE, SGANARELLE.

J SGANARELLE.
E vous donne le bon jour.

GERONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire ?

GERONTE.

Vous donner de l'argent, Monsieur.

SGANARELLE *tendant sa main par derrière,*
tandis que Geronte ouvre sa bourse.

Je n'en prendrai pas, Monsieur.

GERONTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Point du tout.

GERONTE.

Un petit moment.

COMÉDIE.
SGANARELLE.

34

En aucune façon.

GERONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous moquez.

GERONTE.

Voilà qui est fait.

SGANARELLE.

Je n'en ferai rien.

GERONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GERONTE.

Je le crois.

SGANARELLE *après avoir pris l'argent.*

Cela est-il de poids?

GERONTE.

Oùï, Monsieur.

SGANARELLE.

Je ne suis pas un médecin mercénaire.

GERONTE.

Je le fçais bien.

SGANARELLE.

L'intérêt ne me gouverne point.

GERONTE.

Je n'ai pas cette pensée.

32 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
SGANARELLE *seul, regardant l'argent qu'il a reçu.*
Ma foi, cela ne va pas mal; &, pourvû que...

SCENE IX.

LEANDRE, SGANARELLE.

LEANDRE.

Monsieur, il y a long-tems que je vous attends; & je viens implorer votre assistance.

SGANARELLE *lui tâtant le pous.*

Voilà un pous qui est fort mauvais.

LEANDRE.

Je ne suis point malade, Monsieur; & ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc?

LEANDRE.

Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre qui suis amoureux de Lucinde que vous venez de visiter; &, comme par la mauvaise humeur de son pere, toute forte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hazarde à vous prier de vouloir servir mon amour, & de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots, d'où dépendent absolument mon bonheur & ma vie.

SGANARELLE.

Pour qui me prenez-vous? Comment? Oser vous adresser

COMEDIE.

53

à moi pour vous servir dans votre amour, & vouloir raval-
ler la dignité de médecin à des emplois de cette nature?

LEANDRE.

Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE *en le faisant reculer.*

J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LEANDRE.

Hé! Monsieur, doucement.

SGANARELLE,

Un mal-avisé.

LEANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela; &
que c'est une insolence extrême....

LEANDRE *tirant une bourse.*

Monsieur.

SGANARELLE,

[*recevant la bourse.*]

De vouloir m'employer.... Je ne parle pas pour vous,
car vous êtes honnête homme, & je serois ravi de vous
rendre service. Mais il y a de certains impertinens au mon-
de, qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont
pas; & je vous avouë que cela me met en colère.

LEANDRE.

Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que....

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi est-il question?

54 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
LEANDRE.

Vous sçavez donc, Monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir, est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut; & ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foye; mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, & que Lucinde n'a trouvé cette maladie, que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voye ensemble, retirons-nous d'ici; & je vous dirai, en marchant, ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, Monsieur. Vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable; & j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crévera, ou bien elle fera à vous.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, SGANARELLE.

LEANDRE.



L me semble que je ne suis pas mal ainsi, pour un apoticaire; &, comme le pere ne m'a gueres vû, ce changement d'habit & de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE.

Sans doute,

LEANDRE.

Tout ce que je souhaiterois, seroit de sçavoir cinq ou six grands mots de médecine, pour parer mon discours, & me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire; il suffit de l'habit, & je n'en sçais pas plus que vous.

LEANDRE.

Comment?

56 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
SGANARELLE.

Diable emporte, si j'entends rien en médecine. Vous êtes honnête homme, & je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi.

LEANDRE.

Quoi? Vous n'êtes pas effectivement . . .

SGANARELLE.

Non, vous dis-je, ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si sçavant que cela; & toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sçais point sur quoi cette imagination leur est venue; mais, quand j'ai vû qu'à toute force ils vouloient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sçauriez croire comment l'erreur s'est répandue, & de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés; & si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos, & nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sçauroit gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paye les pots cassés; mais ici l'on peut gâter un homme, sans qu'il en coûte rien. Les bêvûes ne sont point pour nous; & c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profession est qu'il y a, parmi les morts, une honnêteté, une discrétion la plus grandé

grande du monde; jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.

LEANDRE.

Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

SGANARELLE *voyant des hommes qui viennent à lui.*

Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter.

[à Léandre.]

Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

S C E N E II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

Monsieu, je venons vous charcher, mon fils Perrin & moi.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Sa pauvre mere, qui a pour nom Parette, est dans un lit malade il y a six mois.

SGANARELLE *tendant la main, comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y fasse?

THIBAUT.

Je voudrions, Monsieu, que vous nous baillissiez queuque petite drôlerie pour la garir.

58 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
SGANARELLE.

Il faut voir. De quoi est-ce qu'elle est malade?

THIBAUT.

Alle est malade d'hypocrisie, Monsieu.

SGANARELLE,

D'hypocrisie?

THIBAUT.

Oui, c'est-à-dire qu'alle est enflée par tout, & l'an dit que c'est quantité de sérieux qu'alle a dans le corps, & que son foye, son ventre ou sa rate, comme vous voudrais l'appeller, au lieu de faire du sang, ne fait plus que de liau. Alle a de deux jours l'un, la fièvre quotiguenne, avec des lassitudes & des douleurs dans les muscles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer; & par fois il li prend des sincoles & des conversions, que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notre village un apoticaire, révérence parler, qui li a donné je ne sçais combien d'histoires, & il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus en lavemens, ne vs'en déplaîse, en apostumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, & en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton-mitaine. Il veloît li bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du vin ametaille; mais j'ai-seu peur franchement que ça l'envoyât à *patres*, & l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sçais combien de monde avec cette invention là.

SGANARELLE *tendant toujours la main.*

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait est, Monsieur, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN.

Monsieur, ma mere est malade, & vlà deux écus que je vous apportons, pour nous bailler queuque remède.

SGANARELLE.

Ah! Je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, & qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mere est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes; & qu'il lui prend par fois des syncopes & des convulsions, c'est-à-dire, des évanouissemens.

PERRIN.

Hé oui, Monsieur, c'est justement ça.

SGANARELLE:

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un pere qui ne sçait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un remède?

PERRIN.

Oui, Monsieur.

SGANARELLE.

Un remède pour la guérir?

60 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
PERRIN.

C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN.

Du fromage, Monsieur?

SGANARELLE.

Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail & des perles, & quantité d'autres choses précieuses.

PERRIN.

Monsieur, je vous sommes bien obligés; & j'allons li faire prendre çà tout-à-l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCÈNE III.

JACQUELINE, SGANARELLE,
LUCAS, *dans le fond du théâtre.*

SGANARELLE.

VOici la belle nourrice. Ah! Nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre; & votre vûe est la rhubarbe, la casse & le séné, qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

C O M E D I E.
J A C Q U E L I N E.

61

Par ma figué, Monsieu le médecin, ça est trop bian dit pour moi, & je n'entends rien à tout votre latin.

S G A N A R E L L E.

Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joyes du monde de vous guérir.

J A C Q U E L I N E.

Je sis votre sarvante, j'aime bian mieux qu'an ne me garrisse pas.

S G A N A R E L L E.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux & fâcheux, comme celui que vous avez!

J A C Q U E L I N E.

Que vlez-vous, Monsieu? C'est pour la pénitence de mes fautes; & là où la chèvre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

S G A N A R E L L E.

Comment? Un rustre comme cela? Un homme qui vous observe toujours, & ne veut pas que personne vous parle?

J A C Q U E L I N E.

Hélas! Vous n'avez rien vû encore; & ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise himeur.

S G A N A R E L L E.

Est-il possible, & qu'un homme ait l'ame assez basse pour maltraiter une personne comme vous? Ah! Que j'en fçais, belle nourrice, & qui ne font pas loin d'ici, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons! Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite,

62 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
soit tombée en de pareilles mains, & qu'un franc animal,
un brutal, un stupide, un sot . . . Pardonnez-moi, nour-
rice, si je parle ainsi de votre mari.

JACQUELINE.

Hé, Monsieur, je sçais bien qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oui, sans doute, nourrice, il les mérite; & il mériteroit
encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête pour
le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il est bien vrai que, si je n'avois devant les yeux que son
intérêt, il pourroit m'obliger à quelque étrange chose.

SGANARELLE.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec
quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien
cela; &, si j'étois assez heureux, belle nourrice, pour être
choisi pour . . . *Dans le tems que Sganarelle tend les bras
pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par dessous,
& se met entre eux deux. Sganarelle & Jacqueline regardent
Lucas, & sortent chacun de leur côté.*

SCENE IV.

GERONTE, LUCAS.

GERONTE.

H Olà, Lucas, n'as-tu point vû ici notre médecin?

LUCAS.

Et oui de par tous les diantres, je l'ai vû & ma femme aussi.

GERONTE.

Où est-ce donc qu'il peut être?

LUCAS.

Je ne sçais; mais je voudrois qu'il fût à tous les diables.

GERONTE.

Va-t-en voir un peu ce que fait ma fille.

S C E N E V.

SGANARELLE, LEANDRE,
GERONTE.

GERONTE.

A H! Monsieur, je demandois où vous étiez.

SGANARELLE.

Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade?

GERONTE.

Un peu plus mal depuis votre remede.

SGANARELLE.

Tant mieux. C'est signe qu'il opère.

GERONTE.

Oui; mais, en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine; j'ai des remédes qui se moquent de tout, & je l'attends à l'agonie.

GERONTE *montrant Léandre.*

Qui est cet homme-là que vous amenez?

64 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
SGANARELLE *faisant des signes avec la main,*
pour montrer que c'est un Apoticaire.

C'est...

GERONTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Celui...

GERONTE.

Hé?

SGANARELLE.

Qui...

GERONTE.

Je vous entends.

SGANARELLE.

Votre fille en aura besoin.

SCENE VI.

LUCINDE, GERONTE, LEANDRE,
JACQUELINE, SGANARELLE.

Monsieu, voilà votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

[à Léandre.]

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, monsieur l'apoticaire, tâter un peu son pous, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie.

[Sganarelle

[*Sganarelle tire Geronte dans un coin du théâtre, & lui passe un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Léandre & Lucinde.*]

Monsieur, c'est une grande & subtile question entre les docteurs, de sçavoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui; & moi je dis que oui & non; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant causé que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune, & comme le soleil qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve . . .

LUCINDE à Léandre.

Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GERONTE.

Voilà ma fille qui parle! O grande vertu du remède! O admirable médecin! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guérison merveilleuse, & que puis-je faire pour vous, après un tel service?

SGANARELLE se promenant sur le théâtre,
& s'éventant avec son chapeau.

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE.

Oui, mon pere, j'ai recouvré la parole; mais je l'ai recouvrée pour vous dire, que je n'aurai jamais d'autre époux

88 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
que Léandre, & que c'est inutilement que vous voulez me
donner Horace.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GERONTE.

Quoi!...

LUCINDE.

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GERONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos discours ne serviront de rien.

GERONTE.

Je...

LUCINDE.

C'est une chose où je suis déterminée.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GERONTE.

J'ai...

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GERONTE.

Il...

LUCINDE.

Mon cœur ne sçauroit se soumettre à cette tyrannie.

GERONTE.

La...

LUCINDE.

Et je me jetterai plutôt dans un couvent, que d'épouser un homme que je n'aime point.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le tems. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GERONTE.

Ah! Quelle impétuosité de paroles! Il n'y a pas moyen d'y

[à Sganarelle.]

résister. Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous rendre sourd, si vous voulez:

GERONTE.

[à Lucinde.]

Je vous remercie. Penses-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon ame.

GERONTE.

Tu épouseras Horace dès ce soir.

68 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
LUCINDE.

J'épouserai plutôt la mort.

SGANARELLE à Geronte.

Mon Dieu, arrêtez-vous, laissez-moi médicamenteusement cette affaire. C'est une maladie qui la tient; & je sçais le remède qu'il y faut apporter.

GERONTE.

Seroit-il possible, Monsieur, que vous puissiez aussi guérir cette maladie d'esprit ?

SGANARELLE.

Oui, laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout; & notre apoticaire nous servira pour cette cure. [à Léandre.] Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre, est tout-à-fait contraire aux volontés du pere, qu'il n'y a point de tems à perdre, que les humeurs sont fort aigries, & qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlerez, comme il faut, avec deux dragmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, & de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entreprendrai ici son pere; mais, sur tout, ne perdez point de tems. Au remède, vite, au remède spécifique.

SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE.

GERONTE.

Quelles drogues, Monsieur, sont celles que vous venez de dire ? Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommër.

SGANARELLE.

Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GERONTE.

Avez-vous jamais vû une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE.

Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GERONTE.

Vous ne sçauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GERONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai sçû tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait sagement.

GERONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'ayent eu communication ensemble.

70 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
SGANARELLE.

Fort bien.

GERONTE.

Il seroit arrivé quelque folie, si j'avois souffert qu'ils se
fussent vûs.

SGANARELLE,

Sans doute.

GERONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonné.

GERONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle!

GERONTE.

Mais il perdra son tems.

SGANARELLE.

Ah, ah!

GERONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voye.

SGANARELLE.

Il n'a pas affaire à un sot, & vous sçavez des rubriques qu'il
ne sçait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCÈNE VIII.

LUCAS, GERONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

AH palfanguenne, Monsieur, veci bien du tintamarre; votre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apoticaire; & vlà monsieu le médecin qui a fait cette belle opération-là.

GERONTE.

Comment! M'assassiner de la façon? Allons, un commissaire, & qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! Traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS.

Ah! par ma fi, monsieu le médecin, vous serez pendu; ne bougez de là seulement.

SCÈNE IX.

MARTINE, SGANARELLE,
LUCAS.MARTINE à *Lucas*.

AH, mon Dieu! Que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le vlà qui va être pendu.

72 LE MEDECIN MALGRE' LUI,
MARTINE.

Quoi! Mon mari pendu? Hélas! Et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE.

Hélas! Mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah!

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens!

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE.

Encore si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrois quelque consolation.

SGANARELLE.

Retire-toi de là, tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non; je veux demeurer pour t'encourager à la mort; & je ne te quitterai point que je ne t'aye vû pendu.

SGANARELLE.

Ah!

SCENE

SCENE X.

GERONTE, SGANARELLE,
MARTINE.GERONTE à *Sganarelle*:

LE commissaire viendra bientôt ; & l'on s'en va vous
mettre en lieu où l'on répondra de vous.

SGANARELLE *d genoux*.

Hélas ! Cela ne se peut-il point changer en quelques coups
de bâton ?

GERONTE.

Non, non, la justice en ordonnera. Mais que vois-je ?

SCENE DERNIERE.

GERONTE, LEANDRE, LUCINDE,
SGANARELLE, LUCAS,
JACQUELINE.

LEANDRE.

Monsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux,
& remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons
eu dessein de prendre la fuite tous deux, & de nous aller
marier ensemble ; mais cette entreprise a fait place à un
procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler vo-
tre fille, & ce n'est que de votre main que je veux la rece-

74 LE MÉDECIN MALGRE' LUI;

voir. Ce que je vous dirai, monsieur, c'est que je viens, tout-à-l'heure, de recevoir des lettres, par où j'apprends que mon oncle est mort, & que je suis héritier de tous ses biens.

GERONTE.

Monsieur, votre vertu m'est tout-à-fait considérable; & je vous donne ma fille avec la plus grande joye du monde.

SGANARELLE *à part.*

La médecine l'a échappé belle.

MARTINE.

Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grace d'être médecin; car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE.

Oui? C'est toi qui m'as procuré je ne sçais combien de coups de bâton?

LEANDRE *à Sganarelle.*

L'effet en est trop beau, pour en garder du ressentiment.

SGANARELLE.

[*à Martine.*]

Soit. Je te pardonne ces coups de bâton, en faveur de la dignité où tu m'as élevé; mais prépare toi désormais à vivre dans un grand respect, avec un homme de ma conséquence, & songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

F I N.

MELICERTE,

PASTORALE HEROIQUE.

ACTEURS.

MÉLICERTE, bergere.

DAPHNÉ, bergere.

EROXENE, bergere.

MIRTIL, amant de Mélicerte.

ACANTE, amant de Daphné.

TIRENE, amant d'Eroxéne.

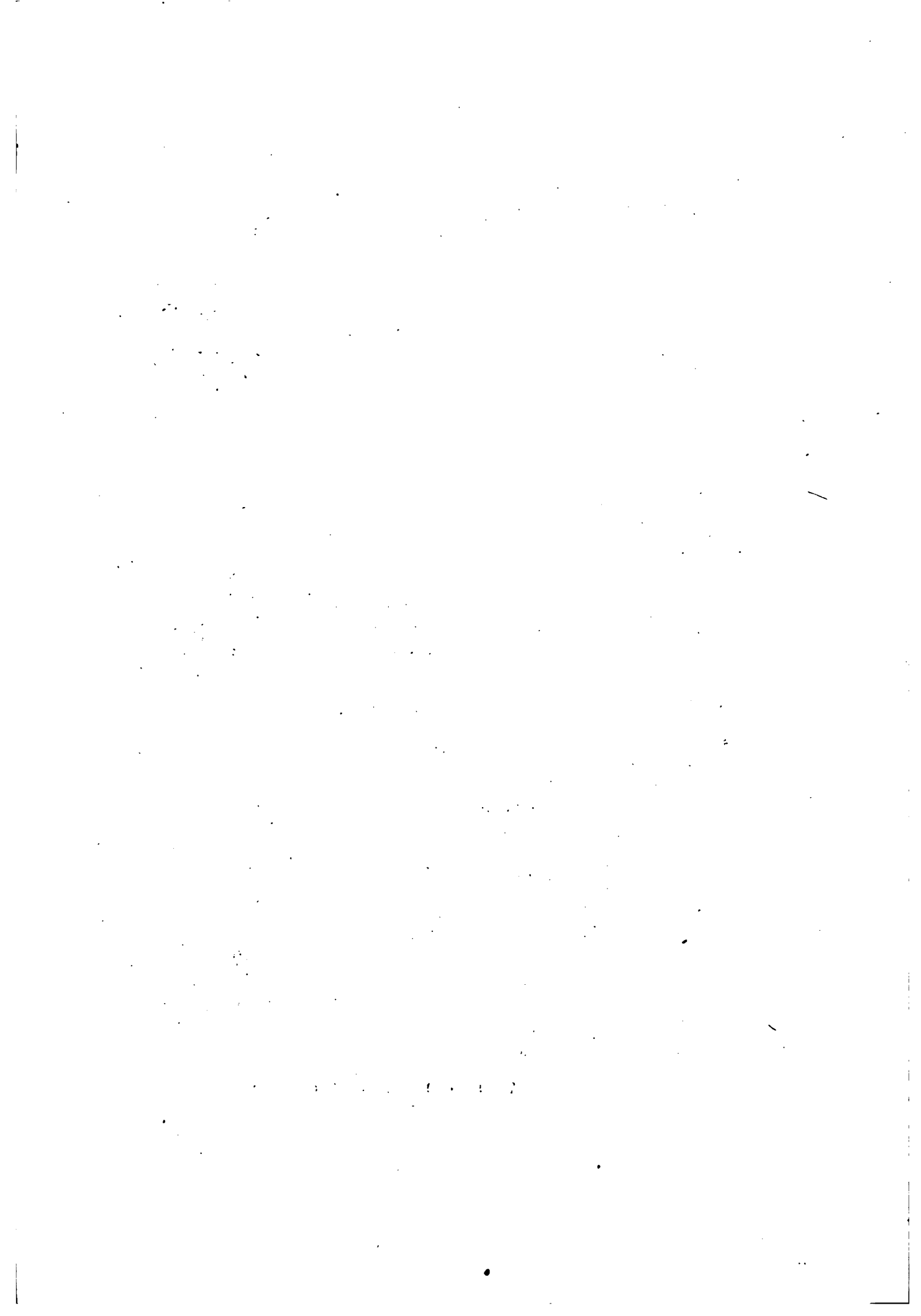
LICARSIS, pâtre, crû pere de Mirtil.

CORINE, confidente de Mélicerte.

NICANDRE, berger.

MOPSE, berger, crû oncle de Mélicerte

La scene est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.





Ino. et dessein par F. Boucher.

gravé par Lau. Carr.

MELICERTE



MELICERTE,

PASTORALE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE, EROXENE, ACANTE,
TIRENE.

ACANTE.

H! Charmante Daphné.

TIRENE.

Trop aimable Eroxène.

DAPHNE.

Acante, laisse-moi.

EROXENÉ.

Ne me sui point, Tirène.



MELICERTE,
ACANTE à *Daphné.*

Pourquoi me chasses-tu?

TIRENE à *Eroxène.*

Pourquoi fuis-tu mes pas?

DAPHNE à *Acante.*

Tu me plais loin de moi.

EROXENE à *Tirène.*

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle?

TIRENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle?

DAPHNE.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux?

EROXENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux,

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

TIRENE.

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

DAPHNE.

Si tu ne veux partir, je quitterai ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien, en m'éloignant, je te vais satisfaire.

TIRENE.

Mon départ va-t'ôter ce qui peut te déplaire.

PASTORALE HEROÏQUE. 79

ACANTE.

Généreuse Eroxène, en faveur de mes feux,
Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

TIRENE.

Obligéante Daphné, parle à cette inhumaine;
Et sçache d'où, pour moi, procède tant de haine.

SCENE II.

DAPHNE, EROXENE.



EROXENE.

A Cante a du mérite, & t'aime tendrement;
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement?

DAPHNE.

Tirène vaut beaucoup, & languit pour tes charmes;
D'où vient que, sans pitié, tu vois couler ses larmes?

EROXENE.

Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raison te condamne à répondre avant moi.

DAPHNE.

Pour tous les soins d'Acante on me voit inflexible;
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve insensible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tirène éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maître de mon cœur.

MELICERTE,
DAPHNE.

Puis-je sçavoir de toi ce choix qu'on te voit taire ?

EROXENE.

Oui, si tu veux du tien m'apprendre le mystère.

DAPHNE.

Sans te nommer celui qu'amour m'a fait choisir,
Je puis facilement contenter ton désir ;
Et, de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde, dans ma poche, un portrait admirable,
Qui, jusqu'au moindre trait, lui ressemble si fort,
Qu'il est sûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une même voye,
Et payer ton secret en pareille monnoye.
J'ai, de la main aussi de ce peintre fameux,
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,
Si plein de tous ses traits & de sa grace extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNE.

La boîte que le peintre a fait faire pour moi,
Est tout-à-fait semblable à celle que je voi.

EROXENE.

Il est vray, l'une à l'autre entièrement ressemble ;
Et, certe, il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

DAPHNE.

Faisons en même-tems, par un peu de couleurs,
Confiance à nos yeux du secret de nos cœurs.

EROXENE.

PASTORALE HEROÏQUE. 81
EROXENE.

Voyons à qui plus vite entendra ce langage,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNE.

La méprise est plaisante, & tu te brouilles bien;
Au lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il est vrai; je ne sçais comme j'ai fait la chose.

DAPHNE.

Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

EROXENE.

Que veut dire ceci? Nous nous jouons je croi.
Tu fais, de ces portraits, même chose que moi.

DAPHNE.

Certes, c'est pour en rire, & tu peux me le rendre.

EROXENE *mettant les deux portraits l'un à côté
de l'autre.*

Voici le vrai moyen de ne se point méprendre.

DAPHNE.

De mes sens prévenus est-ce une illusion?

EROXENE.

Mon ame sur mes yeux fait-elle impression?

DAPHNE.

Mirtil, à mes regards, s'offre dans cet ouvrage.

EROXENE.

De Mirtil, dans ces traits, je rencontre l'image.

DAPHNE.

C'est le jeune Mirtil qui fait naître mes feux.

EROXENE.

C'est au jeune Mirtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNE.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire

Les soins que, pour son fort, son mérite m'inspire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour servir mon ardeur,

Dans le dessein que j'ai de m'assurer son cœur.

DAPHNE.

Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente?

DAPHNE.

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,

Et sa grace naissante a de quoi tout charmer.

EROXENE.

Il n'est Nymphe en l'aimant qui ne se tînt heureuse,

Et Diane, sans honte, en seroit amoureuse.

DAPHNE.

Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui;

Et, si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour lui.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître;

Et, si j'avois un sceptre, il en seroit le maître.

PASTORALE HEROIQUE. 83
DAPHNE.

Ce feroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit, du fein, arracher cette amour.
Nos ames, dans leurs vœux, sont trop bien affermies,
Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies;
Et puisqu'en même-tems, pour le même sujet,
Nous avons, toutes deux, formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchise en usage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage;
Et courons nous ouvrir ensemble à Licarfis,
Des tendres sentimens où nous jette son fils.

EROXENE.

J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,
Comme un tel fils est né d'un pere de la sorte;
Et sa taille, son air, sa parole & ses yeux,
Feroient croire qu'il est issu du sang des Dieux;
Mais enfin, j'y fouscris, courons trouver ce pere,
Allons-lui de nos cœurs découvrir le mystère,
Et consentons qu'après, Mirtil, entre nous deux,
Décide, par son choix, ce combat de nos vœux.

DAPHNE.

Soit. Je vois Licarfis avec Mopse & Nicandre,
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCENE III.

LICARSIS, MOPSE, NICANDRE.

D NICANDRE à *Licarsis*,
I-nous donc ta nouvelle.

LICARSIS.

Ah ! Que vous me pressez !

Cela ne se dit pas comme vous le pensez.

MOPSE.

Que de fottes façons, & que de badinage !
Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LICARSIS.

Parmi les curieux des affaires d'Etat,
Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.
Je me veux mettre un peu sur l'homme d'importance,
Et jouir quelque tems de votre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu, par tes délais, nous fatiguer tous deux.

MOPSE.

Prends-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux ?

NICANDRE.

De grace, parle, & mets ces mines en arrière.

LICARSIS.

Priez-moi donc tous deux de la bonne manière,
Et me dites chacun quel don vous me ferez,
Pour obtenir de moi ce que vous désirez.

PASTORALE HEROIQUE. 85

MOPSE.

La peste soit du fat ! Laissons-le là , Nicandre ,
Il brûle de parler , bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle lui pèse , il veut s'en décharger ;
Et , ne l'écouter pas , est le faire enrager.

LICARSIS.

Hé ?

NICANDRE.

Te voilà puni de tes façons de faire.

LICARSIS.

Je m'en vais vous le dire , écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire.

LICARSIS.

Quoi ! Vous ne voulez pas m'entendre ?

NICANDRE.

Non.

LICARSIS.

Hé bien ,

Je ne dirai donc mot , & vous ne sçavez rien.

MOPSE.

Soit.

LICARSIS.

Vous ne sçavez pas qu'avec magnificence
Le Roi vient d'honorer Tempé de sa présence ;
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour ;
Qu'à l'aïse je l'y vis avec toute sa cour ;

Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vûë,
Et qu'on raisonne fort touchant cette venueë

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie aussi de rien sçavoir.

LICARSIS.

Je vis cent choses là, ravissantes à voir.
Ce ne sont que seigneurs, qui des piés à la tête,
Sont brillans & parés comme au jour d'une fête,
Ils surprennent la vûë; & nos prés, au printems,
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatans.
Pour le Prince, entre tous sans peine on le remarque,
Et, d'une stade loin, il sent son grand monarque;
Dans toute sa personne, il a je ne sçais quoi,
Qui d'abord fait juger que c'est un maître Roi.
Il le fait d'une grace à nulle autre seconde,
Et cela, sans mentir, lui siéd le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,
Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards,
Ce sont autour de lui confusions plaisantes;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluisantes,
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin, on ne voit rien de si beau sous le Ciel,
Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,
Après de ce spectacle est une gueuserie.
Mais, puisque, sur le fier, vous vous tenez si bien,
Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

PASTORALE HEROIQUE. 87
MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LICARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t-en te faire pendre.

SCENE IV.

EROXENE, DAPHNE, LICARSIS.

LICARSIS *se croyant seul.*

C'est de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils font les benêts & les impertinens.

DAPHNE.

Le Ciel tienne, Pasteur, vos brebis toujours saines.

EROXENE.

Cérès tienne de grains vos granges toujours pleines.

LICARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un époux,
Qui vous aime beaucoup, & soit digne de vous.

DAPHNE.

Ah ! Licarsis, nos vœux à même but aspirent.

EROXENE.

C'est pour le même objet que nos deux cœurs soupirent.

DAPHNE.

Et l'amour, cet enfant qui cause nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.

MELICERTE,

EROXENE.

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

LICARSIS.

Nymphes...

DAPHNE.

Pour ce bien seul, nous poussons des soupirs.

LICARSIS.

Je suis...

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos desirs.

DAPHNE.

C'est un peu librement exprimer sa pensée.

LICARSIS.

Pourquoi?

EROXENE.

La bienséance y semble un peu blessée.

LICARSIS.

Ah! point.

DAPHNE.

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut, sans nulle honte en faire un libre aveu.

LICARSIS.

Je....

EROXENE.

Cette liberté nous peut être permise,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise

LICARSIS.

S C E N E V I I .

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH! Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GERONTE.

Le pendants de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens écus.

ARGANTE.

Le même pendants de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cent pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cens écus, il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GERONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE *à part.*

Plaise au Ciel que, dans tout ceci, je n'aye point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, seigneur Argante, & un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me ré-

90 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
jouissois aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont
je faisois toute ma consolation; & je viens d'apprendre de
mon homme qu'elle est partie il y a long-tems de Tarente,
& qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'em-
barqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, & ne
vous être pas donné la joye de l'avoir avec vous?

GERONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela; & des intérêts de famille
m'ont obligé jusqu'ici à tenir fort secret ce second maria-
ge. Mais que vois-je?

SCENE VIII.

ARGANTE, GERONTE, NERINE,
SILVESTRE.

GERONTE.

AH! Te voilà, Nérine.

NERINE *se jettant aux genoux de Géronte.*

Ah! Seigneur Pandolphe, que...

GERONTE.

Appelle-moi Géronte, & ne te fers plus de ce nom. Les
raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre parmi
vous à Tarente.

NERINE.

Las! Que ce changement de nom nous a causé de troubles

C O M E D I E.

91

& d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici!

GERONTE.

Où est ma fille & sa mere ?

NERINE.

Votre fille, Monsieur, n'est pas loin d'ici; mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée ?

NERINE.

Oui, Monsieur.

GERONTE.

Et avec qui ?

NERINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre !

GERONTE.

Méne-nous, méne-nous promptement où elle est.

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GERONTE.

Passé devant. Suivez-moi, suivez-moi, seigneur Argante.

M ij

92 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
SILVESTRE *seul.*

Voilà une aventure qui est tout-à-fait surprenante.

SCENE IX.

SCAPIN, SILVESTRE.

H SCAPIN.
É bien, Silvestre, que font nos gens ?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hiacinte s'est trouvée la fille du feigneur Géronte ; & le hazard a fait, ce que la prudence des peres avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables ; & sur tout le feigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal ; & ce font des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SILVESTRE.

Pren garde à toi. Les fils se pourroient bien raccomoder avec les peres, & toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'appaiser leur courroux, &

SILVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui sortent.

SCENE X.

GERONTE, ARGANTE, HIACINTE,
ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

GERONTE.

Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joye auroit été parfaite, si j'y avois pû voir votre mere avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCENE XI.

ARGANTE, GERONTE, OCTAVE,
HIACINTE, ZERBINETTE,
NERINE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le Ciel...

OCTAVE.

Non, mon pere, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui. Mais tu ne sçais pas...

OCTAVE.

Je sçais tout ce qu'il faut sçavoir.

94 LES FOURBERIES DE SCAPIN,
ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du seigneur G ronte . . .

OCTAVE.

La fille du seigneur G ronte ne me fera jamais de rien.

GERONTE.

C'est elle . . .

OCTAVE *  G ronte.*

Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions font prises.

SILVESTRE *  Octave.*

Ecoutez

OCTAVE.

Non. Tai-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE *  Octave.*

Ta femme . . .

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plûtôt que de quitter mon aimable Hiacinte. Oui, vous avez beau faire, [*Traversant le théatre pour se mettre à côté d'Hiacinte.*] la voilà celle à qui ma foi est engagée; je l'aimerai toute ma vie, & je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

H  bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui fuit toujours sa pointe!

HIACINTE *montrant G ronte.*

Oui, Octave, voilà mon pere que j'ai trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

COMEDIE.
GERONTE.

95

Allons chez moi, nous ferons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HIA C I N T E *montrant Zerbinette.*

Ah ! Mon pere , je vous demande par grace , que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite , qui vous fera concevoir de l'estime pour elle quand il sera connu de vous.

GERONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frere , & qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même ?

ZERBINETTE.

Monsieur , je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte , si j'avois sçû que c'étoit vous , & je ne vous connoissois que de réputation ?

GERONTE.

Comment , que de réputation ?

HIA C I N T E.

Mon pere , la passion que mon frere a pour elle n'a rien de criminel , & je répons de sa vertu.

GERONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle ? Une fille inconnue , qui fait le métier de coureuse.

SCENE XII.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE,
OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE,
NERINE, SILVESTRE.

LEANDRE.

M On pere, ne vous plaignez point que j'aime une inconnüe, sans naissance & sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée, viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, & d'honnête famille, que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans; & voici un brasselet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parens.

ARGANTE.

Hélas! A voir ce brasselet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

·Votre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'est; & j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. Ma chère fille.

HIACINTE.

O Ciel! Que d'avantures extraordinaires!

SCENE

PASTORALE HEROIQUE. 97

Si j'outrage, en l'aimant, vos célestes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais;
C'est de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offense!
Il est vray, d'elle à vous, je sçais la différence;
Mais, par sa destinée, on se trouve enchaîné,
Et je sens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le respect, Nymphes, imaginable;
Pour elle tout l'amour dont une ame est capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir.
Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre
Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre;
Et, pour me dérober à de semblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LICARSIS.

Mirtil, holà, Mirtil. Veux-tu revenir, traître?
Il fuit; mais on verra qui de nous est le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains transports,
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MELICERTE, CORINE.

MELICERTE.

H! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'est de Licarsis qu'elle tient la nouvelle?

CORINE.

Oui.



MELICERTE.

Que les qualités dont Mirtil est orné,
Ont sçû toucher d'amour Eroxène & Daphné?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande,
Qu'ensemble elles en ont déjà fait la demande;
Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein
De passer, dès cette heure, à recevoir sa main?
Ah! Que tes mots ont peine à sortir de ta bouche,
Et que c'est foiblement que mon souci te touche!

PASTORALE HEROIQUE. 99

CORINE.

Mais quoi? Que voulez-vous? C'est là la vérité,
Et vous redites tout, comme je l'ai conté.

MELICERTE.

Mais comment Licarlis reçoit-il cette affaire?

CORINE.

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

MELICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi qui sçais mon ardeur,
Qu'avec ces mots, hélas! tu me perces le cœur?

CORINE.

Comment?

MELICERTE.

Me mettre aux yeux que le sort implacable,
Auprès d'elles, me rend trop peu considérable,
Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,
N'est-ce pas une idée à me désespérer?

CORINE.

Mais quoi! Je vous réponds, & dis ce que je pense.

MELICERTE.

Ah! Tu me fais mourir par ton indifférence.

Mais, di, quels sentimens Mirtil a-t-il fait voir?

CORINE.

Je ne sçais.

MELICERTE.

Et c'est là ce qu'il falloit sçavoir,

Cruelle.

MELICERTE,
CORINE.

En vérité, je ne sçais comment faire;
Et, de tous les côtés, je trouve à vous déplaire.

MELICERTE.

C'est que tu n'entres point dans tous les mouvemens
D'un cœur, hélas! rempli de tendres sentimens.
Va-t-en, laisse-moi seule, en cette solitude,
Passer quelques momens de mon inquiétude.

SCENE II.

MELICERTE *seule.*

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer,
Et Bélise avoit sçû trop bien m'en informer.

Cette charmante mere, avant sa destinée,
Me disoit une fois sur le bord du Pénée,
Ma fille, songe à toi, l'amour aux jeunes cœurs
Se présente toujours entouré de douceurs,
D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables,
Et, si tu veux passer tes jours dans quelque paix,
Toujours, comme d'un mal, défend-toi de ses traits.
De ces leçons, mon cœur, je m'étois souvenuë;
Et, quand Mirtil venoit à s'offrir à ma vûë,
Qu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des soins,
Je vous disois toujours de vous y plaire moins.
Vous ne me crûtes point; & votre complaisance
Se vit bientôt changée en trop de bienveillance,

PASTORALE HEROIQUE. 101

Dans ce naissant amour qui flatoit vos désirs,
Vous ne vous figuriez que joye & que plaisirs;
Cependant vous voyez la cruelle disgrâce,
Dont, en ce triste jour, le destin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voilà réduit.
Ah, mon cœur! Ah, mon cœur! Je vous l'avois bien dit.
Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte.
Voici...

SCENE III.

MIRTIL, MELICERTE.

J MIRTIL:

Ai fait tantôt, charmante Mélicerte,
Un petit prisonnier que je garde pour vous,
Et dont, peut-être un jour, je deviendrai jaloux.
C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même.
Le présent n'est pas grand; mais les Divinités
Ne jettent leurs regards que sur les volontés.
C'est le cœur qui fait tout, & jamais la richesse
Des présens que... Mais, Ciel! D'où vient cette tristesse?
Qu'avez-vous, Mélicerte, & quel sombre chagrin
Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?
Vous ne répondez point? Et ce morne silence
Redouble encor ma peine & mon impatience.

Parlez. De quel ennui ressentez-vous les coups?

Qu'est-ce donc?

MELICERTE.

Ce n'est rien.

MIRTIL.

Ce n'est rien, dites-vous?

Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes.

Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?

Ah! Ne me faites point un secret dont je meurs,

Et m'expliquez, hélas! ce que disent ces pleurs.

MELICERTE.

Rien ne me serviroit de vous le faire entendre.

MIRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre?

Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui,

De vouloir me voler ma part de votre ennui?

Ah! Ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

MELICERTE.

Hé bien, Mirtil, hé bien, il faut donc vous le dire.

J'ai sçû que, par un choix plein de gloire pour vous,

Eroxène & Daphné vous veulent pour époux;

Et je vous avouerai que j'ai cette foiblesse

De n'avoir, pû, Mirtil, le sçavoir sans tristesse,

Sans accuser du sort la rigoureuse loi

Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi.

MIRTIL.

Et vous pouvez l'avoir cette injuste tristesse?

Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse?

PASTORALE HEROIQUE. 103

Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
Je puisse être jamais à quelqu'autre qu'à vous ?
Que je puisse accepter une autre main offerte ?
Hé ! que vous ai-je fait cruelle Méricerte,
Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur ?
Quoi ! Faut-il que de lui, vous ayez quelque crainte !
Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte ;
Et que me sert d'aimer comme je fais, hélas !
Si vous êtes si prête à ne le croire pas ?

MELICERTE.

Je pourrois moins, Mirtil, redouter ces rivales,
Si les choses étoient, de part & d'autre, égales ;
Et, dans un rang pareil, j'oserois espérer
Que peut-être l'amour me feroit préférer ;
Mais l'inégalité de bien & de naissance,
Qui peut, d'elles à moi, faire la différence...

MIRTIL.

Ah ! Leur rang de mon cœur ne viendra point à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime, il suffit ; & , dans votre personne,
Je vois rang, biens, trésors, Etats, scéptre, couronne ;
Et, des rois les plus grands m'offrit-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'est une vérité toute sincère & pure,
Et, pouvoir en douter, est me faire une injure.

MELICERTE,
MELICERTE.

Hé bien, je crois, Mirtil, puisque vous le voulez,
Que vos vœux, par leur rang, ne sont point ébranlés,
Et que, bien qu'elles soient nobles, riches & belles,
Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles;
Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivrez la voix,
Votre pere, Mirtil, réglera votre choix;
Et, de même qu'à vous, je ne lui suis pas chère,
Pour préférer à tout une simple bergère.

MIR TIL.

Non, chere Melicerte, il n'est pere ni Dieux
Qui me puisse forcer à quitter vos beaux yeux;
Et toujours de mes vœux, reine comme vous êtes....

MELICERTE.

Ah! Mirtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites.
N'allez point présenter un espoir à mon cœur,
Qu'il recevrait peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma disgrâce.

MIR TIL.

Quoi! Faut-il des sermens appeller le secours,
Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes!
Hé bien, puisqu'il le faut, je jure par les Dieux,
Et, si ce n'est assez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tuera plutôt que je vous abandonne.
Recevez-en ici la foi que je vous donne;

Et

PASTORALE HEROIQUE. 105

Et souffrez que ma bouche, avec ravissement,
Sur cette belle main, en signe le ferment.

MELICERTE.

Ah! Mirtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voye.

MIRTIL.

Est-il rien... Mais, ô Ciel! on vient troubler ma joye.

SCENE IV.

LICARSIS, MIRTIL, MELICERTE.

N LICARSIS.
E vous contraignez pas pour moi.

MELICERTE *à part.*

Quel sort fâcheux!

LICARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.
Peste, mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maître déjà vous sçavez vous y prendre!
Vous a-t-il, ce sçavant qu'Athènes exila,
Dans sa philosophie appris ces choses-là?
Et vous, qui lui donnez, de si douce manière,
Votre main à baiser, la gentille bergere,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs?

MIRTIL.

Ah! Quittez de ces mots l'outrageante bassesse,
Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

MELICERTE,
LICARSIS.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés...

MIRTIL.

Je ne souffrirai point que vous la maltraitiez.
A du respect pour vous la naissance m'engage;
Mais je sçaurai, sur moi, vous punir de l'outrage.
Oui, j'atteste le Ciel que, si, contre mes vœux,
Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais, avec ce fer qui m'en fera justice,
Au milieu de mon sein, vous chercher un supplice;
Et, par mon sang versé, lui marquer promptement,
L'éclatant désaveu de votre emportement.

MELICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
Et que mon dessein soit de séduire son ame.
S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien;
C'est de son mouvement, je ne l'y force en rien.
Ce n'est pas que mon cœur veuille ici se défendre,
De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre,
Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puisse aimer.
Mais cet amour n'a rien qui vous doive allarmer;
Et, pour vous arracher toute injuste créance,
Je vous promets ici d'éviter sa présence,
De faire place au choix où vous vous résoudrez,
Et ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez.

SCENE V.

LICARSIS, MIRTIL.

MIRTIL.

HE bien, vous triomphez avec cette retraite,
 Et, dans ces mots, votre ame a ce qu'elle souhaite;
 Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez,
 Que vous serez trompée dans ce que vous pensez;
 Et qu'avec tous vos soins, toute votre puissance,
 Vous ne gagnerez rien sur ma persévérance.

LICARSIS.

Comment? A quel orgueil, fripon, vous voi-je aller?
 Est-ce de la façon que l'on me doit parler?

MIRTIL.

Oui, j'ai tort, il est vrai, mon transport n'est pas sage.
 Pour rentrer au devoir, je change de langage;
 Et je vous prie ici mon pere, au nom des Dieux,
 Et par tout ce qui peut vous être précieux,
 De ne vous point servir, dans cette conjoncture,
 Des fiers droits que sur moi vous donne la nature.
 Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus doux.
 Le jour est un présent que j'ai reçu de vous;
 Mais de quoi vous ferai-je aujourd'hui redevable,
 Si vous me l'allez rendre, hélas, insupportable?
 Il est, sans Mélicerte, un supplice à mes yeux;
 Sans ses divins appas, rien ne m'est précieux,

MÉLICERTE,

Ils font tout mon bonheur, & toute mon envie;
Et, si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LICARSIS à part.

Aux douleurs de son ame il me fait prendre part:
Qui l'auroit jamais crû de ce petit pandard?
Quel amour, quels transports, quels discours pour son âge!
J'en suis confus, & fens que cet amour m'engage.

MIRTIL se jettant aux genoux de Licarsis.

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obéir.

LICARSIS à part.

Je n'y puis plus tenir, il m'arrache des larmes,
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MIRTIL.

Que si, dans votre cœur, un reste d'amitié
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LICARSIS.

Lève-toi.

MIRTIL.

Serez-vous sensible à mes soupirs?

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes désirs?

LICARSIS.

Oui.

PASTORALE HEROIQUE. 109
MIRTIL.

Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige
A me donner sa main ?

LICARSIS.

Oui ; lève-toi, te dis-je.

MIRTIL.

O pere, le meilleur qui jamais ait été,
Que je baise vos mains, après tant de bonté.

LICARSIS.

Ah ! que pour ses enfans un pere a de foiblesse !
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse ?
Et ne se sent-on pas certains mouvemens doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous ?

MIRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée ?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée ?

LICARSIS.

Non.

MIRTIL.

Me permettez-vous de vous désobéir,
Si de ces sentimens on vous fait revenir ?
Prononcez le mot.

LICARSIS.

Oui. Ah ! Nature, nature !

Je m'en vais trouver Mopse, & lui faire ouverture
De l'amour que sa nièce & toi vous vous portez.

MIRTIL.

Ah ! Que ne dois-je point à vos rares bontés !

Quelle heureuse nouvelle à dire à Méricerte !
 Je n'accepterois pas une couronne offerte,
 Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
 Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

SCÈNE VI.

ACANTE, TIRENE, MIRTIL.

ACANTE.

AH ! Mirtil, vous avez du Ciel reçu des charmes ;
 Qui nous ont préparé des matières de larmes ;
 Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
 De ce que nous aimons, nous enlève les cœurs.

TIRENE.

Peut-on sçavoir, Mirtil, vers qui de ces deux belles ;
 Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles ?
 Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux
 Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux ?

ACANTE.

Ne faites point languir deux amans davantage,
 Et nous dites quel sort votre cœur nous partage.

TIRENE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
 En mourir tout d'un coup, que traîner si long-tems.

MIRTIL.

Rendez, nobles bergers, le calme à votre flâme ;
 La belle Méricerte a captivé mon ame.

PASTORALE HEROIQUE. III

Auprès de cet objet , mon sort est assez doux ,
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous ;
Et, si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre ,
Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre.

ACANTE.

Ah ! Mirtil, se peut-il que deux tristes amans...

TIRENE.

Est-il vray que le Ciel sensible à nos tourmens.....

MIRTIL.

Oui, content de mes fers comme d'une victoire,
Je me suis excusé de ce choix plein de gloire ;
J'ai de mon pere encor changé les volontés,
Et l'ai fait consentir à mes félicités.

ACANTE à *Tirène.*

Ah ! Que cette aventure est un charmant miracle,
Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle !

TIRENE à *Acante.*

Elle peut renvoyer ces nymphes à nos vœux ;
Et nous donner moyen d'être contents tous deux.

SCÈNE VII.

NICANDRE, MIRTIL, ACANTE,
TIRENE.

S NICANDRE.
Sçavez-vous en quel lieu Mélicerte est cachée?

MIRTIL.

Comment?

NICANDRE.

En diligence, elle est par tout cherchée.

MIRTIL.

Et pourquoi?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.

C'est pour elle qu'ici le Roi s'est transporté;
Avec un grand seigneur on dit qu'il la marie.

MIRTIL.

O Ciel! Expliquez-moi ce discours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce sont des incidens grands & mystérieux.

Oui, le Roi vient chercher Mélicerte en ces lieux;

Et l'on dit qu'autrefois feu Bélise sa mere,

Dont tout Tempé croyoit que Mopse étoit le frere...

Mais je me suis chargé de la chercher par tout,

Vous sçavez tout cela tantôt, de bout en bout.

MIRTIL.

PASTORALE HEROIQUE. 113
MIRTIL.

Ah! Dieux, quelle rigueur! Hé, Nicandre, Nicandre!

A CANTE.

Suivons aussi ses pas, afin de tout apprendre.

Fin du second Acte.

AVERTISSEMENT.

IL n'y avoit de Mélicerte que deux actes de faits, lorsque le Roi la demanda. Sa Majesté en ayant été satisfaite pour la fête où elle fut représentée, l'auteur ne l'a point finie.

Cette pastorale héroïque, qui formoit la troisième entrée du ballet des Muses, dansé par sa Majesté le 2 Décembre 1666. dans le château de saint Germain en Laye, fut suivie d'une pastorale comique, espèce d'impromptu mêlé de scènes récitées, & de scènes en musique, avec des divertissemens & des entrées de ballet.

Il y a apparence que les paroles chantées, qui font partie de l'action, sont de Moliere, ainsi que l'invention du sujet, & les dialogues récités.

Comme cette dernière pièce n'a jamais été imprimée dans le recueil des œuvres de Moliere, on a jugé à propos, pour rendre l'édition plus complète, de l'imprimer en l'état où elle est, quoiqu'il ne nous en reste que le nom des acteurs, l'ordre des scènes, avec les paroles qui se chantoient.



PASTORALE

COMIQUE.

ACTEURS.**ACTEURS DE LA PASTORALE.**

IRIS, bergere.

LYCAS, riche pasteur, amant d'Iris.

FILENE, riche pasteur, amant d'Iris.

CORIDON, berger, confident de Lycas, amant d'Iris.

UN PASTRE, ami de Filène.

UN BERGER.

ACTEURS DU BALLET.

MAGICIENS, dansans.

MAGICIENS, chantans.

DEMONS, dansans.

PAYSANS.

UNE ÉGYPTIENNE, chantante & dansante.

ÉGYPTIENS, dansans.

*La scène est en Thessalie, dans un hameau de la vallée
de Tempé.*

PASTORALE

COMIQUE.

SCENE PREMIERE.
LYCAS, CORIDON.

SCENE II.

LYCAS, MAGICIENS *chantans & dansans*,
DEMONS.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

[*Deux magiciens commencent, en dansant, un enchantement pour embellir Lycas, ils frappent la terre avec leurs baguettes, & en font sortir six démons qui se joignent à eux. Trois magiciens sortent aussi de dessous terre.*]

TROIS MAGICIENS CHANTANS.

DEesse des appas,
Ne nous refuse pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coëffe, & tes gants.

118 PASTORALE COMIQUE.

UN MAGICIEN *seul.*

O toi, qui peux rendre agréables
Les visages les plus malfaits,
Répand, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois dozes charitables
Sur ce museau tondu tout frais.

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déesse des appas,
Ne nous refuse pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coëffe, & tes gants.

II. ENTRE'E DE BALLET.

[Les six démons dansans habillent Lycas d'une manière ridicule & bizarre.]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Ah! Qu'il est beau,
Le jouvenceau!
Ah! Qu'il est beau! Ah! Qu'il est beau!
Qu'il va faire mourir de belles!
Auprès de lui, les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.
Ah! Qu'il est beau,
Le jouvenceau!

PASTORALE COMIQUE. 119

Ah! Qu'il est beau! Ah! qu'il est beau!

Ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho!

III. ENTREE DE BALLET:

[*Les magiciens & les démons continuent leurs danses, tandis, que les trois magiciens chantans continuent à se moquer de Lycas.*]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS,

Qu'il est joli,

Gentil, poli!

Qu'il est joli! Qu'il est joli!

Est-il des yeux qu'il ne ravisse?

Il passe en beauté feu Narcisse,

Qui fut un blondin accompli.

Qu'il est joli,

Gentil, poli!

Qu'il est joli! Qu'il est joli!

Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi!

[*Les trois magiciens chantans s'enfoncent dans la terre, & les magiciens dansans disparaissent.*]

SCENE III.

LYCAS, FILENE.

FILENE *sans voir Lycas, chante.*

PAissez, cheres brebis, les herbettes naissantes,
Ces prés & ces ruisseaux ont de quoi vous charmer,
Mais si vous désirez vivre toujours contentes,

120 PASTORALE COMIQUE.

Petites innocentes,

Gardez-vous bien d'aimer.

LYCAS *sans voir Filène.*

[*Ce pasteur voulant faire des vers pour sa maîtresse, prononce le nom d'Iris assez haut, pour que Filène l'entende.*]

FILENE à Lycas.

Est-ce toi que j'entends, téméraire? Est-ce-toi,

Qui nommes la beauté qui me tient sous sa loi?

LYCAS.

Oui, c'est moi; oui, c'est moi.

FILENE.

Oses-tu bien, en aucune façon,

Proférer ce beau nom?

LYCAS.

Hé, pourquoi non? Hé, pourquoi non?

FILENE.

Iris charme mon ame;

Et qui pour elle aura

Le moindre brin de flâme,

Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me moque de cela,

Je me moque de cela.

FILENE.

Je t'étranglerai, mangerai,

Si tu nommes jamais ma belle.

Ce que je dis, je le ferai,

Je t'étranglerai, mangerai,

PASTORALE COMIQUE. 124

Il fuffit que j'en ai juré;
Quand les Dieux prendroient ta querelle;
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

LUCAS.

Bagatelle, bagatelle.

SCENE IV.

IRIS, LYCAS.

SCENE V.

LYCAS, UN PASTRE.

Le Pâtre apporte à Lycas un cartel de la part de Filène.

SCENE VI.

LYCAS, CORIDON.

SCENE VII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

ARrête, malheureux,
Tourne, tourne visage;
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'avantage.

122 PASTORALE COMIQUE.
LYCAS..

[*Lycas hésite à se battre.*]

FILENE.

C'est par trop discourir,
Allons, il faut mourir.

SCENE VIII.

FILENE, LYCAS, PAYSANS.

[*Les paysans viennent pour séparer Filène & Lycas.*]

IV. ENTRÉE DE BALLET.

[*Les paysans prennent querelle, en voulant séparer les deux pasteurs, & dansent en se battant.*]

SCENE IX.

CORIDON, LYCAS, FILENE,
PAYSANS.

[*Coridon, par ses discours, trouve moyen d'appaier la querelle des paysans.*]

V. ENTRÉE DE BALLET.

[*Les paysans réconciliés dansent ensemble.*]

SCENE X.

CORIDON, LYCAS, FILENE.

SCENE XI.

IRIS, CORIDON,

SCENE XII.

FILENE, LYCAS, IRIS, CORIDON.

[*Lycas & Filène, amans de la bergere, la pressent de décider lequel d'eux deux aura la préférence.*]

N FILENE à *Iris*.
Attendez pas qu'ici je me vante moi-même,
Pour le choix que vous balancez;
Vous avez des yeux, je vous aime,
C'est vous en dire assez.

[*La bergere décide en faveur de Coridon.*]

SCENE XIII.

FILENE, LYCAS.

H FILENE *chante*.
Elas! Peut-on sentir de plus vive douleur?
Nous préférer un servile pasteur?
O Ciel!

124 PASTORALE COMIQUE.

LYCAS *chante.*

O fort!

FILENE.

Quelle rigueur!

LYCAS.

Quel coup!

FILENE.

Quoy! Tant de pleurs,

LYCAS.

Tant de persévérance,

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de souffrance,

FILENE.

Tant de vœux,

LYCAS.

Tant de soins,

FILENE.

Tant d'ardeur,

LYCAS.

Tant d'amour,

FILENE.

Avec tant de mépris font traités en ce jour!

Ah! Cruelle.

LYCAS.

Cœur dur.

PASTORALE COMIQUE. 125

FILENE.

Tigresse.

LYCAS.

Inexorable.

FILENE.

Inhumaine,

LYCAS.

Insensible.

FILENE.

Ingrate.

LYCAS.

Impitoyable.

FILENE.

Tu veux donc nous faire mourir ?

Il te faut contenter,

LYCAS.

Il te faut obéir.

FILENE *tirant son javelot.*

Mourons, Lycas.

LYCAS *tirant son javelot.*

Mourons, Filene.

FILENE.

Avec ce fer, finissons notre peine.

LYCAS.

Pousse.

FILENE.

Ferme.

126 PASTORALE COMIQUE
LYCAS.

Courage.

FILENE.

Allons, va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

FILENE.

Puisque même malheur aujourd'hui nous assemble,
Allons, partons ensemble.

SCENE XIV.

UN BERGER, LYCAS, FILENE.

LE BERGER *chante.*

AH! Quelle folie,
De quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on est rebuté!
On peut, pour un objet aimable,
Dont le cœur nous est favorable,
Vouloir perdre la clarté;
Mais quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on est rebuté;
Ah! Quelle folie!

SCENE DERNIERE.
UNE EGIPTIENNE, EGYPTIENS
dansans.

L'EGIPTIENNE:

D'Un pauvre cœur
Soulagez le martyr;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.
J'ai beau vous dire
Ma vive ardeur,
Je vous vois rire
De ma langueur
Ah! Cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur.
D'un pauvre cœur,
Soulagez le martyr;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.

VI. ET DERNIERE ENTRÉE
DE BALLET.

[Douze égyptiens, dont quatre jouent de la guitare, quatre des castagnettes, quatre des gnacares, dansent avec l'égyptienne, aux chansons qu'elle chante.]

128 PASTORALE COMIQUE
L'EGYPTIENNE.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Silvie,
Ufons bien des momens précieux;
Contentons ici notre envie,
De nos ans le feu nous y convie,
Nous ne ſçaurions, vous & moi faire mieux.
Quand l'hiver a glacé nos guerets
Le printems vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,
Soyons y l'un & l'autre empressés;
Du plaisir faisons notre affaire,
Des chagrins ſongeons à nous défaire;
Il vient un tems où l'on en prend aſſez.

Quand l'hiver a glacé nos guerets,
Le printems vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

FIN.

NOMS

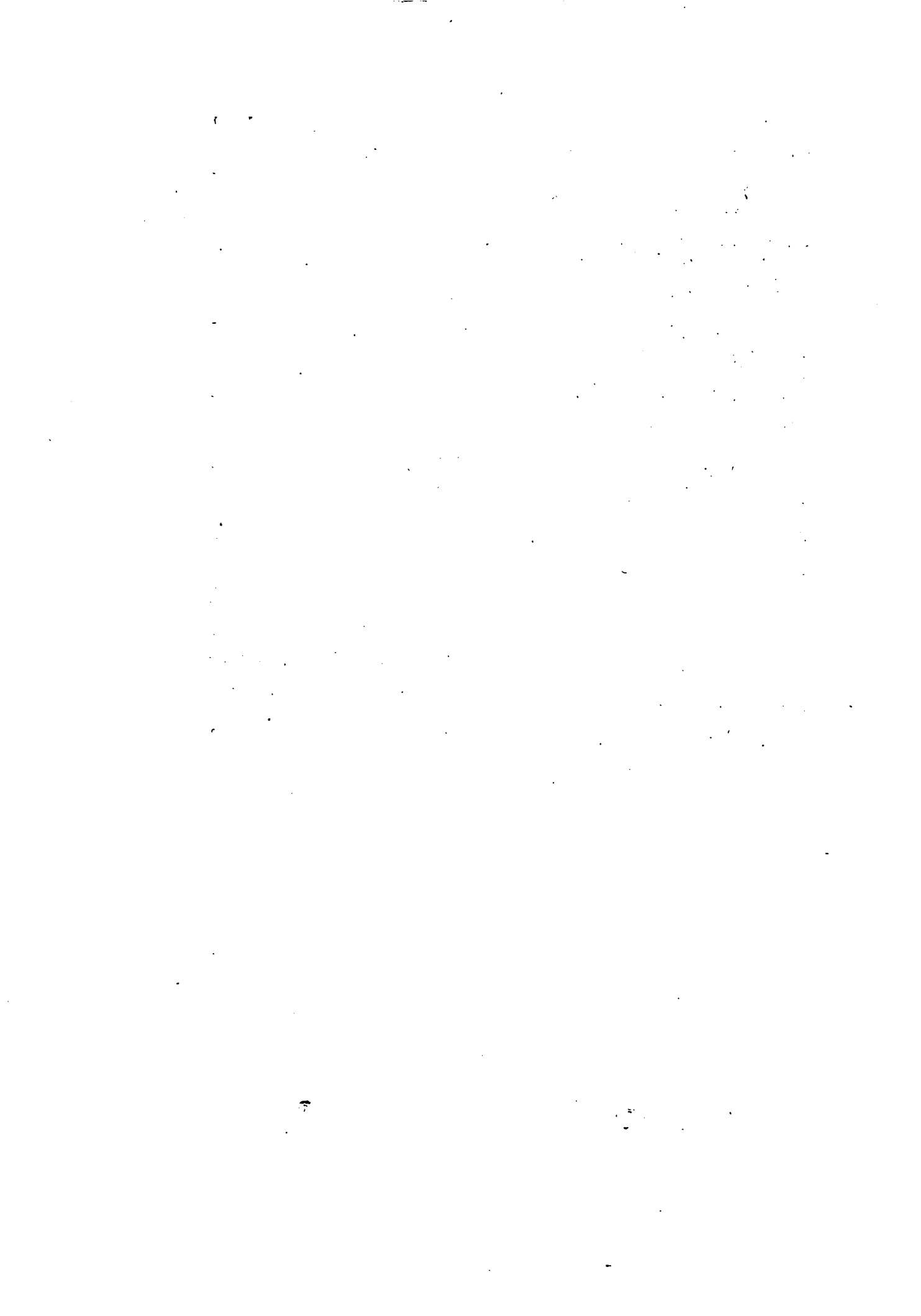
**NOMS DE CEUX QUI RECITOIENT,
chantoient & dansoient dans la Pastorale.**

Iris , Mademoiselle de Brie. Lycas , Le sieur Molière. Filène, le sieur Estival. Coridon, le sieur de la Grange. Un Berger, le sieur Blondel. Un Pâtre, le sieur de Châteauneuf.

Magiciens dansans, les sieurs la Pierre, Favier. Magiciens chantans, les sieurs le Gros, Don, Gaye. Démons dansans, les sieurs Chicanneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu, Foignard.

Payfans, les sieurs Dolivet, Desonets, du Pron, la Pierre, Mercier, Pesan, le Roy.

Egyptienne dansante & chantante, le sieur Noblet l'aîné. Egyptiens dansans. Quatre jouant de la guittare, les sieurs Lulli, Beauchamps, Chicanneau, Vaignant. Quatre jouant des castagnettes, les sieurs Favier, Bonard, Saint André, Arnald. Quatre jouant des gnacares, les sieurs la Mare, des Airs second, du Feu, Pesan.



LE SICILIEN,

ou

L'AMOUR

PEINTRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.**ACTEURS DE LA COMÉDIE.**

DOM PEDRE, gentilhomme sicilien.

ADRASTE, gentilhomme françois, amant d'Isidore.

ISIDORE, grecque, esclave de Dom Pédre.

ZAIDE, jeune esclave.

UN SENATEUR,

HALI, turc, esclave d'Adraste.

DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

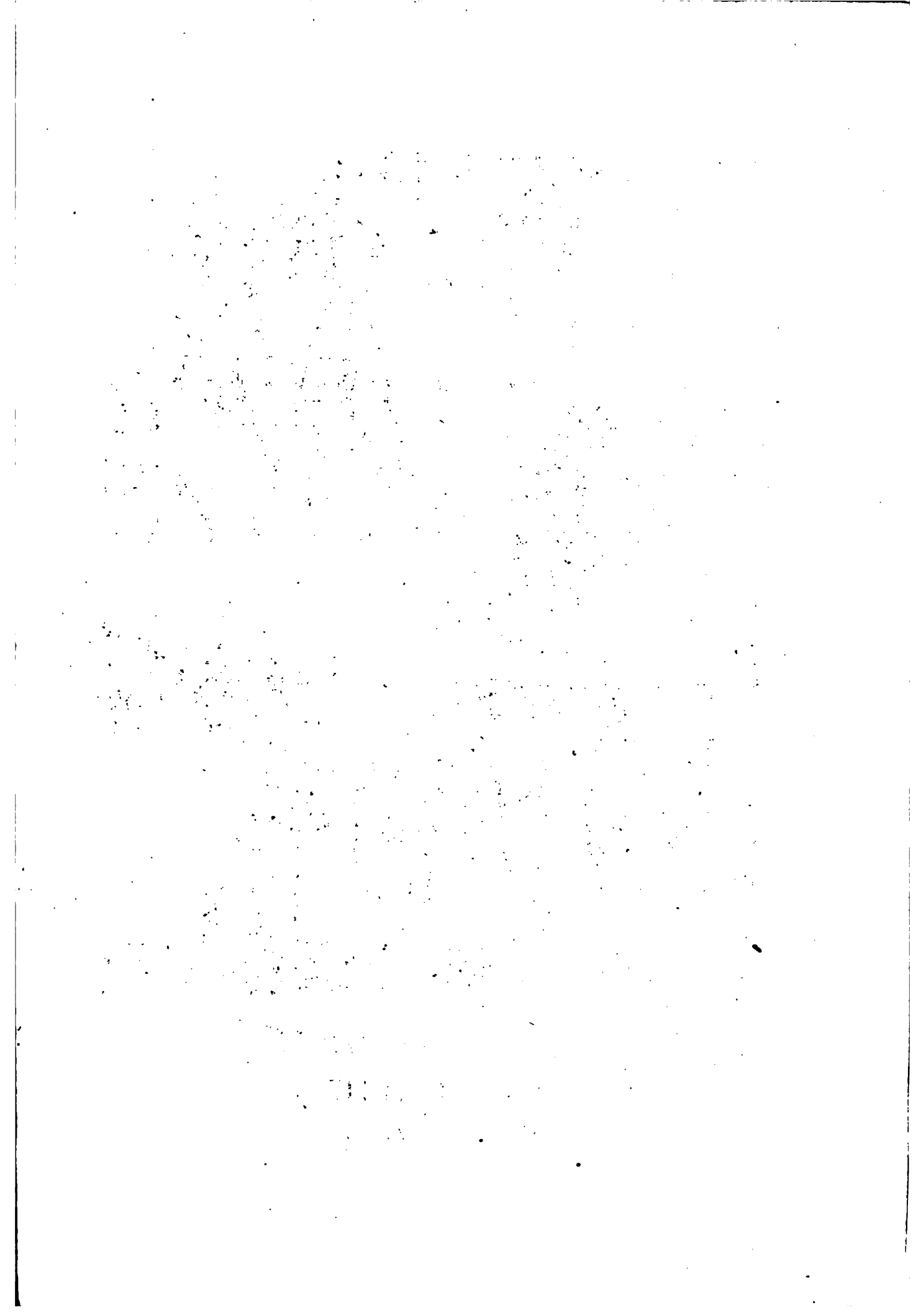
MUSICIENS.

ESCLAVE chantant.

ESCLAVES dansans.

MAURES & MAURESQUES dansans.

La scene est à Messine, dans une place publique.





Inv. et dessiné par F. Boucher.

Gravé par Louis Carpe.

LE SICILIEN .
ou
La-mour Peintre .



LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMEDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

HALI, MUSICIENS.

HALI *aux musiciens.*



HUT. N'avancez pas davantage, & demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II.

HALI *seul.*

IL fait noir comme dans un four. Le Ciel s'est habillé ce soir en scaramouche, & je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi, & d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs, & de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épousser ses inquiétudes; &, parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit & jour, je n'aye aucun repos. Mais voici des flambeaux, & sans doute, c'est lui.

SCENE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS
portant chacun un flambeau, HALI.

Es-ce toi, Hali?

ADRASTE.

HALI.

Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit? Hors vous & moi, monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les ruës.

ADRASTE.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente

COMEDIE-BALLET. 135

dans son cœur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte & la liberté des soupirs : mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle, si l'amour qu'inspirent ses yeux, est pour lui plaire ou lui déplaire c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes ; & c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque, & ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

HALLI.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler ; & il me semble, à moi, que vos yeux & les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vray qu'elle & moi souvent nous nous sommes parlé des yeux ; mais comment reconnoître que chacun, de notre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage ; & que fais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, & si les siens me disent ce que je crois par fois entendre ?

HALLI.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

ADRASTE.

As-tu-là tes musiciens ?

HALLI.

Oui.

Fais-les approcher. Je veux, jusqu'au jour, les faire ici chanter, & voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

SCENE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIEN.

L HALI.
Es voici. Que chanteront-ils?

ADRASTE.
Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.
Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chanterent l'autre jour.

ADRASTE.
Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

HALI.
Ah, monsieur, c'est du beau bécare!

ADRASTE.
Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare?

HALI.
Monsieur, je tiens pour le bécare. Vous sçavez que je m'y connois. Le bécare me charme: hors du bécare, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

ADRASTE.
Non. Je veux quelque chose de tendre & de passionné;
quelque

COMEDIE-BALLET. 137

quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

H A L I.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vû essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtresses; & là-dessus, vient un berger joyeux avec un bécare admirable, qui se moque de leur foiblesse.

A D R A S T E.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

H A L I.

Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène; & voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

A D R A S T E.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumières.

LE SICILIEN,
FRAGMENT DE COMÉDIE,

Chanté & accompagné par les musiciens qu'Hali a amenés.

SCENE PREMIERE.

PHILENE, TIRCIS.

I. MUSICIEN *représentant Philène.*

S*I, du triste récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés;
Quand vous sçaurez l'excès de mes peines secretes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en serez touchés.*

II. MUSICIEN *représentant Tircis.*

*Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts;
Et moi j'y recommence
Mes soupirs languissans, & mes tristes regrets.*

Ah! Mon cher Philène.

PHILENE.

Ah! Mon cher Tircis.

TIRCIS.

Que je sens de peine!

PHILENE.

Que j'ai de soucis!

TIRCIS.

Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.

PHILENE.

Cloris n'a point, pour moi, de regards adoucis.

COMEDIE-BALLET.

139

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine!

*'Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer?*

SCENE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

III. MUSICIEN *représentant un pâtre.*

*Pauvres amans, quelle erreur
D'aborder des inhumaines!
Jamais les ames bien saines
Ne se payent de rigueur;
Et les faveurs sont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.*

*On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empresse;
A leur vouer ma tendresse,
Je mets mon plus doux souci;
Mais, lorsque l'on est tigresse,
Ma foi, je suis tigre aussi.*

PHILENE ET TIRCIS ENSEMBLE.

Heureux, hélas! qui peut aimer ainsi.

HALI.

Monfieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans.

ADRASTE.

Qu'on se retire vîte, & qu'on éteigne les flambeaux.

S ij

SCENE V.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PEDRE *sortant de sa maison en bonnet de nuit,
& en robe de chambre, avec une épée sous son bras.*

IL y a quelque tems que j'entends chanter à ma porte ;
& , sans doute, cela ne se fait pas pour rien. Il faut que ,
dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peu-
vent être.

ADRASTE.

Hali:

HALI.

Quoy?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien?

HALI.

Non.

[*D. Pédre est derrière eux qui les écoute.*]

ADRASTE.

Quoi ! Tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle
un moment à cette aimable grecque , & ce jaloux maudit,
ce traître de sicilien me fermera toujours tout accès au-
près d'elle ?

HALI.

Je voudrois , de bon cœur , que le diable l'eût emporté ,
pour la fatigue, qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau

COMEDIE-BALLET. 141

qu'il est. Ah ! Si nous le tenions ici, que je prendrais de joye à venger, sur son dos, tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire !

ADRASTE.

Si faut-il bien, pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé, pour en avoir le démenti ; &, quand j'y devrois employer....

HALI.

Monsieur, je ne sçais pas ce que cela veut dire ; mais la porte est ouverte ; &, si vous le voulez, j'entrerai doucement, pour découvrir d'où cela vient.

[*D. Pédre se retire sur sa porte.*]

ADRASTE.

Oui, fai ; mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût au Ciel, que ce fût la charmante Isidore !

D. PEDRE *donnant un soufflet à Hali.*

Qui va là ?

HALI *rendant un soufflet à D. Pédre.*

Ami.

D. PEDRE.

Holà, Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemi. Allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma halebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils. Vite, dépechez. Allons, tuë, point de quartier.

SCENE VI.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

JE n'entends remuer personne. Hali, Hali.
 HALI *caché dans un coin.*

Monsieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu?

HALI.

Ces gens sont-ils sortis?

ADRASTE.

Non. Personne ne bouge.

HALI *sortant d'où il étoit caché.*

S'ils viennent, ils feront frottés.

ADRASTE.

Quoi! Tous nos soins seront donc inutiles, & toujours ce
 fâcheux jaloux se moquera de nos desseins?

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend, il ne se-
 ra pas dit qu'on triomphe de mon adresse; ma qualité de
 fourbe s'indigne de tous ces obstacles, & je prétends faire
 éclater les talens que j'ay eûs du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrois seulement que, par quelque moyen, par un
 billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentimens

qu'on a pour elle, & sçavoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens . . .

HALI.

Laissez-moi faire seulement. J'en essayeray tant de toutes les manières, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroît ; je vais chercher mes gens, & venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux sorte.

SCENE VII.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

JE ne sçais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'huy ; & ce n'est guères pour avoir le teint frais, & les yeux brillans, que se lever ainsi dès la pointe du jour.

D. PEDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eût bien pû se passer, je crois, de ma présence ; & vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

D. PEDRE.

Oui ; mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillans ; & cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtrés.

LE SICILIEN,
ISIDORE.

Il est vray. La musique en étoit admirable.

D. PEDRE.

C'étoit pour vous que cela se faisoit ?

ISIDORE.

Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous sçavez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade ?

ISIDORE.

Non pas ; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

D. PEDRE.

Obligée ?

ISIDORE.

Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'il vous aime ?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin ?

ISIDORE.

Assûrément.

D. PEDRE.

C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE.

A quoi bon de dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoiqu'on en puisse

dire

dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne font que pour cela, & l'on n'en voit point de si fière, qui ne s'applaudisse en son cœur, des conquêtes que font ses yeux.

D. PEDRE.

Mais, si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, sçavez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement ?

ISIDORE.

Je ne sçais pas pourquoi cela; & si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir, que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait ? Et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ?

D. PEDRE.

Chacun aime à sa guise, & ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi ! Jaloux de ces choses-là ?

D. PEDRE.

Oui, jaloux de ces choses-là; mais jaloux comme un tigre, & si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher; & tous les soins qu'on me voit prendre, ne font que pour fermer tout accès aux

galans, & m'assurer la possession d'un cœur, dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise ? Vous prenez un mauvais parti, & la possession d'un cœur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, & l'obligerois à veiller nuit & jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires; & l'on ne tarde guères à profiter du chagrin, & de la colère que donne à l'esprit d'une femme la contrainte & la servitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que, si quelqu'un vous en convoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux ?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne; & c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me devez; & il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez

jouir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur défobligeante; & je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être, de vous être levée matin.

SCENE VIII.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI *habillé en turc, faisant plusieurs révérences à D. Pédre.*

D. PEDRE.

T Réve aux cérémonies, que voulez-vous?

HALI *se mettant entre D. Pédre & Isidore.*

[*Il se tourne devers Isidore, à chaque parole qu'il dit à D. Pedre, & lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son maître.*]

Signor (avec la permission de la signore) je vous dirai (avec la permission de la signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la signore) pour vous prier (avec la permission de la signore) de vouloir bien (avec la permission de la signore)...

D. PEDRE.

Avec la permission de la signore, passez un peu de ce côté.

[*D. Pédre se met entre Hali & Isidore.*]

Signor, je suis un virtuose.

D. PEDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'est pas ce que je demande. Mais, comme je me mêle un peu de musique & de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudroient bien trouver un maître qui se plût à ces choses; &, comme je sçais que vous êtes une personne considérable, je voudrois vous prier de les voir & de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'est une chose à voir, & cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI.

Chala bala... Voici une chanson nouvelle, qui est du tems. Ecoutez bien. Chala bala.

SCENE IX.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI,
ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE *chantant, à Isidore.*

D'Un cœur ardent, en tous lieux;
Un amant suit une belle;

Mais, d'un jaloux odieux,

La vigilance éternelle

COMEDIE-BALLET.

149

*Fait qu'il ne peut, que des yeux,
S'entretenir avec elle,
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux ?*

[à Dom Pedre.]

Chiribirida ouch alla,
Star boñ turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

PREMIERE ENTREE DE BALLET.

[Danse des esclaves.]

L'ESCLAVE à Isidore.

*C'est un supplice, à tous coups,
Sous qui cet amant expire ;
Mais, si d'un œil un peu doux,
La belle voit son martyre,
Et consent qu'aux yeux de tous,
Pour ses attraits il soupire,
Il pourroit bien-tôt se rire
De tous les soins du jaloux.*

LE SICILIEN.

[à D. Pédre.]

Chiribirida ouch alla,
 Star bon turca,
 Non aver danara
 Ti voler comprara,
 Mi servir à ti,
 Se pagar per mi,
 Far bona coucina,
 Mi levar matina,
 Far boller caldara,
 Parlara, parlara,
 Ti voler comprara.

II. ENTRÉE DE BALLET.

[*Les esclaves recommencent leurs danses.*]

D. PEDRE chante.

*Sçavez-vous, mes drôles,
 Que cette chanson
 Sent, pour vos épaules,
 Les coups de bâton?*

Chiribirida ouch alla,
 Mi ti non comprara,
 Ma ti bastonara,
 Si, si non andara,
 Andara, andara,
 O ti bastonara.

COMEDIE-BALLET. 351

[à *Isidore.*]

Oh, oh! Quels égrillards! Allons, rentrons ici, j'ai changé de pensée; & puis, le tems se couvre un peu.

[à *Hali* qui paroît encore.]

Ah! Fourbe, que je vous y trouve.

HALL.

Hé bien, oui, mon maître l'adore. Il n'a point de plus grand désir que de lui montrer son amour; & si elle y consent, il la prendra pour femme.

D. PEDRE.

Oui, oui, je la lui garde.

HALL.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. PEDRE.

Comment, coquin?...

HALL.

Nous l'aurons, dis-je en dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si je prends...

HALL.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle sera à nous.

D. PEDRE.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALL.

C'est nous qui vous attraperons. Elle sera notre femme, la chose est résolüe.

[*seul.*]

Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

SCENE X.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS:

ADRASTE.
HÉ bien, Hali, nos affaires s'avancent-elles?

HALI.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je...

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hazard, tout ce que je voulois; & je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui, il venoit faire le portrait de cette adorable personne; & , comme il est, depuis long-tems, de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, & m'envoye à sa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sçais que, de tout tems, je me suis plû à la peinture, & que, par fois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sçache rien faire; ainsi, j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, & n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; & , pour te dire vray, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème prêt pour tirer cette belle grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

COMEDIE-BALLET. 153
HALI.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la
pouvoir entretenir. Il ne fera pas dit que je ne serve de
rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous ?

ADRASTE.

Tout de ce pas, & j'ai déjà préparé toutes choses.

HALI.

Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

ADRASTE *seul.*

Je ne veux point perdre de tems. Holà. Il me tarde que
je ne goûte le plaisir de la voir.

SCENE XI.

D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

QU'avez-vous, Cavalier, dans cette maison ?

D. PEDRE.

ADRASTE.

J'y cherche le seigneur D. Pédre.

D. PEDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

D. PEDRE.

JE vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous
sçavez, ce gentilhomme françois, qui, comme curieux
d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur
la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le

premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, & j'ai crû que je ne vous pouvois rendre un service plus agréable, que de vous l'envoyer, dans le deſſein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la perſonne que vous aimez. Gardez-vous bien, ſurtout, de lui parler d'aucune récompènſe; car c'eſt un homme qui s'en offenſeroit, & qui ne fait les choſes que pour la gloire, & la réputation.

Seigneur françois, c'eſt une grande grace que vous me voulez faire; & je vous ſuis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition eſt de rendre ſervice aux gens de nom, & de mérite.

D. PEDRE.

Je vais faire venir la perſonne dont il s'agit.

SCENE XII.

ISIDORE, D. PEDRE, ADRASTE,
DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE à *Iſidore.*

VOici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui ſe veut bien donner la peine de vous peindre.

[à *Adraste qui embrasse Iſidore, en la ſaluant.*]

Hola, ſeigneur françois, cette façon de ſaluer n'eſt point d'uſage en ce pays.

ADRASTE.

C'eſt la manière de France.

D. PEDRE.

La manière de France est bonne pour vos femmes; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familière.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joye. L'aventure me surprend fort; &, pour dire le vray, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre si illustre.

ADRASTE.

Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le sujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, & il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original est peu de chose; mais l'adresse du peintre en sçaura couvrir les défauts.

ADRASTE.

Le peintre n'y en voit aucun; & tout ce qu'il souhaite, est d'en pouvoir représenter les graces aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flate autant que votre langue, vous allez faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flater.

ISIDORE.

Le Ciel, quoique vous en disiez, ne...

Finissons cela, de grace. Laissons les complimens, & songeons au portrait.

ADRASTE *aux laquais.*

Allons apportez tout.

[*On apporte tout ce qu'il faut, pour peindre Isidore.*]

ISIDORE *à Adraste.*

Où voulez-vous que je me place?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le mieux les vûes favorables de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE *s'asséyant.*

Suis-je bien ainsi?

ADRASTE *assis.*

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroisse. Ceci un peu plus découvert. [*Il découvre un peu plus sa gorge.*] Bon, là. Un peu davantage; encore tant soit peu.

D. PEDRE *à Isidore.*

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne sçauriez-vous vous tenir comme il faut?

ISIDORE.

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi; & c'est à monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE.

Voilà qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveille. [*La faisant tourner un peu devers lui.*] Comme ce-

COMEDIE-BALLET. 157

la, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits, qui ne sont point elles; & ne sont point satisfaites du peintre, s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes. Car toutes demandent les mêmes choses; un teint tout de lis & de roses, un nez bien fait, une petite bouche, & de grands yeux vifs, bien fendus; &, sur tout, le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, & qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il seroit mal-aisé qu'on demandât cela du vôtre; & vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs, & de charmes, & qu'on court risque à les peindre!

D. PEDRE.

Le nez me semble un peu gros,

ADRASTE.

J'ai lû, je ne sçais où, qu'Apelle peignit autrefois une maî-

treffe d'Alexandre d'une merveilleuse beauté, & qu'il en devint, la peignant, si éperduement amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie; de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. [à *D. Pedre.*] Je pourrois faire ici ce qu'Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

[*Dom Pédre fait la grimace.*]

ISIDORE à *D. Pédre.*

Tout cela ent la nation; & toujours messieurs les françois ont un fonds de galanterie qui se répand par tout.

ADRASTE.

On ne se trompe guères à ces sortes de choses, & vous avez l'esprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre seroit ici, & que ce seroit votre amant, je ne pourrois m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vû de si beau que ce que je vois maintenant, & que....

D. PEDRE.

Seigneur françois, vous ne devriez pas, ce me semble, tant parler, cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE.

Ah! Point du tout. J'ai toujours coutume de parler quand je peins; & il est besoin dans ces choses d'un peu de conversation, pour réveiller l'esprit, & tenir les visages dans la gayeté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

SCENE XIII.

HALI, *vêtu en espagnol*, D. PEDRE,
ADRASTE, ISIDORE.

D. PEDRE.

Que veut dire cet homme-là? Et qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir?

HALI à D. Pédre.

J'entre ici librement; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je suis D. Gille d'Avafos; & l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi?

HALI.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sçais qu'en ces matières il est mal-aisé de trouver un cavalier plus consommé que vous; mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

D. PEDRE.

Nous voilà assez loin.

ADRASTE à *Dom Pédre*, qui le surprend parlant
bas à *Isidore*.

J'observois de près la couleur de ses yeux.

HALI tirant *D. Pédre* pour l'éloigner d'*Adraste* & d'*Isidore*.

Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous sçavez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur; & je suis dans l'incertitude, si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

D. PEDRE.

'Assassiner, c'est le plus sûr & le plus court chemin. Quel est votre ennemi?

HALI.

Parlons bas; s'il vous plaît.

[*Hali* tient *Dom Pédre*, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir *Adraste*.]

ADRASTE aux genoux d'*Isidore*, pendant que
Dom Pédre & *Hali* parlent bas ensemble.

Oui, charmante *Isidore*, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, & vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie,

ISIDORE.

Je ne sçais si vous dites vray; mais vous persuadez.

ADRASTE.

Mais, vous persuadai-je, jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE.

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit ?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela ?

ISIDORE.

A me résoudre.

ADRASTE.

Ah ! Quand on aime bien , on se résout bien-tôt.

ISIDORE.

Hé bien , allez , oui , j'y consens.

ADRASTE.

Mais , consentez-vous , dites-moi , que ce soit dès ce moment même ?

ISIDORE.

Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose , s'arrête-t-on sur le tems ?

D. PEDRE à *Hali*.

Voilà mon sentiment , & je vous baise les mains.

HALI.

Seigneur , quand vous aurez reçu quelque soufflet , je suis homme aussi de conseil ; & je pourrai vous rendre la pareille.

Je vous laisse aller, sans vous reconduire; mais, entre cavaliers, cette liberté est permise.

ADRASTE à *Isidore.*

Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages...

[à *D. Pédre* appercevant *Adraste* qui parle de près à *Isidore.*]

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton; & je croyois d'abord, que ce fut une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autrefois.

[à *D. Pédre* qui veut voir le portrait.]

Non, ne regardez rien encore; faites serrer cela, je vous prie;

[à *Isidore.*]

& vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, & de garder un esprit gai, pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conserverai pour cela toute la gayeté qu'il faut.

SCENE XIV.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

QU'en dites-vous! Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde; & l'on doit demeurer d'accord que les françois ont quelque chose en eux, de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

D. PEDRE.

Oui; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, & s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'est qu'ils sçavent qu'on plaît aux dames par ces choses.

D. PEDRE.

Oui; mais s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs; & l'on n'est point bien aisé de voir, sous sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

SCENE XV.

ZAIDE, D. PEDRE, ISIDORE.

ZAIDE.

AH! Seigneur Cavalier, sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux, dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable; & passe, dans ses mouvemens, tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusqu'à vouloir que je sois toujours voilée; &, pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, & m'a réduite à me jeter chez vous, pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paroître. De grace, Seigneur Cavalier, sauvez-moi de sa fureur.

D. PEDRE à Zäide lui montrant Isidore.

Entrez là dedans, avec elle; & n'appréhendez rien.

SCENE XVI.

ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

HÉ quoi! Seigneur, c'est vous? Tant de jalousie pour un françois! Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

ADRASTE.

Les françois excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font; &, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge; mais vous êtes trop raisonnable, pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

D. PEDRE.

Ah! De grace, arrêtez. L'offense est trop petite, pour un courroux si grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait. Elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne; &, sur de pareilles matieres, ce qui n'est qu'une bagatelle, devient fort criminel, lorsqu'il est défendu.

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein; & je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

ADRASTE.

Hé quoi ! Vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses ?

D. PEDRE.

Oui, je prends son parti; & si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, & vous vous réconcilierez tous deux. C'est une grace que je vous demande; & je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser. Je ferai ce que vous voudrez.

SCENE XVII.

ZAIDE, D. PEDRE, ADRASTE.

dans un coin du théâtre.

D. PEDRE *à Zaïde.*

H Olà, venez. Vous n'avez qu'à me suivre, & j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAIDE.

Je vous suis obligée plus qu'on ne sçauroit croire, mais je m'en vais prendre mon voile, je n'ai garde, sans lui, de paroître à ses yeux.

SCÈNE XVIII.

D. PEDRE, ADRASTE.

D. PEDRE.

LA voici qui s'en va venir; & son ame, je vous assure, a paru toute réjouie, lorsque je lui ai dit que j'avois racommodé tout.

SCÈNE XIX.

ISIDORE *sous le voile de Zaïde*, ADRASTE,

D. PEDRE.

D. PEDRE à *Adraste*.

Puisque vous m'avez bien voulu abandonner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu, je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre; & que, tous deux, je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais avec elle, vivre le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez sensiblement, & j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, seigneur Dom Pédre, qu'à votre

considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

D. PEDRE.

[*seul.*]

C'est trop de grace que vous me faites. Il est bon de pacifier & d'adoucir toujours les choses. Holà, Isidore, venez.

SCENE XX.

Z A I D E, D. P E D R E.

D. PEDRE.

Comment ! Que veut dire cela ?

Z A I D E *sans voile.*

Ce que cela veut dire ? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, & qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt ; que toutes les serrures & les verroux du monde ne retiennent point les personnes, & que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur & par la complaisance ; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, & que vous êtes pris pour duppe.

D. PEDRE.

Dom Pédré souffrira cette injure mortelle ! Non, non, j'ai trop de cœur, & je vais demander l'appui de la justice, pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà.

SCENE XXI.

UN SENATEUR, D. PEDRE.

LE SENATEUR.

Serviteur, seigneur Dom Pédre. Que vous venez à propos!

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SENATEUR.

J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traître de françois m'a joué une pièce.

LE SENATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vû de si beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SENATEUR.

Ce sont gens vêtus en maures, qui dansent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez si c'est une injure qui se doit souffrir.

LE SENATEUR.

Des habits merveilleux & qui sont faits exprès.

D. PEDRE.

Je demande l'appui de la justice contre cette action.

LE SENATEUR.

Je veux que vous voyez cela. On la va répéter pour en donner le divertissement au peuple.

D. PEDRE.

COMEDIE-BALLET. 169

D. PEDRE.

Comment ! De quoi parlez-vous là ?

LE SENATEUR.

Je parle de ma mascarade.

D. PEDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SÉNATEUR.

Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez. Voyons si cela ira bien.

D. PEDRE.

La peste soit du fou, avec sa mascarade !

LE SENATEUR.

Diantre soit le fâcheux, avec son affaire !

SCENE DERNIERE.

UN SENATEUR, TROUPE DE
DANSEURS.

ENTRÉE DE BALLET.

[*Plusieurs danseurs, vêtus en maures, dansent devant le sénateur, & finissent la Comédie.*]

F I N.

**NOMS DES PERSONNES QUI ONT RECITÉ,
dansé & chanté dans le Sicilien, Comédie-Ballet.**

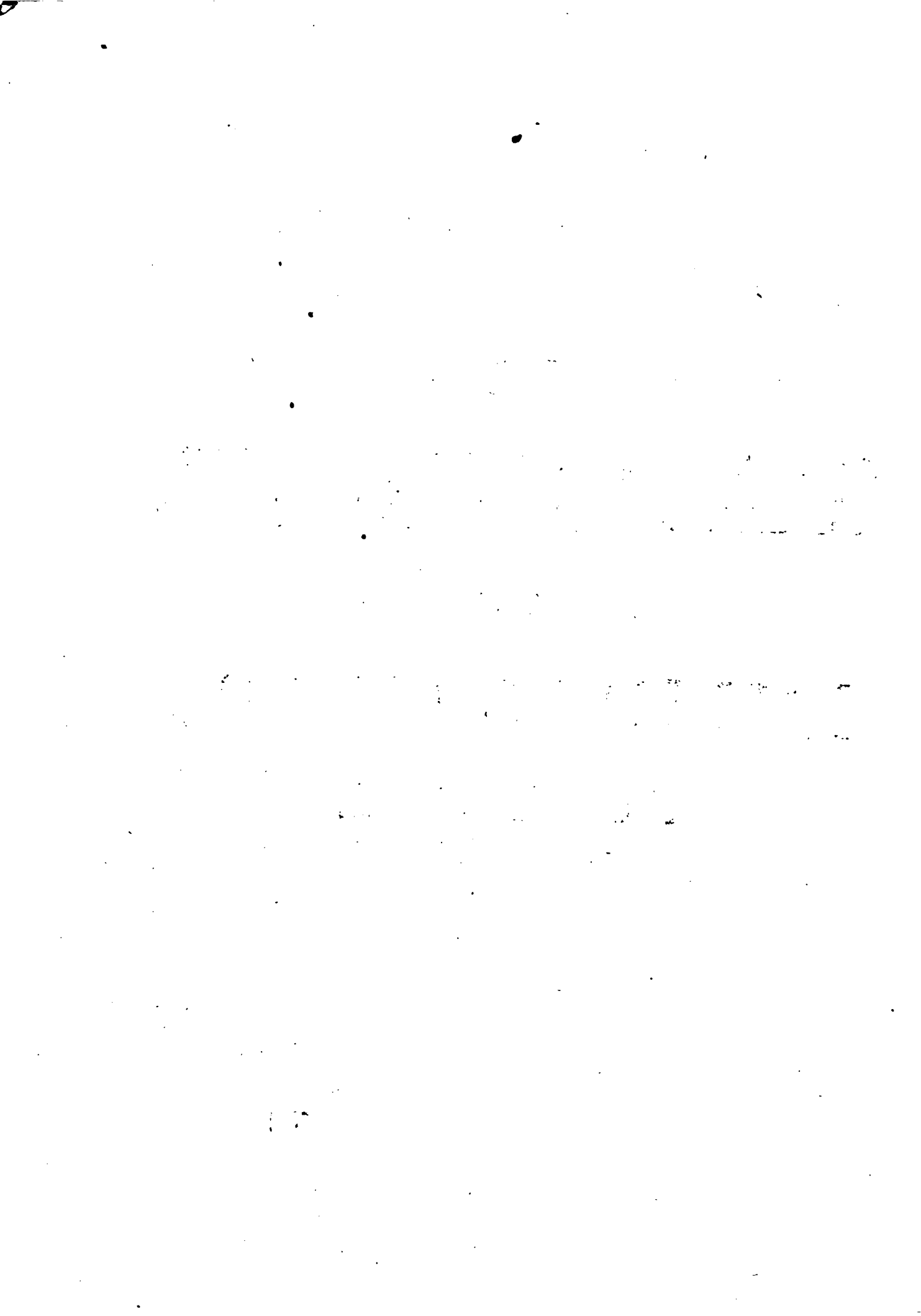
Dom Pédre, *le sieur Moliere*. Adraсте, *le sieur la Grange*.
Isidore, *mademoiselle de Brie*. Zaïde, *mademoiselle Mo-*
liere. Hali, *le sieur la Thorilliere*. Un sénateur, *le sieur du*
Croisi.

Musiciens chantans, *les sieurs Blondel, Gaye, Noblet*.

Esclave turc chantant, *le sieur Gaye*. Esclaves turcs dan-
sans, *les sieurs le Prêtre, Chicanneau, Mayeu, Pesan*.

Maures de qualité, *le ROI, monsieur le Grand, les marquis*
de Villeroy & de Raffan. Mauresques de qualité, *MADAME,*
mademoiselle de la Vallière, madame de Rochefort, made-
môiselle de Brancas. Maures nuds, *messieurs Cocquet, de*
Souville, les sieurs Beauchamp, Noblet, Chicanneau, la
Pierre, Favier & des Airs galand. Maures à Capot, *les*
sieurs la Mare, du Feu, Arnald, Vagnard, Bonard.

LE
TARTUFFE,
OU
L'IMPOSTEUR,
COMÉDIE.



P R E F A C E.

VOici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-tems persécutée; & les gens qu'elle jouë, ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France, que tous ceux que j'ai joués jusques ici. Les marquis, les précieuses, les cocus, & les médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés; & ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie, ils se sont effarouchés d'abord, & ont trouvé étrange, que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier, dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sçauroient me pardonner; & ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés; ils sont trop politiques pour cela, & sçavent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; & le tartuffe, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété, Elle est d'un bout à l'autre pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies, les gestes même y sont criminels; & le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cache des mystères, qu'ils trouvent moyen d'ex-

pliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, & à la censure de tout le monde. Les corrections que j'ai pû faire, le jugement du Roi & de la Reine, qui l'ont vûë, l'approbation des grands princes, & de messieurs les ministres qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; & tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement, & me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire; n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, & de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi; & qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux par tout me justifier sur la conduite de ma comédie, & je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses, avant que de les voir; de se défaire de toute prévention, & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les deshonnorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont par tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matière; & que j'ai mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a été possible,

pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venuë de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance, on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; & , d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, & ne fasse éclater celui du véritable homme de bien, que je lui oppose.

Je sçais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon; & , sans doute, il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, & faisoit partie de leurs mystères; que les espagnols, nos voisins, ne célèbrent guères de fête, où la comédie ne soit mêlée; & que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrairie, à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importans mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de forbonne; & , sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre tems, des pièces saintes de monsieur Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des

hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'Etat, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres, & nous avons vû que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissans, le plus souvent, que ceux de la satyre; & rien ne reprend mieux la plûpart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions; mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur; hé, pouvois-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, & que j'en aye retranché les termes consacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse; mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattuës? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choses, si généralement détestées, fassent quelque impression dans les esprits, que je les rende dangereuses, en les faisant monter sur le théâtre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela, & l'on doit approuver la comédie du tartuffe, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un tems; & jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des peres de l'église qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité, dont on prétend appuyer la censure, est détruite par ce partage; & toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, & que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, & confonduë avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude. Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses, & non pas des mots, & que la plûpart des contrariétés viennent de ne se pas entendre, & d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connoitra, sans doute, que, n'étant autre chose qu'un poëme ingénieux qui, par des leçons agréables reprend les défauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice; &, si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que les plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère, & qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, & s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art



de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes; & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes, qu'il y en a eu d'autres, qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées, que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime, par les prix glorieux & par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, & que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires; je ne dis pas dans Rome débauchée, & sous la licence des Empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des Consuls, & dans le tems de la vigueur de la vertu romaine.

J'avouë qu'il y a eu des tems où la comédie s'est corrompue. E qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente, où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire, dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, & chacun la révere comme une des plus excellentes choses que nous ayons; & cependant il y a eu des tems où elle s'est rendue odieuse, & souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du Ciel, elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature; & pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, & qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; & nous voyons des scélérats qui,

tous les jours, abusent de la piété, & la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; &, comme on ne s'avise point de défendre la médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie, pour avoir été censurée en de certains tems. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pû voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, & lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a ~~eu~~ dessein d'attaquer, n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout-à-fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; & ce seroit une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olimpe qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné; &, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grace à la comédie, & approuver

les pièces de théâtre, où l'on verra regner l'instruction & l'honnêteté.

Je sçais qu'il y a des esprits, dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint, sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont pleines de vertu, & que les ames sont attendries par ces fortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vûe d'une passion honnête, & c'est un haut étage de vertu, que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; & je ne sçais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre; & , si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu & notre salut, il est certain que la comédie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste; mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, & que les hommes ayent besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince sur la comédie du tartuffe.

Huit jours après qu'elle eût été défenduë, on représenta; devant la cour, une pièce intitulée, *Scaramouche hermite*, & le Roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire;

Je voudrois bien sçavoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Moliere, ne disent mot de celle de Scaramouche. A quoi le Prince répondit ; La raison de cela, c'est que la comédie de Scaramouche jouë le Ciel & la Religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de Moliere les jouë eux-mêmes, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.



PREMIER PLACET,
PRESENTÉ AU ROI,

*Sur la comédie du tartuffe, qui n'avoit pas encore été
représentée en public.*

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai crû que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire, que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle; & , comme l'hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes & des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisois une comédie qui décriât les hypocrites, & mit en vûë, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait, & une charité sophistiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, & toutes les circonspectons que pouvoit demander la délicatesse de la matière; & , pour mieux conserver l'estime & le respect qu'on doit aux vrais dévots,

j'en ai distingué, le plus que j'ai pû, le caractère que j'avois à toucher ; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, & ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expresses & des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un véritable & franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de votre amè sur les matières de religion, & l'on a sçû vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire, par le respect des choses saintes. Les Tartuffes, sous-main, ont eu l'adresse de trouver grace auprès de votre Majesté, & les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, & quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la manière dont votre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet, & j'ai crû, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette comédie qu'elle me défendoit de produire en public.

Mais, malgré cette glorieuse déclaration du plus grand Roi du monde, & du plus éclairé, malgré l'approbation encore de monsieur le légat, & de la plus grande partie de nos prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentimens de votre Majesté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de..... qui donne

hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, & monsieur le légat, & messieurs les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vüe, est diabolique, & diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair & habillé en homme, un libertin, un impie, digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché; le zèle charitable de ce galant homme de bien, n'a garde de demeurer là; il ne veut point que j'aye de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résoluë.

Ce livre, SIRE, a été présenté à votre Majesté, &, sans doute, elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées; & quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, & à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, & pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage; les Rois, éclairés comme vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voyent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, & sçavent, mieux que nous, ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de votre Majesté; & j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

SECOND

SECOND PLACET,

Présenté au Roi, dans son camp devant la ville de Lille en Flandres, par les sieurs la Thorilliere & la Grange, comedians de sa Majesté, & compagnons du sieur Moliere, sur la défense qui fut faite le 6 Août 1667 de représenter le tartuffe jusques à nouvel ordre de sa Majesté.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi, que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection, qu'au lieu où je la viens chercher? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance & de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge & le maître de toutes choses?

Ma comédie, SIRE, n'a pû jouir ici des bontés de votre

Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de l'impos-
 teur, & déguisé le personnage sous l'ajustement d'un hom-
 me du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau,
 de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des den-
 telles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adou-
 cissimens, & retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé ca-
 pable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres origi-
 naux du portrait que je voulois faire; tout cela n'a de rien
 servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils
 ont pû avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surpren-
 dre des esprits, qui, dans toute autre matière, font une
 haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma co-
 médie n'a pas plûtôt paru, qu'elle s'est vüe foudroyée par
 le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; & tout
 ce que j'ai pû faire en cette rencontre, pour me sauver
 moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que
 votre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la repré-
 sentation, & que je n'avois pas crû qu'il fût besoin de de-
 mander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit
 qu'elle seule qui me l'eût défenduë.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans
 ma comédie, ne remuent bien des ressorts auprès de votre
 Majesté, & ne jettent dans leur parti, comme ils ont déjà
 fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts
 à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes.
 Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs in-
 tentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout
 l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont assez

montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public, sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la piété & la religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-ci les attaque & les jouë eux-mêmes, & c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sçauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde; &, sans doute, on ne manquera pas de dire à votre Majesté, que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, & qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue, ayent eu une si grande déférence pour des gens qui devoient être l'horreur de tout le monde, & sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends avec respect l'Arrêt que votre Majesté daignera prononcer sur cette matière; mais il est très-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, & voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; & puiffai-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux, & faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe.

TROISIÈME PLACET,

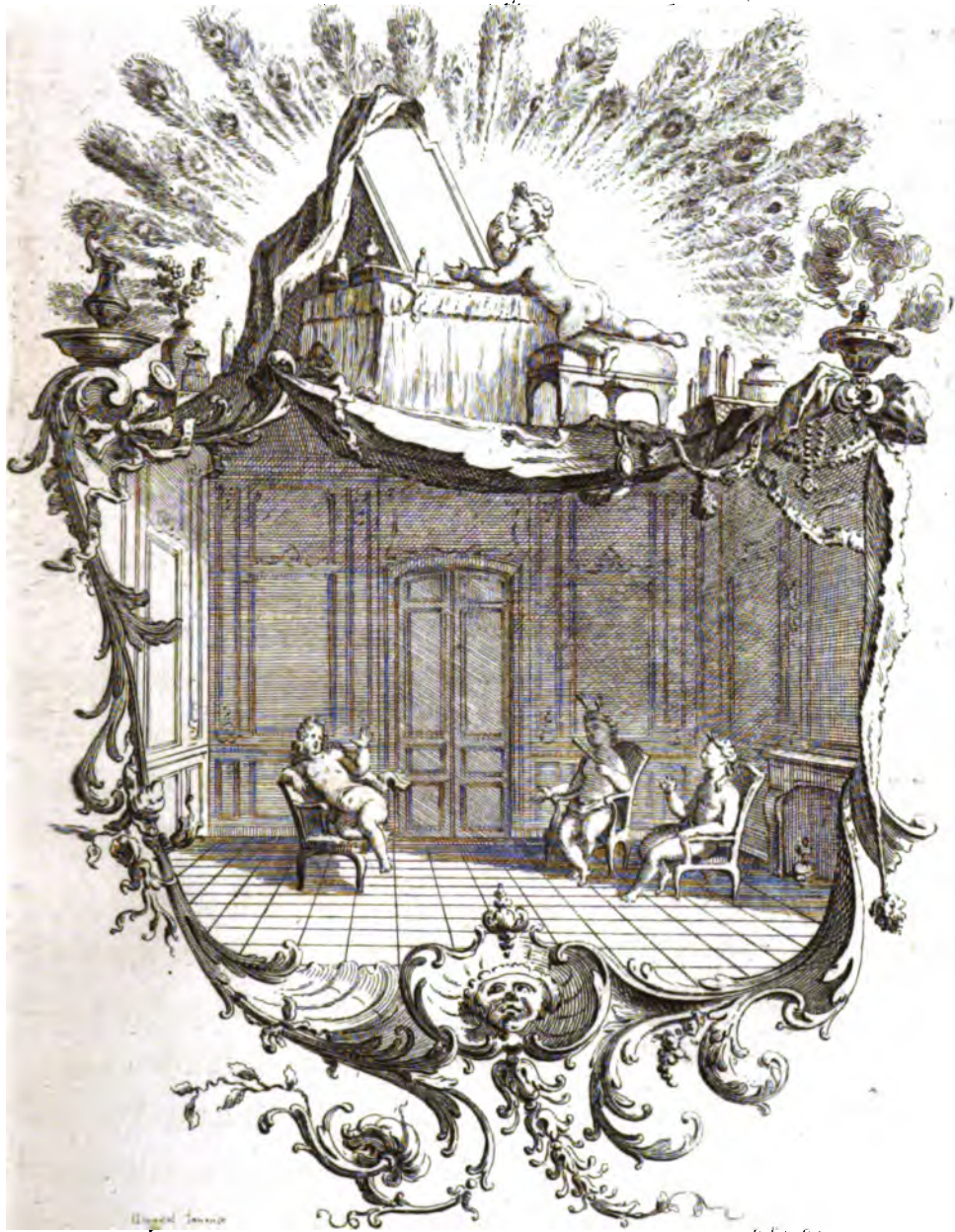
*Présenté au Roi le 5 Février 1669.***SIRE,**

Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, & veut s'obliger, par devant notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant; & que je serois satisfait de lui, pourvû qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de

Oserois-je demander encore cette grace à votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, résuscité par vos bontés? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots, & je le serois, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de

PLACETS AU ROI. 189

grace à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour votre Majesté; & j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon placet.



A C T E U R S.

Madame PERNELLE, mere d'Orgon.

ORGON, mari d'Elmire.

ELMIRE, femme d'Orgon.

DAMIS, fils d'Orgon.

MARIANE, fille d'Orgon.

VALÉRE, amant de Mariane.

CLÉANTE, beau-frere d'Orgon.

TARTUFFE, faux dévot.

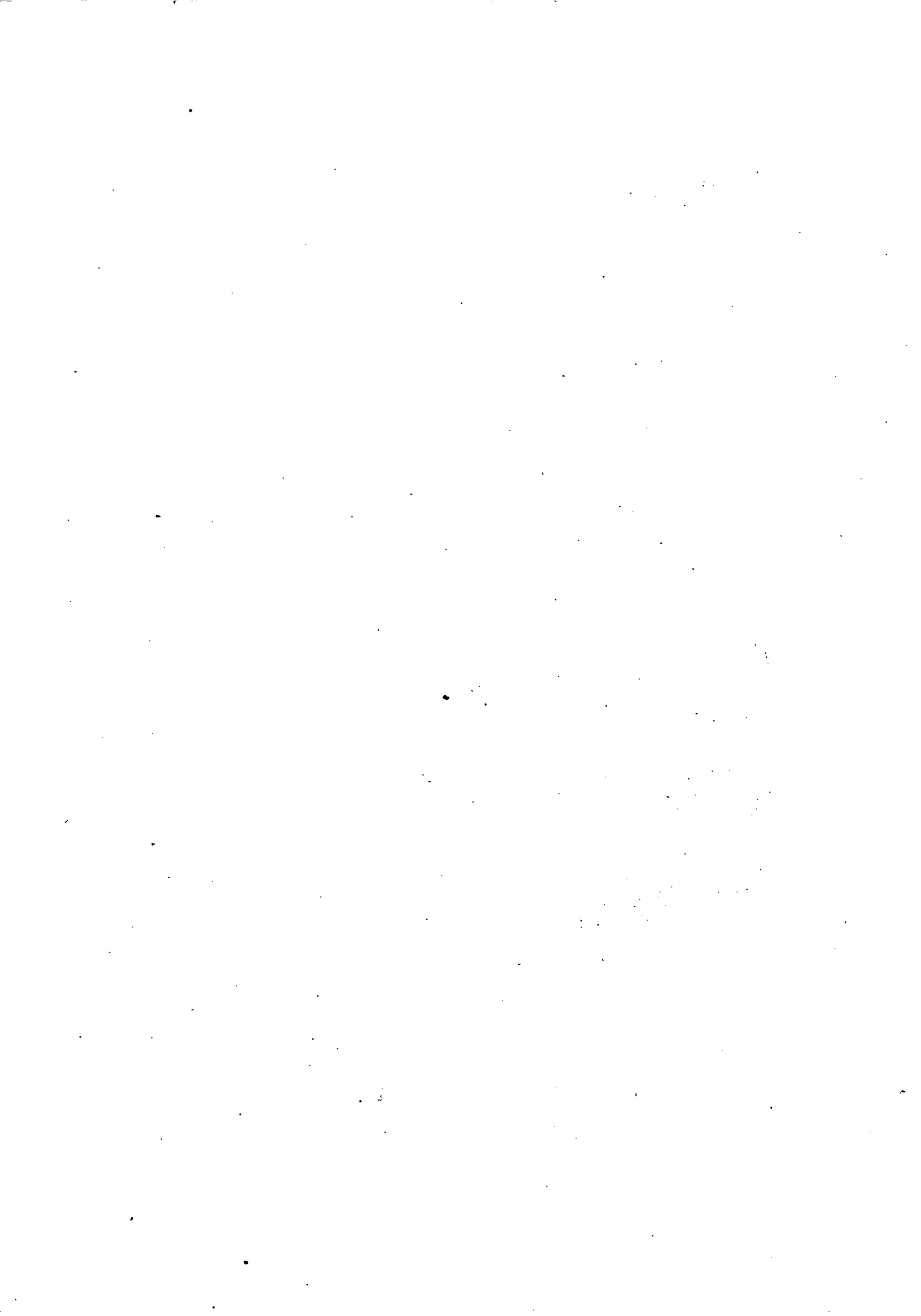
DORINE, suivante de Mariane.

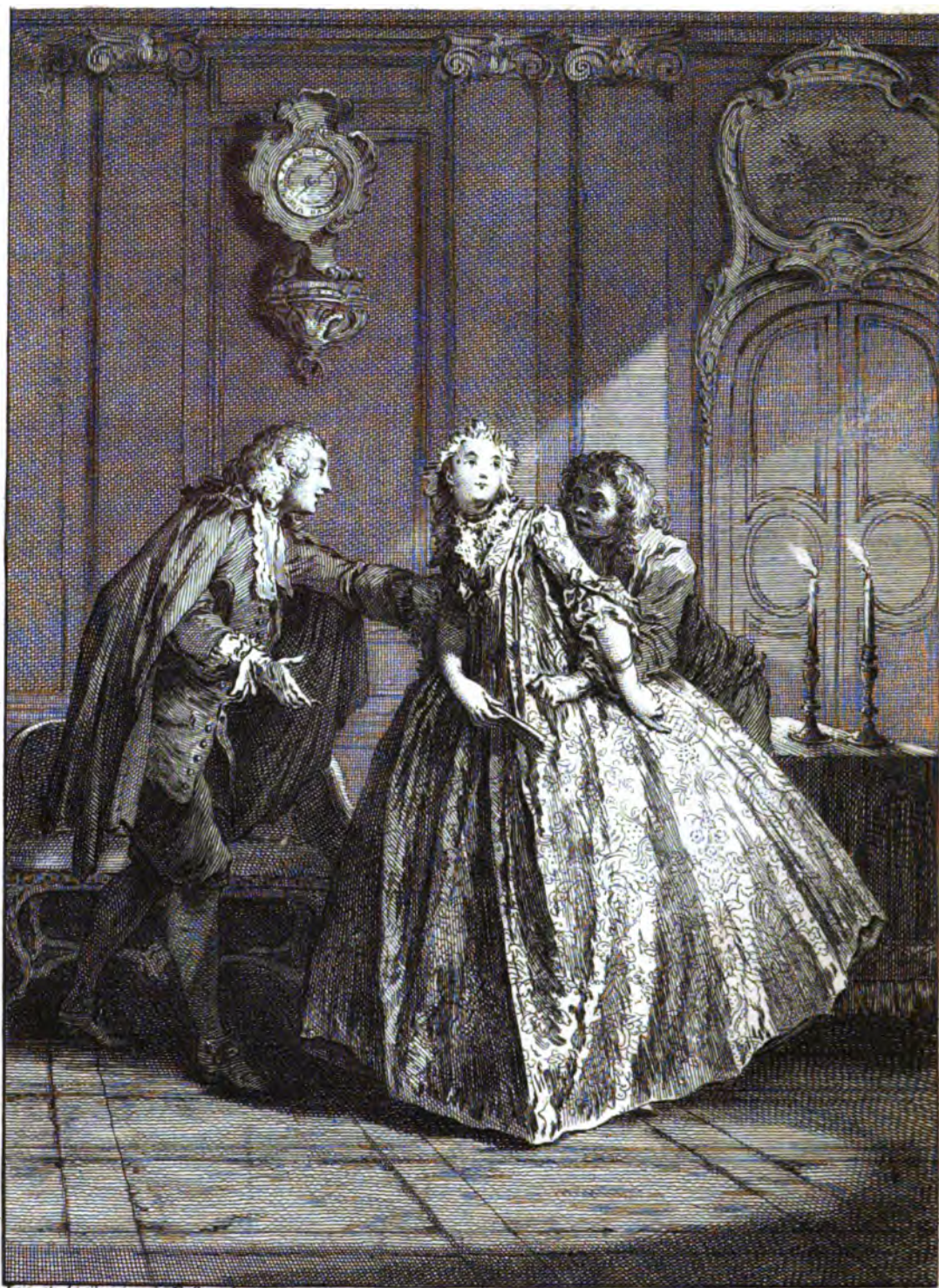
Monsieur LOYAL, sergent.

UN EXEMT.

FLIPOTE, servante de madame Pernelle

La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.





Inu. et dessinés par F. Boucher.

Gravé par Lau. Cars.

LE TARTUFFE
ou L'imposteur.



LE TARTUFFE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE,
MARIANE, DAMIS, CLEANTE,
DORINE, FLIPOTE.



Madame PERNELLE.

AlLONS, Flipote, allons, que d'eux je me
délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine
à vous suivre.

Madame PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez. Ne venez pas plus loin;
Ce sont toutes façons, dont je n'ai pas besoin.

LE TARTUFFE,
ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte,
Mais, ma mere, d'où vient que vous forcez si vite ?

Madame PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que, de me complaire, on ne prend nul souci,
Qui, je sors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons, j'y suis contrariée,
On n'y respecte rien; chacun y parle haut,
Et c'est, tout justement, la cour du roi Petaut.

DORINE.

Si....

Madame PERNELLE.

Vous êtes, mamie, une fille suivante;
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente;
Vous vous mêlez, sur tout, de dire votre avis.

DAMIS.

Mais....

Madame PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mere,
Et j'ai prédit cent fois, à mon fils votre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois,...

Madame

Madame PERNELLE.

Mon Dieu ! sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort,
Et vous menez, sous-cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere . . .

Madame PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout-à-fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en ufoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépenfière ; & cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque, à son mari, veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLEANTE.

Mais, Madame, après tout . . .

Madame PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frere,
Je vous estime fort, vous aime & vous révere;
Mais enfin, si j'étois de mon fils son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'est-là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

Votre monsieur Tartuffe, est bien-heureux, sans doute...

Madame PERNELLE.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! Je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique?
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes,
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils, à l'aimer, vous devrait tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'est pere, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien,
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire, à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite; & qu'avec ce pied plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

COMEDIE.
DORINE.

195

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise ;
Qu'un gueux, qui, quand il vînt, n'avoit pas des souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusques-là, que de se méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le maître.

Madame PERNELLE.

Hé, merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie ;
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Madame PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

Madame PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, & ne le rebutez,
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui ; mais pourquoi, sur tout depuis un certain tems,
Ne sçauroit-il souffrir qu'aucun hante céans ?

B b ij

En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
 Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
 Veut-on que, là-dessus, je m'explique entre nous ?

[*montrant Elmire.*]

Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

Madame PERNELLE.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous dites.
 Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
 Tout ce tracas qui fuit les gens que vous hantez,
 Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
 Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
 Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
 Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ;
 Mais enfin on en parle, & cela n'est pas bien.

CLEANTE.

Hé, voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?
 Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
 Si, pour les fots discours où l'on peut être mis,
 Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
 Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,
 Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
 Contre la médifance il n'est point de rempart.
 A tous les fots caquets n'ayons donc nul égard ;
 Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
 Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné notre voisine, & son petit époux,
 Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours, sur autrui, les premiers à médire ;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joye,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croye.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs ;
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire.
On sçait qu'Orante mene une vie exemplaire,
Tous ses soins vont au Ciel ; & j'ai sçû, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, & cette dame est bonne.
Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;
Mais l'âge, dans son ame, a mis ce zèle ardent,
Et l'on sçait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pû des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages ;
Mais, voyant de ses yeux tous les brillans baisser,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer ;
Et, du voile pompeux d'une haute sagesse,
De ses attraits usés, déguiser la foiblesse.

Ce sont là les retours des coquettes du tems ;
 Il leur est dur de voir désertier les galans.
 Dans un tel abandon , leur sombre inquiétude
 Ne voit d'autres recours que le métier de prude ;
 Et la sévérité de ces femmes de bien
 Censure toute chose , & ne pardonne à rien ;
 Hautement , d'un chacun , elles blâment la vie ,
 Non point par charité , mais par un trait d'envie
 Qui ne sçauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs
 Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

Madame PERNELLE à *Elmire*.

Voilà les contes bleux qu'il vous faut , pour vous plaire ,
 Ma bru. L'on est , chez vous , contrainte de se taire ,
 Car madame , à jaser , tient le dé tout le jour ;
 Mais enfin , je prétends discourir à mon tour.
 Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage ,
 Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;
 Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé ,
 Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
 Que , pour votre salut , vous le devez entendre ,
 Et qu'il ne reprend rien , qui ne soit à reprendre.
 Ces visites , ces bals , ces conversations ,
 Sont , du malin esprit , toutes inventions.
 Là , jamais on n'entend de pieuses paroles ,
 Ce sont propos oisifs , chansons & fariboles ,
 Bien souvent le prochain en a sa bonne part ,
 Et l'on y sçait médire & du tiers & du quart.

Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées,
 De la confusion de telles assemblées;
 Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
 Et, comme, l'autre jour, un docteur dit fort bien,
 C'est véritablement la tour de Babilone,
 Car chacun y babille, & tout du long de l'aune;
 Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea.....

[*montrant Cléante.*]

Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà?
 Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
 [*à Elmire.*]

Et sans... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
 Sçachez que, pour céans, j'en rabats de moitié,
 Et qu'il fera beau tems, quand j'y mettrai le piéd,
 [*Donnant un soufflet à Flipote.*]

Allons, vous, vous rêvez & bayez aux corneilles;
 Jour de Dieu! Je sçaurai vous froter les oreilles.
 Marchons, gaupe, marchons.

SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

JE n'y veux point aller,
 De peur qu'elle ne vint encor me quereller;

Que cette bonne femme

DORINE.

Ah ! Certes, c'est dommage,

Qu'elle ne vous oîût tenir un tel langage ;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon ,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !
Et que de son Tartuffe elle paroît coëffée !

DORINE.

Oh ! Vrayment , tout cela n'est rien au prix du fils ,
Et , si vous l'aviez vû , vous diriez , c'est bien pis.
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage ,
Et , pour servir son prince , il montra du courage ;
Mais il est devenu comme un homme hébété ,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté ,
Il l'appelle son frere ; & l'aime , dans son ame ,
Cent fois plus qu'il ne fait mere , fils , fille & femme ;
C'est de tous ses secrets l'unique confident ,
Et de ses actions le directeur prudent ,
Il le choye , il l'embrasse ; & , pour une maîtresse
On ne sçauroit , jè pense , avoir plus de tendresse ;
A table , au plus haut bout , il veut qu'il soit assis ,
Avec joye , il l'y voit manger autant que six ;
Les bons morceaux de tout , il faut qu'on les lui cède.
Et s'il vient à rotter , il lui dit , Dieu vous aide.
Enfin il en est fou ; c'est son tout , son héros ,
Il l'admire à tous coups , le cite à tous propos ;

Ses moindres actions lui semblent des miracles,
 Et tous les mots qu'il dit, sont pour lui des oracles.
 Lui qui connoît sa duppe, & qui veut en jouir,
 Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouir;
 Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes;
 Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
 Il n'est pas jusqu'au fat, qui lui sert de garçon,
 Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;
 Il vient nous sermoner avec des yeux farouches,
 Et jeter nos rubans, notre rouge, & nos mouches.
 Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
 Un mouchoir qu'il trouva dans une fleur des saints,
 Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
 Avec la sainteté, les parures du diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS,
CLEANTE, DORINE.

ELMIRE à *Cléante*.

Vous êtes bien-heureux, de n'être point venu.
 Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
 Mais j'ai vû mon mari; comme il ne m'a point vûë,
 Je veux aller, là haut, attendre sa venuë,

CLEANTE,

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement,
 Et je vais lui donner le bon jour seulement.

SCENE IV.

CLEANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

DE l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
 J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
 Qu'il oblige mon pere à des détours si grands;
 Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
 Si même ardeur enflamme & ma sœur & Valère,
 La sœur de cet ami, vous le sçavez, m'est chère;
 Et s'il falloit

DORINE:

Il entre.

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! Mon frere, bon-jour.

CLEANTE.

Je fortois, & j'ai joye à vous voir de retour.
 La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

[à Cléante.]

Dorine. Mon beaufrere, attendez, je vous prie.
 Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
 Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

[à *Dorine.*]

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne forte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir,

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille,

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle,

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et, fort dévotement, il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entière,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;

C c ij

Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre, au sortir de la table;
Et, dans son lit bien chaud, il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et, contre tous les maux, fortifiant son ame,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu madame,
Bût, à son déjeûné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCENE VI.
ORGON, CLEANTE.
CLEANTE.

A Votre nez, mon frere, elle se rit de vous;
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte-là, mon beaufrere,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour sçavoir quel homme ce peut être....

ORGON.

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissmens ne prendroient point de fin.
C'est un homme...qui...ah!...un homme...un homme enfin,
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde;
Et, comme du fumier, regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir, frere, enfans, mere & femme,

Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les sentimens humains, mon frere, que voilà !

ORGON.

Ah ! Si vous aviez vû comme j'en fis rencontre,
 Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
 Chaque jour, à l'église il venoit, d'un air doux,
 Tout vis-à-vis de moi, se mettre à deux genoux.
 Il attiroit les yeux de l'assemblée entière,
 Par l'ardeur dont au Ciel il pouffoit sa prière ;
 Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
 Et baisoit humblement la terre à tous momens ;
 Et, lorsque je sortois, il me devançoit vite,
 Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau-bénite.
 Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
 Et de son indigence, & de ce qu'il étoit,
 Je lui faisois des dons ; mais, avec modestie,
 Il me vouloit toujours en rendre une partie.
 C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié,
 Je ne mérite pas de vous faire pitié ;
 Et, quand je refusois de le vouloir reprendre,
 Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre,
 Enfin, le Ciel, chez moi, me le fit retirer ;
 Et, depuis ce tems-là, tout semble y prospérer.
 Je vois qu'il reprend tout ; & qu'à ma femme même,
 Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;
 Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
 Et plus que moi, six fois, il s'en montre jaloux.

Mais vous ne croiriez point jusqu'ou monte son zèle ;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser ,
Jusques-là qu'il se vint , l'autre jour , accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière ,
Et de l'avoir tuée avec trop de colére.

CLEANTE.

Parbleu , vous êtes fou , mon frere , que je croi.
Avec de tels discours , vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous ? Que tout ce badinage

ORGON.

Mon frere , ce discours sent le libertinage ;
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché ;
Et , comme je vous l'ai plus de dix fois prêché ,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux ,
C'est être libertin , que d'avoir de bons yeux ;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées ,
N'a ni respect , ni foi pour les choses sacrées.
Allez , tous vos discours ne me font point de peur ;
Je sçais comme je parle , & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves ,
Il est de faux dévots , ainsi que de faux braves ;
Et , comme on ne voit pas qu'ou l'honneur les conduit ,
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit ,

Les bons & vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
 Hé quoi! Vous ne ferez nulle distinction
 Entre l'hypocrisie & la dévotion?
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
 Egaler l'artifice à la sincérité,
 Confondre l'apparence avec la vérité,
 Estimer le fantôme autant que la personne,
 Et la fausse monnoye, à l'égal de la bonne?
 Les hommes, la plupart, sont étrangement faits!
 Dans la juste nature on ne les voit jamais.
 La raison a, pour eux, des bornes trop petites,
 En chaque caractère, ils passent ses limites,
 Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,
 Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.
 Que cela vous soit dit, en passant, mon beau-frere.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révère,
 Tout le sçavoir du monde est chez vous retiré,
 Vous êtes le seul sage & le seul éclairé,
 Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
 Et, près de vous, ce sont des fots que tous les hommes.

CLEANTE.

Je ne suis point, mon frere, un docteur révéré,
 Et le sçavoir, chez moi, n'est pas tout retiré.
 Mais, en un mot, je sçais, pour toute ma science,
 Du faux, avec le vrai, faire la différence;

Et

Et ; comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde & plus noble & plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilege & trompeuse grimace
Abuse impunément, & se jouë, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré.
Ces gens, qui, par une ame à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier & marchandise,
Et veulent achepter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux, & d'élans affectés,
Ces gens; dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel, courir à leur fortune,
Qui, brûlans & prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour,
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices;
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent, contre nous, des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.

Notre siècle, mon frere, en expose à nos yeux,
 Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux,
 Regardez Arifton, regardez Périandre,
 Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
 Ce titre par aucun ne leur est débattu,
 Ce ne font point du tout fanfasons de vertu;
 On ne voit point, en eux, ce faste insupportable,
 Et leur dévotion est humaine & traitable.
 Ils ne censurent point toutes nos actions,
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
 Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
 C'est, par leurs actions, qu'ils reprennent les nôtres.
 L'apparence du mal a, chez eux, peu d'appui,
 Et leur ame est portée à juger bien d'autrui;
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
 On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
 Jamais, contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,
 Ils attachent leur haine au péché seulement,
 Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
 Les intérêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
 Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
 Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
 Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle;
 C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle,
 Mais, par un faux éclat, je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frere, avez-vous tout dit ?

CLEANTE.

Oui.

COMEDIE.

ACTE

ORGON *s'en allant.*

Je suis votre valet.

CLEANTE.

De grace, un mot, mon frere.
Laiſſons-là ce discours. Vous ſçavez que Valère,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien ſi doux,

ORGON.

Il eſt vrai.

CLEANTE.

Pourquoi donc en différer la fête ?

ORGON.

Je ne ſçais.

CLEANTE.

Auriez-vous autre penſée en tête ?

ORGON.

Peut-être.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à votre foi ?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obſtacle, je croi,

LE TARTUFFE,

Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesse ?

Valere, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loué.

CLEANTE.

Mais que lui reporter ?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il est nécessaire

De sçavoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON.

De faire

Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.

Valere a votre foi. La tiendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE *seul.*

Pour son amour, je crains une disgrâce ;

Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

MARIANE.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi

Vous parler en secret:

MARIANE à Orgon qui regarde dans un cabinet.

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi

Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre;

Car ce petit endroit est propre pour surprendre.

Or fus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous

Remarqué, de tout tems, un esprit assez doux;

Et, de tout tems aussi, vous m'avez été chère.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de pere,

LE TARTUFFE,
ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; &, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui? Moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE,
entrant doucement & se tenant derrière Orgon, sans être vûe.

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé?

MARIANE.

Hé?

COMEDIE.
ORGON.

215

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plait-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise,

Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit doux

De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon pere, je vous jure,

Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;

Et c'est assez pour vous que je l'aye arrêté.

MARIANE.

Quoi! Vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,

Voir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille,

Il fera votre époux, j'ai résolu cela ;

Et, comme sur vos vœux je . . .

[*apercevant Dorine.*]

Que faites-vous là ?

La curiosité, qui vous presse, est bien forte,

Mamie, à nous venir écouter de la sorte ?

DORINE.

Vrayment, je ne sçais pas si c'est un bruit qui part

De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard.

Mais de ce mariage, on m'a dit la nouvelle,

Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc ? La chose est-elle incroyable ?

DORINE.

A tel point,

Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sçais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chançons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

DORINE.

Allez, ne croyez point à monsieur votre pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'est tant pis pour vous,
Quoi! Se peut il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez.

Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point; je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot.
Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il pense;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien

Sçachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.
 Sa misère est, sans doute, une honnête misère,
 Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
 Puisqu'enfin, de son bien, il s'est laissé priver,
 Par son trop peu de soin des choses temporelles,
 Et sa puissante attache aux choses éternelles.
 Mais mon secours pourra lui donner les moyens
 De sortir d'embarras, & rentrer dans ses biens
 Ce sont fiefs, qu'à bon titre, au pays on renomme;
 Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

D O R I N E .

Oui, c'est lui qui le dit; & cette vanité,
 Monsieur, ne siéd pas bien avec la piété.
 Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
 Ne doit pas tant prôner son nom & sa naissance;
 Et l'humble procédé de la dévotion,
 Souffre mal les éclats de cette ambition.
 A quoi bon cet orgueil? Mais ce discours vous blesse.
 Parlons de sa personne, & laissons sa noblesse.
 Ferez-vous possesseur sans quelque peu d'ennui,
 D'une fille comme elle, un homme comme lui?
 Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
 Et de cette union prévoir les conséquences?
 Sçachez que d'une fille on risque la vertu,
 Lorsque, dans son hymen, son goût est combattu;
 Que le dessein d'y vivre en honnête personne,
 Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;

Et que ceux, dont par tout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes, souvent ce qu'on voit qu'elles font.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
Je sçais ce qu'il vous faut, & je suis votre pere.
J'avois donné pour vous ma parole à Valère;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être appercûs?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin, avec le Ciel, l'autre est le mieux du monde.
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos désirs,
Et fera tout confit en douceurs & plaisirs.

Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles ;
 Comme deux vrais enfans, comme deux tourterelles ;
 A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez ;
 Et vous ferez, de lui, tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle ? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais ! Quels discours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolûre,
 Et que son ascendant, monsieur, l'emportera
 Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre ; & songez à vous taire,
 Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, monsieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'est prendre trop de soin, taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

C O M E D I E.

221

D O R I N E.

Votre honneur m'est cher , & je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

O R G O N.

Vous ne vous tairez point ?

D O R I N E.

C'est une conscience,
Que de vous laisser faire une telle alliance.

O R G O N.

Te tairas-tu , serpent , dont les traits effrontés . . .

D O R I N E.

Ah ! vous êtes dévot , & vous vous emportez ?

O R G O N.

Oui , ma bile s'échauffe à toutes ces fadaïses ,
Et , tout résolument , je veux que tu te taises.

D O R I N E.

Soit. Mais ne disant mot , je n'en pense pas moins.

O R G O N.

Pense , si tu le veux ; mais applique tes soins

[à sa fille.]

A ne m'en point parler , ou . . . Suffit . . . Comme sage
J'ai pesé mûrement toutes choses.

D O R I N E à part.

J'enrage ,

De ne pouvoir parler.

O R G O N.

Sans être damoiseau ,

Tartuffe est fait de sorte . . .

LE TARTUFFE,

DORINE *à part.*

Oui, c'est un beau museau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE *à part.*

La voilà bien lottie!

[*Orgon se tourne du côté de Dorine ; & , les bras croisés ,
l'écoute & la regarde en face.*]

Si j'étois en sa place, un homme, assurément,
Ne m'épouserait pas de force, impunément,
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON *à Dorine.*

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON,

[*à part.*]

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

[*Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine ; & à
chaque mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder
Dorine, qui se tient droite sans parler.*]

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...

Croire que le mari.... que j'ai sçû vous élire...

[à *Dorine.*]

Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer, pour mon choix, entière déférence.

DORINE *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON *après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine.*

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,

Avec qui, sans péché, je ne sçaurois plus vivre.

Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;

Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,

Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole ?
 Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
 Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
 Sans que, du moindre mot, vous l'ayez repoussé !

MARIANE.

Contre un pere absolu, que veux-tu que je fasse ?

DORINE.

Ce qu'il faut, pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi ?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui ;
 Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui ;
 Qu'étant celle ; pour qui, se fait toute l'affaire,
 C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire ;
 Et que, si son tartuffe est pour lui si charmant,
 Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un pere, je l'avouë, a sur nous tant d'empire,
 Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas,
 L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

MARIANE.

C O M E D I E.
M A R I A N E.

225

Ah! Qu'envers mon amour, ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?

T'ai-je pas, là-dessus, ouvert cent fois mon cœur?
Et sçais-tu pas, pour lui, jusqu'où va mon ardeur?

D O R I N E.

Que sçais-je si le cœur a parlé par la bouche;
Et si c'est, tout de bon, que cet amant, vous touche.

M A R I A N E.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrays sentimens ont sçû trop éclatter.

D O R I N E.

Enfin, vous l'aimez donc?

M A R I A N E.

Oui, d'une ardeur extrême.

D O R I N E.

Et, selon l'apparence, il vous aime de même?

M A R I A N E.

Je le crois.

D O R I N E.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble?

M A R I A N E.

Assûrément.

D O R I N E.

Sur cette autre union, quelle est donc votre attente?

M A R I A N E.

De me donner la mort, si l'on me violente.

**LE TARTUFFE,
DORINE.**

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède, sans doute, est merveilleux. J'enrage,
Lorsque j'entends tenir ces fortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! De quelle humeur, Dorine; tu te rends?
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des fornettes,
Et dans l'occasion mollit, comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? Si j'ai de la timidité...

DORINE.

Mais l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valère,
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?

DORINE.

Mais quoi? Si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre amant, doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Feraï-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe, & du devoir de fille?

Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Etre à monsieur Tartuffe; & j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.

Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?

Le parti, de soi-même, est fort avantageux.

Monsieur Tartuffe! Oh, oh! N'est-ce rien qu'on propose?

Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,

N'est pas un homme, non, qui se mouche du piéd,

Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.

Tout le monde déjà de gloire le couronne,

Il est noble chez lui, bien fait de sa personne,

Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri;

Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu!

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre ame,

Quand, d'un époux si beau, vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! Cesse, je te prie, un semblable discours;

Et, contre cet hymen, ouvre-moi du secours.

C'en est fait, je me rends, & suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son pere,

Voulût-il lui donner un singe pour époux.

Votre fort est fort beau. De quoi vous plaignez-vous?

F f ij

Vous irez par le coche en sa petite ville,
 Qu'en oncles, & cousins, vous trouverez fertile;
 Et vous vous plairez fort à les entretenir.
 D'abord, chez le beau monde on vous fera venir,
 Vous irez visiter, pour votre bien-venue,
 Madame la baillive, & madame l'éluë,
 Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
 Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
 Le bal, & la grand'bande, à sçavoir, deux musettes,
 Et, par-fois, Fagotin & les marionettes;
 Si pourtant votre époux....

MARIANE.

Ah! Tu me fais mourir!

De tes conseils, plutôt, songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé, Dorine, de grace...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés.....

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, & vous en tâterez.

C O M E D I E.

229

M A R I A N E.

Tu sçais qu'à toi , toujours, je me suis confiée.
Fai-moi

D O R I N E.

Non. Vous serez , ma foi, tartuffiée.

M A R I A N E.

Hé bien, puisque mon fort ne sçauroit t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir.
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide ;
Et je sçais, de mes maux, l'infaillible remède.
[*Elle veut s'en aller.*]

D O R I N E.

Hé, là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut nonobstant tout, avoir pitié de vous.

M A R I A N E.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

D O R I N E.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher Mais voici Valère votre amant.

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

O N vient de débiter, madame, unè nouvelle,
Que je ne sçavois pas, & qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Que vous époufez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain

Que mon pere s'est mis en tête ce deffein.

VALERE.

Votre pere, madame....

MARIANE.

A changé de vifée.

La chose vient par lui de m'être propofée.

VALERE.

Quoi! Sérieufement?

MARIANE.

Oui sérieufement.

Il s'est, pour cet hymen, déclaré hautement.

VALERE.

Et quel est le deffein où votre ame s'arrête,
Madame?

COMEDIE.
MARIANE.

231

Je ne sçais.

VALERE.

La réponse est honnête,

Vous ne sçavez ?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non ?

MARIANE.

Que me conseillez-vous ?

VALERE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez ?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

Le choix est glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'est un conseil, monsieur, que je reçois.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand peine à le suivre, je crois.

LE TARTUFFE,
MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai, pour vous faire plaisir.

DORINE *se retirant dans le fond du théâtre.*

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALERE.

C'est donc ainsi qu'on aime? Et c'étoit tromperie,
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.

Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celui que, pour époux, on me veut présenter;
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vray, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute; & votre cœur

N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

C O M E D I E.
M A R I A N E.

233

Hélas ! Permis à vous d'avoir cette pensée.

V A L E R E.

Oui, oui, permis à moi ; mais mon ame offensée
Vous préviendra, peut-être, en un pareil dessein ;
Et je sçais où porter, & mes vœux, & ma main.

M A R I A N E.

Ah ! Je n'en doute point ; & les ardeurs qu'excite
Le mérite . . .

V A L E R E.

Mon Dieu ! Laissons-là le mérite,
J'en ai fort peu sans doute ; & vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi ;
Et j'en sçais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

M A R I A N E.

La perte n'est pas grande ; & , de ce changement,
Vous vous consolerez assez facilement.

V A L E R E.

J'y ferai mon possible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire,
Il faut, à l'oublier, mettre aussi tous nos soins ;
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins,
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

LE TARTUFFE,
MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble & relevé.

VALERE.

Fort bien ; &, d'un chacun, il doit être approuvé.
Hé quoi ! Vous voudriez qu'à jamais, dans mon ame,
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flâme ?
Et vous vîsse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas ?

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'est ce que je souhaite ;
Et je voudrois déjà que la chose fût faite.

VALERE.

Vous le voudriez ?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'est assez m'insulter,
Madame ; &, de ce pas, je vais vous contenter.
[*Il fait un pas pour s'en aller.*]

MARIANE.

Fort bien.

VALERE *revenant.*

Souvenez-vous au moins, que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

C O M E D I E.

235

VALERE *revenant encore.*

Et que le dessein que mon ame conçoit,
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALERE *en sortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALERE *revenant encore.*

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALERE *se retournant lorsqu'il est prêt à sortir.*

Hé?

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALERE.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.

Adieu, madame.

[*Il s'en va lentement.*]

MARIANE.

Adieu, monsieur.

LE TARTUFFE,
DORINE à *Mariane*.

Pour moi, je pense

Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;
Et je vous ai laissés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà, seigneur Valere.

[*Elle arrête Valere par le bras.*]

VALERE *feignant de résister.*

Hé, que veux-tu Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERÉ.

Non. Vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE *à part.*

Il souffre à me voir, ma présence le chasse;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE *quittant Valère & courant après Mariane.*
A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

D O R I N E.

Il faut revenir.

M A R I A N E.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

V A L E R E *à part.*Je vois bien que ma vûë est pour elle un supplice ;
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.D O R I N E *quittant Mariane. & courant après Valère.*Encor ? Diantre soit fait de vous ! Si... Je le veux,
Cessez ce badinage, & venez-ça tous deux.[*Elle prend Valère & Mariane par la main, & les ramène.*]V A L E R E *à Dorine.*

Mais quel est ton dessein ?

M A R I A N E *à Dorine.*

Qu'est-ce que tu veux faire ?

D O R I N E.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'affaire.

[*à Valère.*]

Etes-vous fou, d'avoir un pareil démêlé ?

V A L E R E.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

D O R I N E *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

M A R I A N E.

N'as-tu pas vû la chose, & comme il m'a traitée ?

LE TARTUFFE,
DORINE.

[à Valère.]

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin,
Que de se conserver à vous j'en suis témoin.

[à Mariane.]

Il n'aime que vous seul, & n'a point d'autre envie,
Que d'être votre époux, j'en réponds sur ma vie.

MARIANE à Valère.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALERE à Mariane.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Ça la main, l'un & l'autre.

[à Valère.]

Allons, vous.

VALERE en donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main?

DORINE.

[à Mariane.]

Ah! Ça, la vôtre.

MARIANE en donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! Vite, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

[Valère & Mariane se tiennent quelque tems par la main
sans se regarder.]

VALÈRE *se tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

[*Mariane se tourne du côté de Valère en lui souriant.*]

DORINE.

A vous dire le vray, les amans sont bien fous!

VALÈRE *à Mariane.*

Oh-çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous point méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat...

DORINE.

Pour une autre saison, laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Di-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.

[*à Mariane.*] [*à Valère.*]

Votre pere se moque, & ce sont des chansons.

[*à Mariane.*]

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance,
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme, il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrappant du tems, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie,

Qui viendra tout-à-coup, & voudra des délais;
 Tantôt vous payerez de presage mauvais;
 Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
 Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse;
 Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui,
 On ne peut vous lier, que vous ne disiez, oui.
 Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
 Qu'on ne vous trouve point, tous deux, parlant ensemble.

[à Valère.]

Sortez, &, sans tarder, employez vos amis
 Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

[à Mariane.]

Nous, allons réveiller les efforts de son frere;
 Et, dans notre parti, rejeter la belle-mere.
 Adieu,

VALERE à Mariane.

Quelques efforts que nous préparions tous,
 Ma plus grande espérance, à vray dire, est en vous.

MARIANE à Valère.

Je ne vous répons pas des volontés d'un pere;
 Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALERE.

Que vous me comblez d'aïse! Et quoi que puisse oser...

DORINE.

Ah! Jamais les amans ne sont las de jaser.

Sortez, vous dis-je.

VALERE revenant sur ses pas.

Enfin.....

DORINE.

COMEDIE.
DORINE.

241

Quel caquet est le vôtre?

Tirez de cette part ; & vous, tirez de l'autre.

[*Dorine les pousse chacun par l'épaule , & les oblige de
se séparer.*]

Fin du second Acte.





ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.



UE la foudre, sur l'heure achève mes destins,
Qu'on me traite par tout du plus grand des
faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'ar-
rête,

Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace modérez un tel emportement.
Votre pere n'a fait qu'en parler simplement;
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! Tout doux. Envers lui, comme envers votre pere,
Laissez agir les soins de votre belle-mere.

Sur l'esprit de Tartuffe, elle a quelque crédit;
 Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit;
 Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
 Plût à Dieu qu'il fût vray! La chose seroit belle.
 Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander,
 Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le fonder,
 Sçavoir ses sentimens; & lui faire connoître
 Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
 S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
 Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pû le voir;
 Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
 Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

D A M I S.

Je puis être présent à tout cet entretien.

D O R I N E.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

D A M I S.

Je ne lui dirai rien.

D O R I N E.

Vous vous moquez. On sçait vos transports ordinaires,
 Et c'est le vray moyen de gâter les affaires.

Sortez.

D A M I S.

Non. Je veux voir, sans me mettre en courroux.

D O R I N E.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez-vous.

[*Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.*]

SCENE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE *parlant haut à son valet qui est dans la maison, dès qu'il apperçoit Dorine.*

LAurent, ferrez ma haine, avec ma discipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux prisonniers,
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE *à part.*

Que d'affectation, & de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE *tirant un mouchoir de sa poche.*

Ah ! Mon Dieu ! Je vous prie,

Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein, que je ne sçautois voir.

Par de pareils objets les ames sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression ?

C O M E D I E.

245

Certes, je ne fçais pas quelle chaleur vous monte ;
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si promte ;
Et je vous verrois nud, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas! Très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il se radoucit.

Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt ?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.

Oui, c'est elle en personne, & je vous laisse ensemble.

SCÈNE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par sa toute bonté ;
 Et de l'ame & du corps vous donne la santé,
 Et bénisse vos jours, autant que le désire
 Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux ;
 Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE *assis.*

Comment, de votre mal, vous sentez-vous remise ?

ELMIRE *assise.*

Fort bien ; & cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut,
 Pour avoir attiré cette grace d'en-haut ;
 Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévotion instance,
 Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé ;
 Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne ;

Et je vous dois beaucoup, pour toutes ces bontés.

TARTUFFE. |

Je fais bien moins pour vous, que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,

Et suis bien-aïse, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même; &, fans doute, il m'est doux,
Madame, de me voir, seul à seul, avec vous.

C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

[*Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans
lequel il s'étoit retiré, pour entendre la conversation.*]

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grace singulière;
Que montrer à vos yeux mon ame toute entière;
Et vous faire serment, que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne sont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement....

ELMIRE.

Je le prends bien aussi;

Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE *prenant la main d'Elmire, & lui serrant les doigts.*

Oui, madame, fans doute, & ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf, vous me ferrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle,

De vous faire aucun mal, je n'eus jamais dessein,

Et j'aurois bien plutôt...

[*Il met la main sur les genoux d'Elmire.*]

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en est moëlleuse,

ELMIRE.

Ah! De grace, laissez, je suis fort chatouilleuse.

[*Elmire recule son fauteuil, & Tartuffe se rapproche d'elle.*]

TARTUFFE *maniant le fichu d'Elmire.*

Mon Dieu! Que de ce point l'ouvrage est merveilleux!

On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;

Jamais en toute chose on n'a vû si bien faire,

ELMIRE.

Il est vray. Mais parlons un peu de notre affaire.

On tient que mon mari veut dégager sa foi,

Et vous donner sa fille. Est-il vray? Dites-moi?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, madame, à vray dire,

Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;

Et

Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien, ici bas, n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a, sur votre face, épanché des beautés,
Dont les yeux sont surpris, & les cœurs transportés;
Et je n'ai pu vous voir parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour sentir mon cœur atteint;
Au plus beau des portraits, où lui-même il s'est peint.
D'abord, j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite;
Et même, à fuir vos yeux, mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin, je connus, ô beauté toute aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable;

Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
 Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
 Ce m'est je le confesse, une audace bien grande,
 Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
 Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,
 Et rien des vains efforts de mon infirmité.
 En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;
 De vous dépend ma peine, ou ma béatitude;
 Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
 Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout-à-fait galante,
 Mais elle est, à vray dire, un peu bien surprenante.
 Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
 Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
 Un dévot comme vous, & que par tout on nomme...

TARTUFFE.

Ah! Pour être dévot, je n'en suis pas moins homme:
 Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
 Un cœur se laisse prendre, & ne raisonne pas.
 Je sçais qu'un tel discours de moi paroît étrange,
 Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange;
 Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
 Vous devez vous en prendre à vos charmans traits.
 Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
 De mon intérieur vous fûtes souveraine;
 De vos regards divins l'ineffable douceur,
 Força la résistance où s'obstinoit mon cœur;

COMEDIE.

Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux & mes soupirs vous l'ont dit mille fois ;
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez, d'une ame un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne,
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de hazard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galans de cour, dont les femmes font folles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles ;
De leurs progrès, sans cesse, on les voit se targuer ;
Ils n'ont point de faveurs, qu'ils n'aient divulguer ;
Et leur langue indiscrete en qui l'on se confie,
Deshonore l'autel, où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée,
Répond de toute chose à la personne aimée,
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire ; & votre réthorique,
En termes assez forts, à mon ame s'explique.

N'appréhendez-vous point, que je ne sois d'humeur

A dire à mon mari cette galante ardeur ?

Et que le prompt avis d'un amour de la sorte,

Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je sçais que vous avez trop de bénignité,

Et que vous ferez grace à ma témérité ;

Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,

Des violens transports d'un amour qui vous blesse ;

Et considérerez, en regardant votre air,

Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être ;

Mais ma discrétion se veut faire paroître.

Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;

Mais je veux, en revanche, une chose de vous.

C'est de presser tout franc, & sans nulle chicane,

L'union de Valère avecque Mariane,

De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir

Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir ;

Et....

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS sortant du Cabinet où il s'étoit retiré.

Non, madame, non, ceci doit se répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pû tout entendre;
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit,
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit;
Pour m'ouvrir une voye à prendre la vengeance
De son hypocrisie & de son insolence;
A détromper mon pere, & lui mettre en plein jour
L'ame d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis. Il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi.
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie,

N'a triomphé que trop de mon juste courroux ;
 Et que trop excité de désordre chez nous.
 Le fourbe , trop long-tems , a gouverné mon pere ,
 Et desservi mes feux , avec ceux de Valére.
 Il faut que du perfide il soit défabusé,
 Et le Ciel , pour cela , m'offre un moyen aisé.
 De cette occasion , je lui suis redevable ,
 Et , pour la négliger , elle est trop favorable.
 Ce seroit mériter qu'il me la vint ravir ,
 Que de l'avoir en main , & ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non , s'il vous plaît , il faut que je me croye.
 Mon ame est maintenant au comble de la joye ,
 Et vos discours , en vain , prétendent m'obliger
 A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
 Sans aller plus avant , je vais vuider l'affaire ,
 Et voici , justement , de quoi me satisfaire.

SCENE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS,
TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon pere, votre abord
D'un incident tout frais, qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses ;
Et monsieur, d'un beau prix, reconnoît vos tendresses,
Son grand zèle, pour vous, vient de se déclarer ;
Il ne va pas à moins, qu'à vous déshonorer ;
Et je l'ai surpris là, qui faisoit à madame
L'injurieux aveu d'une coupable flâme.
Elle est d'une humeur douce, & son cœur trop discret
Vouloit, à toute force, en garder le secret ;
Mais je ne puis flater une telle impudence,
Et crois que vous la taire, est vous faire une offense,

ELMIRE.

Oui. Je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un mari traverser le repos ;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit, pour nous, de sçavoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens ; & vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.
CE que je viens d'entendre, ô Ciel! Est-il croyable?

TARTUFFE.

Oui, mon frere, je suis un méchant, un coupable,
 Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
 Le plus grand scélérat qui jamais ait été.

Chaque instant de ma vie est chargé de souillures,
 Elle n'est qu'un amas de crimes & d'ordures;

Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
 Me veut mortifier en cette occasion.

De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
 Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.

Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
 Et, comme un criminel, chassez-moi de chez vous.

Je ne sçaurois avoir tant de honte en partage,
 Que je n'en aye encor mérité davantage.

ORGON à son fils.

Ah! Traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
 Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi! La feinte douceur de cette ame hypocrite
 Vous fera démentir....

ORGON.

Tai-toi, peste maudite....

TARTUFFE.

C O M E D I E.
T A R T U F F E.

257

Ah ! Laissez-le parler , vous l'accusez à tort ,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi , sur un tel fait , m'être si favorable ?
Sçavez-vous , après tout , de quoi je suis capable ?
Vous fiez-vous , mon frere , à mon extérieur ?
Et , pour tout ce qu'on voit , me croyez-vous meilleur ?
Non , non , vous vous laissez tromper à l'apparence ,
Et je ne suis rien moins , hélas ! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

[*s'adressant à Damis.*]

Oui , mon cher fils , parlez , traitez-moi de perfide ,
D'infame , de perdu , de voleur , d'homicide ;
Accablez-moi de noms encor plus detestés ,
Je n'y contredis point , je les ai mérités ;
Et j'en veux , à genoux , souffrir l'ignominie ,
Comme une honte dûe aux crimes de ma vie.

O R G O N.

[*à Tartuffe.*] [*à son fils.*]

Mon frere , c'en est trop. Ton cœur ne se rend point ,
Traître ?

D A M I S.

Quoi ! Ses discours vous séduiront au point...

O R G O N.

[*relevant Tartuffe.*]

Tai-toi , pendard. Mon frere , hé ! Levez-vous , de grace.

[à son fils.]

Infame.

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tai-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi! Je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.

J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,

Qu'il eût reçû pour moi la moindre égratigneure.

ORGON à son fils.

Ingrat.

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,

Vous demander sa grace...

ORGON se jettant aussi à genoux & embrassant Tartuffe.

Hélas! Vous moquez-vous?!

[A son fils.]

Coquin, voi sa bonté.

DAMIS.

Donc....

ORGON.

Paix.

D A M I S.

Quoi ! Je...

O R G O N.

Paix, dis-je.

Je sçais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
 Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui,
 Femme, enfans, & valets, déchainés contre lui.
 On met impudemment toute chose en usage,
 Pour ôter de chez moi ce dévot personnage ;
 Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
 Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
 Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
 Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

D A M I S.

A recevoir sa main, on pense l'obliger ?

O R G O N.

Oui, traître ; & dès ce soir, pour vous faire enrager.
 Ah ! Je vous brave tous, & vous serai connoître
 Qu'il faut qu'on m'obéisse, & que je suis le maître.
 Allons, qu'on se rétracte ; & qu'à l'instant, fripon,
 On se jette à ses piéds, pour demander pardon.

D A M I S.

Qui ? Moi ? De ce coquin, qui par ses impostures....

O R G O N.

Ah ! Tu résistes, gueux, & lui dis des injures ?

[à Tartuffe.]

Un bâton, un bâton. Ne me retenez pas.

[à son fils.]

Sus; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais...

ORGON.

Vîte, quittons la place,
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.
Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE à part.

O Ciel! Pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

[à Orgon.]

Si vous pouviez sçavoir avec quel déplaisir,
Je vois qu'envers mon frere, on tâche à me noircir....

ORGON,

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude,
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si ferré,
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

ORGON *courant tout en larmes à la porte par où
il a chassé son fils.*

Coquin ! Je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas, d'abord, assommé sur la place.

[à Tartuffe.]

Remettez-vous, mon frere, & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frere, que j'en sorte.

ORGON.

Comment ! Vous moquez-vous ?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe ? Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute ;
Et, ces mêmes rapports qu'ici vous rejettez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés ?

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah ! Mon frere, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'ame.

ORGON,

Non, non,

LE TARTUFFE,
TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici ;
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.

Mais je sçais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits, & les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, & vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde, est ma plus grande joye,
Et je veux qu'à toute heure, avec elle on vous voye.
Ce n'est pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous ;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme, & que parens.

C O M E D I E :

263

N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre homme ! Allons vite en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en crever de dépit.

Fin. du troisième Acte.





ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.



UI, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.

L'éclat que fait ce bruit, n'est point à votre gloire,

Et je vous ai trouvé, monsieur, fort à propos,

Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.

Je n'examine point à fond ce qu'on expose,

Je passe là-dessus, & prends au pis la chose.

Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,

Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé ;

N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,

Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance ?

Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,

Que du logis d'un père, un fils soit exilé ?

Je vous le dis encore, & parle avec franchise,

Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise,

Et

Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
 Et ne pousserez point les affaires à bout.
 Sacrifiez à Dieu toute votre colére,
 Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Hélas! Je le voudrois, quant à moi, de bon cœur.
 Je ne garde pour lui, monsieur, aucune aigreur,
 Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
 Et voudrois le servir du meilleur de mon ame.
 Mais l'intérêt du Ciel n'y sçauroit consentir;
 Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
 Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
 Le commerce, entre nous, porteroit du scandale;
 Dieu sçait ce que d'abord tout le monde en croiroit,
 A pure politique on me l'imputeroit,
 Et l'on diroit par tout que, me sentant coupable,
 Je feins, pour qui m'accuse, un zèle charitable;
 Que mon cœur l'appréhende, & veut le ménager
 Pour le pouvoir, sous-main, au silence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
 Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées.
 Des intérêts du Ciel, pourquoi vous chargez-vous?
 Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous?
 Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances,
 Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses;
 Et ne regardez point aux jugemens humains,
 Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.

Quoi ! Le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
 D'une bonne action empêchera la gloire ?
 Non, non, faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
 Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
 Et c'est faire, monsieur, ce que le Ciel ordonne ;
 Mais, après le scandale & l'affront d'aujourd'hui,
 Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, monsieur, d'ouvrir l'oreille
 A ce qu'un pur caprice à son pere conseille ?
 Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien,
 Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la pensée
 Que ce soit un effet d'une ame intéressée.
 Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
 De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;
 Et si je me résous à recevoir du pere
 Cette donation qu'il a voulu me faire,
 Ce n'est, à dire vray, que parce que je crains
 Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
 Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,
 En fassent, dans le monde, un criminel usage,
 Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
 Pour la gloire du Ciel, & le bien du prochain.

C O M E D I E.
CLEANTE.

267

Hé, monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en méfuse,
Que si, de l'en frustrer, il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car, enfin, le vray zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et, s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète,
Vous fîssiez, de céans, une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homme,
Monsieur....

TARTUFFE.

Il est, monsieur, trois heures & demie.
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter si-tôt.

CLEANTE *seul.*

Ah!

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, CLEANTE,
DORINE.

DORINE à *Cléante*.

DE grace, avec nous, employez-vous pour elle,
Monsieur; son ame souffre une douleur mortelle,
Et l'accord que son pere a conclu pour ce soir,
La fait, à tous momens, entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler de force, ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE,
CLEANTE, DORINE.

ORGON.
AH! Je me réjouis de vous voir assemblés.
[à *Mariane*.]

Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous sçavez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE *aux genoux d'Orgon*:
Mon pere, au nom du Ciel qui connoît ma douleur;
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance;
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.

Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi;
Et, cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pû former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant, sur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON *à part.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui, ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
J'y consens de bon cœur, & je vous l'abandonne;
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! Voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un pere combat leurs flâmes amoureuses.
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce fera pour vous matière à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

LE TARTUFFE ;
DORINE.

Mais quoi !

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLEANTE.

Si, par quelque conseil, vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frere, vos conseils sont les meilleurs du monde,
Ils sont bien raisonnés, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE à *Orgon*.

A voir ce que je vois, je ne sçais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je suis votre valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de fils, je sçais vos complaisances;
Et vous avez eu peur de le défavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être cruë,
Et vous auriez paru d'autre manière emuë.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?

Pour moi, de tels propos, je me ris simplement;
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.

J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne fuis point du tout pour ces prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes & de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse!

Je veux une vertu qui ne soit point diableffe,
Et crois que d'un refus la discrète froideur,
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sçais l'affaire, & ne prends point le change,

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange.
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chançons.

ELMIRE.

Mais quoi! Si je trouvois manière
De vous le faire voir avec pleine lumière?

ORGON.

Contes en l'air.

LE TARTUFFE,
ELMIRE.

Quel homme ! Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fit clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

ORGON.

En ce cas, je dirois que . . . Je ne dirois rien ;
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems dure,
Et c'est trop condamner, ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, & sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE à *Dorine*,

Faites-le moi venir.

DORINE à *Elmire*.

Son esprit est rusé,
Et peut-être, à surprendre, il fera malaisé.

ELMIRE à *Dorine*.

Non, on est aisément duppé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à se tromper soi-même.

[à *Cléante*, & à *Mariane*.]

Faites-le moi descendre ; & , vous, retirez-vous.

SCENE

SCENE IV.
ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.
Approchons cette table, & vous mettez dessous,
ORGON.

Comment ?

ELMIRE.
Vous bien cacher est un point nécessaire.
ORGON.

Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE.
Ah ! Mon Dieu, Laissez faire,
J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je ; &, quand vous y ferez,
Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous entende.
ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande ;
Mais, de votre entreprise, il vous faut voir sortir.

ELMIRE.
Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.
[à Orgon qui est sous la table.]
Au moins, je vais toucher une étrange matière,
Ne vous scandalisez en aucune manière,
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis ;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.

Je vais, par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
 Faire poser le masque à cette ame hypocrite,
 Flater de son amour les desirs effrontés,
 Et donner un champ libre à ses témérités.
 Comme c'est pour vous seul, & pour mieux le confondre,
 Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre,
 J'aurai lieu de cesser, dès que vous vous rendrez,
 Et les choses n'iront que jusqu'ou vous voudrez.
 C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
 Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,
 D'épargner votre femme, & de ne m'exposer
 Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.
 Ce sont vos intérêts, vous en ferez le maître,
 Et... L'on vient. Tenez-vous, & gardez de paroître.

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE,
 ORGON *sous la table.*

O TARTUFFE.
 N m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.
 ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler;
 Mais tirez cette porte, avant qu'on vous les dise,
 Et regardez par tout, de crainte de surprise.

[*Tartuffe va fermer la porte, & revient.*]

Une affaire pareille à celle de tantôt,
 N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
 Jamais il ne s'est vû de surprise de même,
 Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême;
 Et vous avez bien vû que j'ai fait mes efforts
 Pour rompre son dessein, & calmer ses transports.
 Mon trouble, il est bien vray, m'a si fort possédée,
 Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
 Mais, par là, grace au Ciel, tout a bien mieux été,
 Et les choses en sont en plus de sûreté.
 L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
 Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
 Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
 Il veut que nous soyons ensemble à tous momens;
 Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
 Me trouver ici seule avec vous enfermée,
 Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
 Un peu trop prompt, peut-être, à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, est assez difficile,
 Madame; & vous parliez tantôt d'un autre stile.

ELMIRE.

Ah! Si d'un tel refus vous êtes en courroux,
 Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
 Et que vous sçavez peu ce qu'il veut faire entendre,
 Lorsque, si foiblement, on le voit se défendre!
 Toujours notre pudeur combat dans ces momens,
 Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.

M m ij

Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous domte,
 On trouve à l'avouer toujours un peu de honte :
 On s'en défend d'abord ; mais , de l'air qu'on s'y prend ,
 On fait connoître assez que notre cœur se rend ;
 Qu'à nos vœux , par honneur , notre bouche s'oppose ,
 Et que de tels refus promettent toute chose .
 C'est vous faire , sans doute , un assez libre aveu ,
 Et , sur notre pudeur , me ménager bien peu ;
 Mais , puisque la parole enfin en est lâchée ,
 A retenir Damis , me serois-je attachée ?
 Aurois-je , je vous prie , avec tant de douceur ,
 Écouté tout au long l'offre de votre cœur ?
 Aurois-je pris la chose , ainsi qu'on m'a vû faire ,
 Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire ?
 Et lorsque j'ai voulu , moi-même , vous forcer
 A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer ,
 Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre ,
 Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre ,
 Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résoud ,
 Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout ?

TARTUFFE.

C'est , sans doute , madame , une douceur extrême ,
 Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime ;
 Leur miel , dans tous mes sens , fait couler à longs traits
 Une suavité qu'on ne goûta jamais .
 Le bonheur de vous plaire , est ma suprême étude ,
 Et mon cœur , de vos vœux , fait sa béatitude ;

Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
 D'oser douter un peu de sa félicité.
 Je puis croire ces mots un artifice honnête,
 Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
 Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
 Je ne me fierai point à des propos si doux,
 Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
 Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pû dire,
 Et planter dans mon ame une constante foi
 Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE après avoir toussé pour avertir son mari.

Quoi! Vous voulez aller avec cette vîtresse,
 Et d'un cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse?
 On se tuë à vous faire un aveu des plus doux,
 Cependant, ce n'est pas encore assez pour vous;
 Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
 Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
 Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assurer.
 On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
 Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
 Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
 Je doute du bonheur de mes témérités;
 Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, madame,
 Par des réalités, scû convaincre ma flame,

L E T A R T U F F E,
E L M I R E.

Mon Dieu ! Que votre amour en vray tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !
Que sur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire !
Quoi ! De votre poursuite, on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le tems de respirer ?
Siéd-il bien de tenir une rigueur si grande,
De vouloir sans quartier, les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont les gens ?

T A R T U F F E.

Mais, si, d'un œil benin, vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assûrés témoignages ?

E L M I R E.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez ?

T A R T U F F E.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle, est à moi peu de chose ;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

E L M I R E.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur.

T A R T U F F E.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame ; & je sçais l'art de lever les scrupules.

Le Ciel défend, de vray, certains contentemens;
 Mais on trouve avec lui des accommodemens.
 Selon divers besoins, il est une science
 D'étendre les liens de notre conscience,
 Et de rectifier le mal de l'action
 Avec la pureté de notre intention.
 De ces secrets, madame, on sçaura vous instruire;
 Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
 Contentez mon désir, & n'ayez point d'effroi,
 Je vous réponds de tout, & prends le mal sur moi.

[*Elmire touffe plus fort.*]

Vous touffez fort, madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE *présentant à Elmire un cornet
de papier.*

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute ; & je vois bien
 Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre scrupule est facile à détruire.

Vous êtes assurée ici d'un plein secret,

Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense ;
Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence.

ELMIRE *après avoir encore rouffé & frappé
sur la table.*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder ,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder ;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre ,
Qu'on puisse être content , & qu'on veuille se rendre.
Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusques-là,
Et c'est bien, malgré moi, que je franchis cela ;
Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire ,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convainquans,
Il faut bien s'y résoudre, & contenter les gens.
Si ce contentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence ;
La faute assurément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge, & la chose de soi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte ; & voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens, il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout, sans rien croire.

ELMIRE

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,
Et par tout, là-dehors, voyez exactement.

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la table:*

V Oilà, je vous l'avouë, un abominable homme.
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi ! Vous sortez si-tôt ? Vous vous moquez des gens,
Rentrez sous le tapis, il n'est pas ençor tems ;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu ! L'on ne doit point croire trop de léger !
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez pas, de peur de vous méprendre.

[*Elmire fait mettre Orgon derrière elle.*]

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE *sans voir Orgon.*

Tout conspire, madame, à mon contentement.
 J'ai visité, de l'œil, tout cet appartement ;
 Personne ne s'y trouve ; & mon ame ravie . . .

[*Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras ouvert, pour
 embrasser Elmire, elle se retire, & Tartuffe aperçoit
 Orgon.*]

ORGON *arrétant Tartuffe.*

Tout doux, vous suivez trop votre amoureuse envie,
 Et vous ne devez pas vous tant passionner,
 Ah, ah ! L'homme de bien, vous m'en vouliez donner ?
 Comme aux tentations s'abandonne votre ame !
 Vous épousiez ma fille, & convoitiez ma femme.
 J'ai douté, fort long-tems, que ce fût tout de bon,
 Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton ;
 Mais c'est assez avant pousser le témoignage,
 Je m'y tiens, & n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur, que j'ai fait tout ceci ;
 Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE *à Orgon.*

Quoi ! Vous croyez

COMEDIE.
ORGON.

283

Allons, point de bruit, je vous prie,
Dénichons de céans, & sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison.
Il faut, tout sur le champ, fortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en fortir, vous qui parlez en maître.
La maison m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours ;
Qu'on n'est pas où l'on pense, en me faisant injure ;
Que j'ai de quoi confondre, & punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse, & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

Q UEL est donc ce langage, & qu'est-ce qu'il veut dire ?

ELMIRE.

ORGON.

Ma foi, je suis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

Nn ij

**LE TARTUFFE,
ORGON.**

Je vois ma faute, aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation?

ORGON.

Oui. C'est une affaire faite ;
Mais j'ai quelqu'autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE.

Et quoi ?

ORGON.

Vous sçaurez tout. Mais voyons au plutôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

Fin du quatrième Acte.





ACTE CINQUIÈME.
SCENE PREMIERE.
ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

U voulez-vous courir ?

ORGON.

Las ! Que sçais-je ?

CLEANTE.

Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement,

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entierement.
Plus que le reste encore, elle me désespère.

CLEANTE.

Cette cassette est donc un important mystère ?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains,
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire ;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pû dire,

CLEANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.

J'allai droit à mon traître en faire confiance,

Et son raisonnement me vint persuader

De lui donner plutôt la cassette à garder ;

Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,

J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,

Par où ma conscience eût pleine sûreté

A faire des fermens contre la vérité.

CLEANTE.

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence ;

Et la donation, & cette confiance,

Sont, à vous en parler selon mon sentiment,

Des démarches par vous faites légèrement.

On peut vous mener loin avec de pareils gages ;

Et cet homme, sur vous, ayant ces avantages,

Le pousser est encor grande imprudence à vous,

Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi ! Sur un beau semblant de ferveur si touchante,

Cacher un cœur si double, une ame si méchante ?

Et moi qui l'ai reçu gueusant & n'ayant rien

C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien ;

J'en aurai désormais une horreur effroyable,

Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

C O M E D I E.
CLEANTE.

287.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens ?
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens,
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre ;
Et toujours, d'un excès, vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
Quoi ! Parce qu'un fripon vous duppe, avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que par tout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vray dévôt ne se trouve aujourd'hui ?
Laissez aux libertins ces sottès conséquences,
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hazardez jamais votre estime trop tôt,
Et foyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture ;
Mais, au vray zèle aussi, n'allez pas faire injure ;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCENE II.

ORGON, CLEANTE, DAMIS.

DAMIS.

QUoi ! Mon pere, est-il vrai qu'un coquin vous menace ?
 Qu'il n'est point de bienfait qu'en son ame il n'efface ?
 Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
 Se fait, de vos bontés, des armes contre vous ?

ORGON.

Oui, mon fils ; & j'en sens des douleurs n'ont pareilles.

DAMIS.

Laissez-moi je lui veux couper les deux oreilles.
 Contre son insolence on ne doit point gauchir.
 C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir ;
 Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLEANTE.

Voilà tout justement parler en vray jeune homme.
 Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatans.
 Nous vivons sous un régime, & sommes dans un tems
 Où, par la violence on fait mal ses affaires,

SCENE III.

MADAME PERNELLE, ORGON,
ELMIRE, CLEANTE, MARIANE,
DAMIS, DORINE.

Q Madame PERNELLE.
U'est-ce? J'apprends ici de terribles myftères.

ORGON.

Ce font des nouveautés dont mes yeux font témoins,
Et vous voyez le prix dont font payés mes foins.
Je recueille, avec zèle, un homme en fa misère,
Je le loge, & le tiens comme mon propre frere,
De bienfaits, chaque jour, il eft par moi chargé,
Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai,
Et, dans le même tems, le perfide, l'infame,
Tente le noir deffein de fuborner ma femme;
Et, non content encor de ces lâches effais,
Il m'ofe menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, ufer des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu fages,
Me chaffer de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

Madame PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire

Qu'il ait voulu commettre une action fi noire.

LE TARTUFFE,
ORGON.

Comment?

Madame PERNELLE.
Les gens de bien font enviés toujours,
ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours ;
Ma mere?

Madame PERNELLE.
Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sçait que trop la haine qu'on lui porte,
ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

Madame PERNELLE.
Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.
La vertu, dans le monde, est toujours poursuivie ;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.
ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

Madame PERNELLE.
On vous aura forgé cent fots contes de lui.
ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vû tout moi-même.

Madame PERNELLE.
Des esprits médifans la malice est extrême.
ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous di
Que j'ai vû, de mes yeux, un crime si hardi,

COMEDIE.

291

Madame PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre ;
Et rien n'est, ici bas, qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvû.
Je l'ai vû, dis-je, vû, de mes propres yeux vû,
Ce qu'on appelle, vû. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre ?

Madame PERNELLE.

Mon Dieu ! Le plus souvent, l'apparence déçoit.
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

Madame PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal, que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin,
Le désir d'embrasser ma femme ?

Madame PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes ;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé ? Diantre, le moyen de m'en assurer mieux ?
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux,

O o ij

292 L E T A R T U F F E ,
Il eût... Vous me feriez dire quelque sottise.

Madame P E R N E L L E.

Enfin, d'un trop pur zèle on voit son ame éprise ;
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'esprit,
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

O R G O N.

Allez. Je ne sçais pas, si vous n'étiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colére.

D O R I N E à *Orgon.*

Juste retour, monsieur, des choses d'ici bas,
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croît pas.

C L E A N T E.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe, on doit ne dormir point.

D A M I S.

Quoi! Son effronterie iroit jusqu'à ce point?

E L M I R E.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

C L E A N T E.

[à *Orgon.*]

Ne vous y fiez pas. Il aura des ressorts ;
Pour donner, contre vous, raison à ses efforts ;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarraße les gens dans un fâcheux dédale,

Je vous le dis encore, armé de ce qu'il a,
 Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

Il est vray ; mais qu'y faire ? A l'orgueil de ce traître,
 De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLEANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût, entre vous deux,
 De quelque ombre de paix, raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois sçu qu'en main il a de telles armes,
 Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes ;
 Et mes...

ORGON à *Dorine*, voyant entrer monsieur Loyal.

Que veut cet homme ? Allez tôt le sçavoir,
 Je suis bien en état que l'on me vienne voir.

SCENE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE,
 ELMIRE, MARIANE, CLEANTE,
 DAMIS, DORINE, MONSIEUR
 LOYAL.

M. LOYAL à *Dorine* dans le fond du théâtre.

B On jour, ma chère sœur. Faites, je vous supplie,
 Que je parle à monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,

294 L E T A R T U F F E,
Et je doute qu'il puisse, à présent, voir quelqu'un.

M. L O Y A L.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaîse;
Et je viens pour un fait, dont il fera bien aise.

D O R I N E.

Votre nom ?

M. L O Y A L.

Dites-lui seulement que je vien-
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.

D O R I N E à *Orgon*.

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous ferez, dit-il, bien-aise.

C L E A N T E à *Orgon*.

Il vous faut voir

Ce que c'est que cet homme, & ce qu'il peut vouloir.

O R G O N à *Cléante*.

Pour nous raccommo-der, il vient ici, peut-être.
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître ?

C L E A N T E.

Votre ressentiment ne doit point éclater ;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. L O Y A L à *Orgon*.

Salut, monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable, autant que je désire.

C O M E D I E.
ORGON *bas à Cléante.*

295

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et préfagé déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère;
Et j'étois serviteur de monsieur votre pere.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte, & demande pardon,
D'être sans vous connoître, ou sçavoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

ORGON.

Quoi? Vous êtes ici....

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion.

Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici, vous, & les vôtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans délai, ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi? Sortir de céans?

M. LOYAL.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.

La maison, à présent, comme sçavez de reste,
 Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste,
 De vos biens, désormais, il est maître & seigneur,
 En vertu d'un contrat, duquel je suis porteur.
 Il est en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS à *m. Loyal.*

Certes, cette impudence est grande, & je l'admire!

M. LOYAL à *Damis.*

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;

[*montrant Orgon.*]

C'est à monsieur, il est & raisonnable & doux,
 Et d'un homme de bien il sçait trop bien l'office,
 Pour se vouloir, du tout, opposer à justice.

ORGON,

Mais....

M. LOYAL à *Orgon.*

Oui, monsieur, je sçais que pour un million
 Vous ne voudriez pas faire rébellion;
 Et que vous souffrirez, en honnête personne,
 Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, sur votre noir jupon,
 Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL à *Orgon.*

Faites que votre fils se taise, ou se retire,
 Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
 Et de vous voir couché dans mon procès verbal.

DORINE.

DORINE *à part.*

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien , j'ai de grandes tendresses ,
 Et ne me suis voulu , Monsieur , charger des pièces ,
 Que pour vous obliger , & vous faire plaisir ;
 Que pour ôter , par-là , le moyen d'en choisir
 Qui , n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse ,
 Auroient pû procéder d'une façon moins douce.

O R G O N .

Et que peut-on de pis , que d'ordonner aux gens
 De sortir de chez eux ?

M. LOYAL.

On vous donne du tems ;
 Et jusques à demain , je ferai surseance
 A l'exécution , Monsieur , de l'ordonnance.
 Je viendrai seulement passer ici la nuit ,
 Avec dix de mes gens , sans scandale & sans bruit.
 Pour la forme , il faudra , s'il vous plaît , qu'on m'apporte ,
 Avant que se coucher , les clés de votre porte.
 J'aurai soin de ne pas troubler votre repos ,
 Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
 Mais demain , du matin , il vous faut être habile
 A vuidier de céans jusqu'au moindre ustencile ;
 Mes gens vous aideront ; & je les ai pris forts ,
 Pour vous faire service à tout mettre dehors.
 On n'en peut pas user mieux que je fais , je pense ;
 Et , comme je vous traite avec grande indulgence ,

Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble en rien.

ORGON *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce muffle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE *bas à Orgon.*

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me demange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous feroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Mamie; & l'on décrète aussi contre les femmes.

CLEANTE *à m. Loyal.*

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez;
Donnez tôt ce papier, de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, & celui qui t'envoie!

SCENE V.

ORGON, MADAME PERNELLE,
ELMIRE, CLEANTE, MARIANE,
DAMIS, DORINE.

ORGON.

HÉ bien, vous le voyez, ma mere, si j'ai droit;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connuës?

Madame PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nuës.

DORINE à *Orgon*.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consume,
Il sçait que très-souvent les biens corrompent l'homme;
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLEANTE à *Orgon*.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, MADAME
PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE,
MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE.

A Vec regret, Monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sçait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat;
Et me vient envoyer un avis, dont la fuite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pû vous imposer,
Depuis une heure, au prince a sçu vous accuser;
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'Etat l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre est donné contre votre personne;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLEANTE.

Voilà ses droits armés; & c'est par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à se rendre maître.

O R G O N.

L'homme est, je vous l'avouë, un méchant animal.

V A L E R E.

Le moindre amusement vous peut être fatal.

J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.

Ne perdons point de tems, le trait est foudroyant ;
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.

A vous mettre en lieu sûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner jusqu'au bout, votre fuite.

O R G O N.

Las ! Que ne dois-je point à vos soins obligeans ?
Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems,
Et je demande au Ciel, de m'être assez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux service.
Adieu, prenez le soin, vous autres . . .

C L E A N T E.

Allez tôt ;

Nous songerons, mon frere, à faire ce qu'il faut,

SCÈNE VII.

TARTUFFE, UN EXEMT, MADAME
PERNELLE, ORGON, ELMIRE,
CLEANTE, MARIANE, VALERE,
DAMIS, DORINE.

TARTUFFE *arrétant Orgon.*

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si vite,
Vous n'irez pas fort loin, pour trouver votre gîte;
Et de la part du prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître tu me gardois ce trait pour le dernier,
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me-pouvoir aigrir,
Et je suis, pour le Ciel, appris à tout souffrir.

CLEANTE.

La modération est grande, je l'avouë.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'infame, impudemment se jouë!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sçauroient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien, qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi, pour vous, est fort honnête à prendre.

C O M E D I E.
TARTUFFE.

303

Un emploi ne sçauroit être que glorieux ,
Quand il part du pouvoir qui m'envoye en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable ,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable ?

TARTUFFE.

Oui. Je sçais quels secours j'en ai pû recevoir ;
Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoissance ;
Et je sacrifierois à de si puissans nœuds ,
Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur !

DORINE.

Comme il sçait de traitresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère !

CLEANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse, & dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'avise d'attendre,
Qu'à poursuivre sa femme, il ait sçû vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer,
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser ?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire ;

Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE *à l'exemt.*

Délivrez-moi, Monsieur, de la criailerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir,
Votre bouche, à propos, m'invite à le remplir;
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout-à-l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui? Moi, Monsieur?

L'EXEMT.

Oui, vous,

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.

[à Orgon.]

Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande ame pourvûë,
Sur les choses toujours jette une droite vûë;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.

Il donne aux gens de bien une gloire immortelle ;
Mais, sans aveuglement, il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais, ne ferme point son cœur.
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et, de pièges plus fins, on le voit se défendre.
D'abord, il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur, toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même ;
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont, sous un autre nom, il étoit informé ;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a, vers vous, détesté
Sa lâche ingratitude, & sa déloyauté ;
A ses autres horreurs, il a joint cette suite ;
Et ne m'a, jusqu'ici, soumis à sa conduite,
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains, je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir, il brise ses liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrète,
Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite ;
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois,
On vous vit témoigner, en appuyant ses droits,

Pour montrer que son cœur sçait, quand moins on y pense,
 D'une bonne action verser la récompense ;
 Que jamais le mérite avec lui ne perd rien ;
 Et que , mieux que du mal , il se souvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel soit loué !

Madame PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès !

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire ?

ORGON à *Tartuffe que l'exempt emmène.*

Hé bien , te voilà , traître . . .

SCENE DERNIERE.

MADAME PERNELLE, ORGON,
 ELMIRE, MARIANE, CLEANTE,
 VALERE, DAMIS, DORINE.

CLEANTE.

AH! Mon frere, arrêtez,

Et ne descendez point à des indignités.
 A son mauvais destin laissez un misérable,
 Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
 Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
 Au sein de la vertu fasse un heureux retour,

Qu'il corrige sa vie, en détestant son vice,
 Et puisse du grand prince adoucir la justice ;
 Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
 Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds, avec joye,
 Nous louer des bontés que son cœur nous déploie ;
 Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
 Aux justes soins d'un autre, il nous faudra pourvoir ;
 Et, par un doux hymen, couronner, en Valère,
 La flâme d'un amant généreux & sincère.

F I N.



Gravé par Goussier



AMPHITRION,

COMÉDIE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1950

A
S O N A L T E S S E
S É R É N I S S I M E
M O N S E I G N E U R
L E P R I N C E.

M O N S E I G N E U R,

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires; & VOTRE ALTESSE SERENISSIME trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le stile de ces messieurs-là, & refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées, qui ont été tournées,

& retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du grand CONDÉ est un nom trop glorieux, pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui; &, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée, plutôt qu'à la tête d'un livre; & je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet Etat, qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comédie.

Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, que la glorieuse approbation de V. A. S. ne fût une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, & qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit, autant que de l'intrépidité de votre cœur, & de la grandeur de votre ame. On sçait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomtable, qui se fait des adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte; qu'il s'étend, ce mérite, jusqu'aux connoissances les plus fines & les plus relevées; & que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit, ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sçait aussi, MONSEIGNEUR, que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public, ne nous coûtent rien à faire imprimer, & que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sçait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, & qu'un auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes, & de parer de leurs grands noms les premiers
feuillet

feuillet de son livre ; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur estime, & se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.

Je n'abuserai, MONSEIGNEUR, ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les censeurs de l'Amphitryon, & m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée ; & je ne prends la liberté de vous offrir ma comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, & que je suis, MONSEIGNEUR, avec tout le respect possible, & le zèle imaginable,

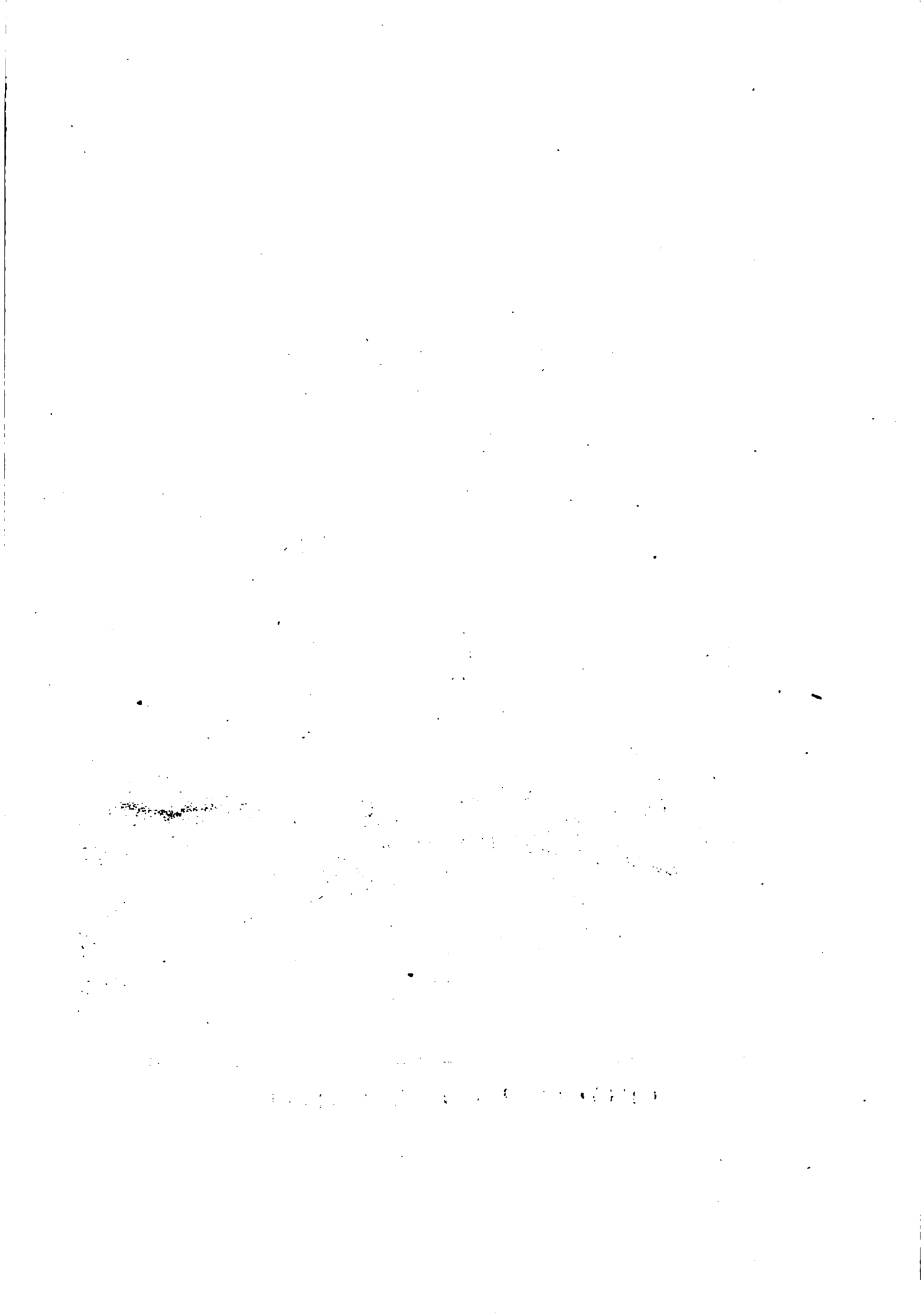
DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-obligé serviteur
M O L I E R E.

A C T E U R S.
ACTEURS DU PROLOGUE.**MERCURE.****LA NUIT.****ACTEURS DE LA COMÉDIE.****JUPITER**, sous la figure d'Amphitryon.**AMPHITRYON**, général des thébains.**ALCMÈNE**, femme d'Amphitryon.**CLÉANTHIS**, suivante d'Alcmène, & femme de
Sofie.**ARGATIPHONTIDAS,****NAUCRATES,****POLIDAS,****PAUSICLES,****SOSIE**, valet d'Amphitryon.

} capitaines thébains.

La scène est à Thèbes, devant le palais d'Amphitryon.





Ino. et dessin par F. Boucher.

Gravé par Lott. Carré

PROLOGUE D' AMPHITRYON.

AMPHITRION,

COMEDIE.

PROLOGUE.

MERCURE *sur un nuage*, LA NUIT *dans un char traîné, dans l'air, par deux chevaux.*

MERCURE.

Tout beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter.
 Il est certain secours, que de vous on désire;
 Et j'ai deux mots à vous dire
 De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah, ah! C'est vous, seigneur Mercure;
 Qui vous eût deviné là, dans cette posture!

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
 Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
 Je me suis doucement assis sur ce nuage,
 Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y songez pas.
 Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las?

R r ij

AMPHITRION,
MERCURE.

Les Dieux font-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut, sans cesse,

Garder le décorum de la divinité.

Il est de certains mots dont l'usage rabaisse

Cette sublime qualité;

Et que, pour leur indignité,

Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE.

A votre aise vous en parlez;

Et vous avez, la belle, une chaise roulante,

Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,

Vous vous faites traîner par tout où vous voulez.

Mais de moi ce n'est pas de même;

Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,

Aux poètes, assez de mal

De leur impertinence extrême,

D'avoir, par une injuste loi

Dont on veut maintenir l'usage,

A chaque Dieu, dans son emploi,

Donné quelque allure en partage,

Et de me laisser à pied, moi,

Comme un messager de village;

Moi qui suis, comme on sçait, en terre & dans les Cieux,

Le fameux messager du souverain des Dieux;

Et qui, sans rien exagérer,

Par tous les emplois qu'il me donne,

PROLOGUE.

317

Aurois besoin, plus que personne,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela ?
Les poètes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise,
Qu'on voit faire à ces Messieurs-là.

Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite,
Et vos aîles aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE.

Oui ; mais pour aller plus vite,
Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

LA NUIT.

Laiſſons cela, feigneur Mercure ?
Et ſçachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui, de votre manteau, veut la faveur obscure
Pour certaine douce aventure,
Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles,
Bien souvent pour la terre, il néglige les Cieux ;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux
Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,
Et ſçait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcméne il a senti les coups,
Et, tandis qu'au milieu des béotiques plaines,

AMPHITRION,

Amphitron son époux

Commande aux troupes thébaines,

Il en a pris la forme; & reçoit, là-dessous,

Un soulagement à ses peines,

Dans la possession des plaisirs les plus doux.

L'état des mariés à ses feux est propice,

L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;

Et la jeune chaleur de leurs tendres amours

A fait que Jupiter, à ce bel artifice,

S'est avisé d'avoir recours.

Son stratagème ici se trouve salutaire.

Mais, près de maint objet chéri,

Pareil déguisement seroit pour ne rien faire;

Et ce n'est pas par tout un bon moyen de plaire;

Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter; & je ne comprends pas

Tous les déguisemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par là toutes sortes d'états;

Et c'est agir en Dieu qui n'est pas bête.

Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,

Je le tiendrois fort misérable,

S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,

Et qu'au faite des Cieux il fût toujours guindé.

Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode;

Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur;

Et sui tout, aux transports de l'amoureuse ardeur,

PROLOGUE.

319

La haute qualité devient fort incommode.

Jupiter qui, sans doute, en plaisirs se connoît,
Sçait descendre du haut de sa gloire suprême ;

Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,

Il sort tout à fait de lui-même,

Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroît.

LA NUIT.

Passé encor de le voir, de ce sublime étage,

Dans celui des hommes venir,

Prendre tous les transports que le cœur peut fournir,

Et se faire à leur badinage,

Si, dans les changemens où son humeur l'engage,

A la nature humaine il s'en vouloit tenir ;

Mais de voir Jupiter taureau,

Serpent, cygne, ou quelque'autre chose,

Je ne trouve point cela beau,

Et ne m'étonne pas si, par fois, on en cause.

MERCURE.

Laiſſons dire tous les censeurs.

Tels changemens ont leurs douceurs.

Qui passent leur intelligence.

Ce Dieu ſçait ce qu'il fait auffi-bien là qu'ailleurs ;

Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,

Les bêtes ne ſont pas ſi bêtes que l'on penſe.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.

Si, par ſon ſtratagème, il voit ſa flâme heureuſe,

Que peut-il ſouhaiter, & qu'eſt-ce que je puis ?

AMPHITRION,
MERCURE.

Que vos chevaux , par vous , au petit pas réduits ,
Pour satisfaire aux vœux de son ame amoureuse ,
D'une nuit si délicieuse ,
Fassent la plus longue des nuits ;
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace ;
Et retardiez la naissance du jour ,
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà sans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête ;
Et l'on donne un nom fort honnête
Au service qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune Déesse ,
Vous êtes bien du bon tems !
Un tel emploi n'est bassesse
Que chez les petites gens.

Lorsque , dans un haut rang , on a l'heur de paroître ,
Tout ce qu'on fait est toujours bel & bon ;
Et , suivant ce qu'on peut être ,
Les choses changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matières ,
Vous en sçavez plus que moi ;
Et , pour accepter l'emploi ,
J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

PROLOGUE.
MERCURE.

321

Hé, là, là, madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas si renchérie.

On vous fait confidente en cent climats divers
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à sentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons guères.

LA NUIT.

Laiſſons ces contrariétés;
Et demeurons ce que nous ſommes.
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous diſant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là bas, dans ma commiſſion,
Dépouiller promptement la forme de Mercure,
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitrion.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémiphère, avec ma fuite obſcure,
Je vais faire une ſtation.

MERCURE.

Bon jour, la Nuit,

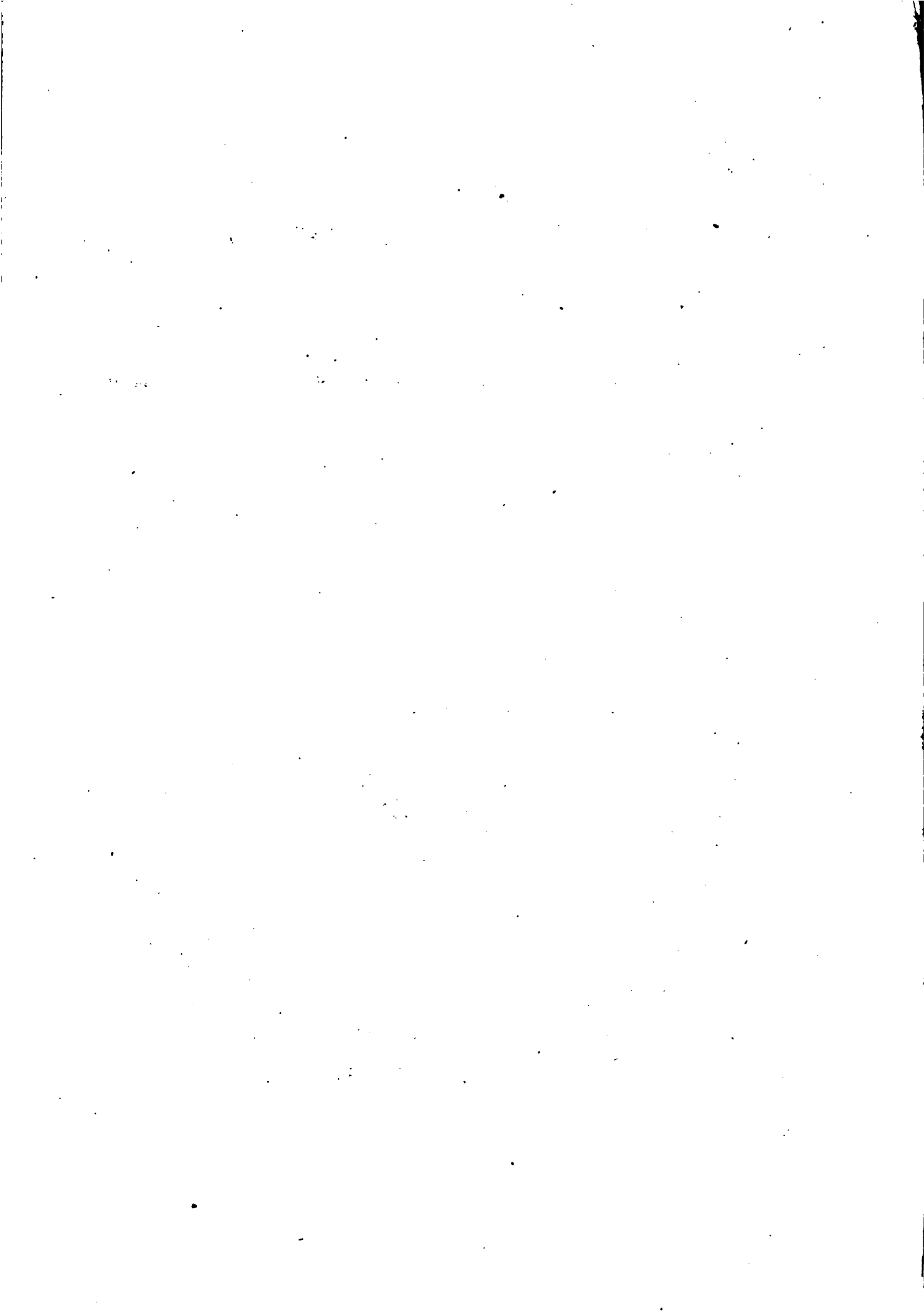
**AMPHITRION,
LA NUIT.**

Adieu, Mercure.

[*Mercure descend de son nuage, & la Nuit traverse le théâtre.*]

Fin du Prologue.







Ino. et des sine par F. Boucher.

Gravé par Lau-Cars

AMPHITRION



AMPHITRION,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOSIE.



U r va là? Hé? Ma peur à chaque pas s'accroît.

Messieurs, ami de tout le monde.

Ah! Quelle audace sans seconde,
De marcher à l'heure qu'il est!

Que mon maître couvert de gloire
Me jouë ici d'un vilain tour!

Quoi! Si pour son prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire?

Et, pour me renvoyer annoncer son retour,

S f ij

AMPHITRION,

Et le détail de sa victoire,

Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour ?

Sofie, à quelle servitude

Tes jours font-ils assujettis ?

Notre fort est beaucoup plus rude

Chez les grands que chez les petits.

Ils veulent que, pour eux, tout soit, dans la nature,

Obligé de s'immoler,

Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,

Dès qu'ils parlent, il faut voler.

Vingt ans d'affidu service

N'en obtiennent rien pour nous ;

Le moindre petit caprice

Nous attire leur courroux.

Cependant notre ame insensée

S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux ;

Et s'y veut contenter de la fausse pensée

Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.

Vers la retraite, en vain, la raison nous appelle,

En vain notre dépit quelquefois y consent ;

Leur vûë a sur notre zèle

Un ascendant trop puissant,

Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant

Nous rengage de plus belle.

Mais enfin dans l'obscurité

Je vois notre maison, & ma frayeur s'évade :

Il me faudroit pour l'ambassade

Quelque discours prémédité.

Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;

Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvais pas ?

N'importe, parlons-en & d'estoc & de taille,
Comme oculaire témoin.

Combien de gens font-ils des récits de bataille,
Dont ils se font tenus loin ?

Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.

Voici la chambre où j'entre en courier que l'on mène,
Et cette lanterne est Alcmène,
A qui je me dois adresser.

[*Sosie pose sa lanterne à terre.*]

Madame, Amphitryon mon maître & votre époux...

Bon. Beau début ! L'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir, entre tous,

Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.

„ Ah ! Vrayment, mon pauvre Sosie,
A te revoir, j'ai de la joie au cœur.

Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.

Bien répondu ! Comment se porte Amphitryon ?

Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.

Fort bien. Belle conception !

Quand viendra-t-il, par son retour charmant,

Rendre mon ame satisfaite ?

Le plutôt qu'il pourra , Madame , assurément ;

Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.

Ah ! Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?

Que dit-il ? Que fait-il ? Contente un peu mon ame.

Il dit moins qu'il ne fait , Madame ,

Et fait trembler les ennemis.

Peste ! Où prend mon esprit toutes ces gentilleses ?

Que font les révoltés ? Di-moi , quel est leur sort ?

Ils n'ont pû résister , Madame , à notre effort ;

Nous les avons taillés en pièces ,

Mis Ptérelas leur chef à mort ,

Pris Télébe d'assaut ; & déjà , dans le port ,

Tout retentit de nos prouesses.

Ah ! Quel succès ! O Dieux ! Qui l'eût pû jamais croire ?

Raconte-moi , Sosie , un tel événement ,

Je le veux bien , Madame ; & , sans m'enfler de gloire ,

Du détail de cette victoire

Je puis parler très-sçavamment.

Figurez-vous donc que Télébe ,

Madame , est de ce côté ;

[*Sosie marque les lieux sur sa main.*]

C'est une ville , en vérité ,

Aussi grande quasi que Thébe.

La rivière est comme là.

Ici nos gens se campèrent ,

Et l'espace que voilà ,

Nos ennemis l'occupèrent.

COMEDIE

327

Sur un haut, vers cet endroit,
Etoit leur infanterie ;
Et plus bas, du côté droit,
Etoit la cavalerie.

Après avoir aux Dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le signal ;
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;
Mais leur chaleur par nous fut bien-tôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.

Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;
Là, les archers de Créon notre Roi ;
Et voici le corps d'armée,
[*On fait un peu de bruit.*]

Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur,
J'entends quelque bruit ce me semble.

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE *sous la figure de Sosie, sortant de la
maison d'Amphitrion.*

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

AMPHITRION,

SOSIE *sans voir Mercure.*

Mon cœur, tant soit peu, se rassûre,

Et je pense que ce n'est rien.

Crainte pourtant de sinistre aventure,

Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE *à part.*

Tu feras plus fort que Mercure,

Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE *sans voir Mercure.*

Cette nuit, en longueur, me semble sans pareille.

Il faut, depuis le tems que je suis en chemin,

Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin ;

Ou que, trop tard au lit, le blond Phœbus sommeille,

Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE *à part.*

Comme avec irrévérence

Parle des Dieux ce maraud !

Mon bras sçaura bien tantôt

Châtier cette insolence ;

Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,

En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE *apercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah ! Par ma foi j'avois raison ;

C'est fait de moi, chétive créature.

Je vois, devant notre maison

Certain homme, dont l'encolure

Ne me présage rien de bon.

Pour faire semblant d'assurance,

Je veux chanter un peu d'ici. [*Il chante.*]

MERCURE.

Qui donc est ce coquin, qui prend tant de licence
Que de chanter, & m'étourdir ainsi?

[*A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affoiblit peu à peu.*]

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE *à part.*

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine

Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ;

La vigueur de mon bras se perd dans le repos,

Et je cherche quelque dos,

Pour me remettre en haleine.

SOSIE *à part.*

Quel diable d'homme est-ce-ci ?

De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte.

Mais pourquoi trembler tant aussi ?

Peut-être a-t-il, dans l'ame, autant que moi de crainte ;

Et que le drôle parle ainsi,

Pour me cacher sa peur, sous une audace feinte.

Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croye un oison.

Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître.

Faisons-nous du cœur par raison.

Il est seul, comme moi ; je suis fort ; j'ai bon maître ;

Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là ?

AMPHITRION,
SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

SOSIE.

[à part.]

Moi. Courage, Sosie,

MERCURE.

Quel est ton fort? Di-moi.

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller,

MERCURE.

Ah! Ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Résolument par force ou par amour,

Je veux sçavoir de toi, traître,

Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,

Où tu vas, à qui tu peux être.

C O M E D I E.
S O S I E.

331

Je fais le bien & le mal tour à tour,
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître,

M E R C U R E.

Tu montres de l'esprit, & je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance,
Il me prend un désir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main,

S O S I E.

A moi-même?

M E R C U R E.

A toi-même; & t'en voilà certain.
[Mercure donne un soufflet à Sosie.]

S O S I E.

Ah, ah! C'est tout de bon?

M E R C U R E.

Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

S O S I E.

Tudieu! L'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets,

M E R C U R E.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

S O S I E.

Si j'étois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

T t ij

AMPHITRION,
MERCURE.

Tout cela n'est encor rien,
Nous verrons bien autre chose;
Pour y faire quelque pause,
Poursuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

[*Sosie veut s'en aller.*]

MERCURE *arrétant Sosie.*

Où vas-tu ?

SOSIE.

Que t'importe ?

MERCURE.

Je veux sçavoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.

Pourquoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi ! Tu veux, par ta menace,

M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE.

Comment chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

COMEDIE.
MERCURE.

333

O le traître!

Tu te dis de cette maison?

SOSIE.

Fort bien. Amphitrion n'en est-il pas le maître?

MERCURE.

Hé bien? Que fait cette raison?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitrion?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui.

MERCURE.

Ton nom est?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Hé? Comment?

AMPHITRION,
SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Ecoute.

Sçais-tu que de ma main je t'affomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ? de quelle rage est ton ame faisie ?

MERCURE.

Qui te donne, di-moi, cette témérité

De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moi ? Je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, & l'impudence extrême !

Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison

Qu'ainsi, l'a fait des Dieux la puissance suprême ;

Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,

Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix

D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Justice, citoyens. Au secours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, boureau, tu fais des cris ?

S O S I E.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

M E R C U R E.

C'est ainsi que mon bras . . .

S O S I E.

L'action ne vaut rien.

Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage ;
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame ;
Et le cœur est digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

M E R C U R E.

Hé bien, es-tu Sosie à présent ? Qu'en dis-tu ?

S O S I E.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose ;
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

M E R C U R E *menaçant Sosie.*

Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence,

S O S I E.

De grace, fai trêve à tes coups.

M E R C U R E.

Fai donc trêve à ton insolence.

AMPHITRION,
SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor? Di, traître.

SOSIE.

Hélas! Je suis ce que tu veux.

Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux,
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois?

SOSIE.

Il est vray, jusqu'ici j'ai crû la chose claire;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, & tout Thèbes l'avouë;
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie?

MERCURE.

Oui, Sosie; &, si quelqu'un s'y jouë,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE *à part.*

Ciel! Me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron!

Sans

Sans cela, par la mort....

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sçais quoi ?

SOSIE.

Non ; mais , au nom des Dieux , donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi de grace,
Que les coups n'en feront point.
Signons une trêve.

MERCURE,

Passé ;

Va, je t'accorde ce point.



SOSIE.

Qui te jette, di-moi, dans cette fantaisie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu ferois démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie ?

MERCURE *levant le bâton sur Sosie.*

Comment ? Tu peux....

SOSIE.

Ah ! Tout doux

Nous avons fait trêve aux coups.

MERCURE.

Quoi ! Pendard, imposteur, coquin....

Tome IV.

V u

AMPHITRION,
SOSIE.

Pour des injures,

Di-m'en tant que tu voudras;
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus, je romps notre trêve, & reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.

Etre ce que je suis, est-il en ta puissance,
Et puis-je cesser d'être moi?

S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille,
Et peut-on démentir cent indices pressans?

Rêvai-je? Est-ce que je sommeille?

Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans?

Ne sens-je pas bien que je veille?

Ne fais-je pas dans mon bon sens?

Mon maître Amphitrion ne m'a-t-il pas commis

A venir en ces lieux vers Alcmène sa femme?

Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flâme,

Un récit de ses faits contre nos ennemis?

Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure?

Ne tiens-je pas une lanterne en main?

Ne te trouvai-je pas devant notre demeure ?
Ne t'y parlai-je pas d'un esprit tout humain ?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie ?

Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas, sur mon dos, exercé ta furie ?

Ne m'as-tu pas roué de coups ?

Ah ! Tout cela n'est que trop véritable,
Et, plutôt au Ciel, le fût-il moins !
Cesse donc d'insulter au fort d'un misérable ;
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête ; ou, sur ton dos, le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.

Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'ame,
Cette lanterne sçait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmène sa femme
M'a-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti.

C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène ;
Et qui, du port persique, arrive de ce pas.
Moi, qui viens annoncer la valeur de son bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,

AMPHITRION,

Fils de Dave, honnête berger,
 Frere d'Arpage, mort en pays étranger,
 Mari de Cléanthis la prude,
 Dont l'humeur me fait enrager;
 Qui, dans Thèbe, ai reçu mille coups d'étrivière,
 Sans en avoir jamais dit rien;
 Et jadis, en public, fus marqué par derrière
 pour être trop homme de bien.

SOSIE *bas à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,
 On ne peut pas sçavoir tout ce qu'il dit;
 Et, dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
 Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
 En effet, maintenant que je le considère,
 Je vois qu'il a de moi taille, mine, action;
 Faisons-lui quelque question,
 Afin d'éclaircir ce mystère.

[*haut.*]

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
 Qu'est-ce qu'Amphitricion obtient pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,
 Dont leur chef se paroît comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme; & sur elle, il le veut voir paroître.

C O M E D I E.
S O S I E.

341

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

M E R C U R E.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

S O S I E *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot, à chaque repartie;

Et, de moi, je commence à douter tout de bon.

Près de moi, par la force, il est déjà Sosie;

Il pourroit bien encor l'être par la raison.

Pourtant quand je me tâte, & que je me rappelle,

Il me semble que je suis moi.

Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle

Pour démêler ce que je voi?

Ce que j'ai fait tout seul, & que n'a vû personne,

A moins d'être moi-même, on ne le peut sçavoir.

Par cette question, il faut que je l'étonne;

C'est de quoi le confondre, & nous allons le voir.

[*haut.*]

Lorsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,

Où tu courus seul te fourrer?

M E R C U R E.

D'un jambon...

S O S I E *bas à part.*

L'y voilà?

M E R C U R E.

Que j'allai détetter,

Je coupai bravement deux tranches succulentes,

Dont je sçus fort bien me bourrer.

AMPHITRION,

Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battoient.

S O S I E *bas à part.*

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien ;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.

[*haut.*]

Je ne sçaurois nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie ; & j'y donne ma voix.
Mais si tu l'es, di-moi qui tu veux que je sois ;
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

M E R C U R E.

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord ;
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaisie.

S O S I E.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose ;
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là dedans.

M E R C U R E.

Ah ! Tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade ?

S O S I E *battu par Mercure.*

Ah ! Qu'est-ce-ci grands Dieux ! Il frappe un ton plus fort ;

Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, & retournons au port.
O juste Ciel! J'ai fait une belle ambassade!

MERCURE *seul.*

Enfin, je l'ai fait fuir; &, sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, qui fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

SCENE III.

JUPITER *sous la figure d'Amphitrion*, ALCMENE,
CLEANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

DEfendez, chere Alcmène, aux flambeaux d'approcher,
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vûë;
Mais ils pouroient ici découvrir ma venuë
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour que gênoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré
Pouvroit être blamé dans la bouche publique;
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en sçavoir gré.

**AMPHITRION,
ALCMENE.**

Je prends, Amphitriton, grande part à la gloire
 Que répandent sur vous vos illustres exploits;
 Et l'éclat de votre victoire
 Sçait toucher de mon cœur les sensibles endroits;
 Mais, quand je voi que cet honneur fatal
 Eloigne de moi ce que j'aime,
 Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
 De lui vouloir un peu de mal;
 Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême,
 Qui des thébains vous fait le général.
 C'est une douce chose, après une victoire,
 Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
 Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
 Un triste coup, hélas! est bien-tôt arrivé.
 De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée,
 Au moindre choc dont on entend parler?
 Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
 Par où jamais se consoler
 Du coup dont elle est menacée?
 Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
 Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
 Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
 Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous, dont mon feu ne s'augmente,
 Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé;
 Et c'est, je vous l'avouë, une chose charmante

De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne
Aux tendres sentimens que vous me faites voir;
Et, pour les bien goûter, mon amour, chere Alcméne,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dût les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'est de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle,
Tient le droit de paroître au jour,
Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule,
Dont s'embarrasse votre amour.

JUPITER.

Ah! Ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendresse,
Passe aussi celle d'un époux;
Et vous ne sçavez pas, dans des momens si doux,
Quelle en est la délicatesse,
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et se fait une inquiétude
De la manière d'être heureux.
En moi, belle & charmante Alcméne,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,
Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux, jaloux au dernier point,

Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne;

Et sa passion ne veut point

De ce que le mari lui donne.

Il veut, de pure source, obtenir vos ardeurs;

Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,

Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,

Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs

La douceur est empoisonnée.

Dans le scrupule enfin dont il est combattu,

Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,

Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;

Que le mari ne soit que pour votre vertu;

Et que, de votre cœur de bonté revêtu,

L'amant ait tout l'amour & toute la tendresse.

ALCMENE.

Amphitryon, en vérité,

Vous vous moquez de tenir ce langage;

Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,

Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,

Alcmène, que vous ne pensez;

Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable;

Et, du retour au port, les momens sont pressés.

Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie

Pour un tems m'arrache de vous;

Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez l'époux,

Songez à l'amant, je vous prie.

COMEDIE.
ALCMENE.

347

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux ;
Et l'époux & l'amant me sont fort précieux.

SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCURE.

CLEANTHIS *à part.*

O Ciel ! Que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri !

Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses !

MERCURE *à part.*

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles ;
Et, pour effacer les étoiles,

Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.

CLEANTHIS *arrêtant Mercure.*

Quoi ! C'est ainsi que l'on me quitte ?

MERCURE.

Et comment donc ? Ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte ?

Et que d'Amphitryon j'aie suivre les pas ?

CLEANTHIS.

Mais, avec cette brusquerie,
Traître, de moi te séparer ?

AMPHITRION,
MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie !

Nous avons tant de tems ensemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi ! Partir ainsi d'une façon brutale,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale ?

MERCURE.

Diantre ! Où veux-tu que mon esprit,
T'aille chercher des fariboles ?

Quinze ans de mariage épuisent les paroles ;
Et, depuis un long tems, nous nous sommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, traître, Amphitriton ;
Voi combien pour Alcmène il étale de flâme ;
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu ! Cléanthis, ils sont encore amans.

Il est certain âge où tout passe ;

Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace.

Il nous feroit beau voir attachés, face à face,

A pousser les beaux sentimens.

CLEANTHIS.

Quoi ! Suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire ?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire ;

Mais je suis trop barbon pour oser soupirer ,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

Mérites-tu , pendar , cet insigne bonheur ,
De te voir pour épouse une femme d'honneur ?

MERCURE.

Mon Dieu ! Tu n'es que trop honnête ;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien ,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment ! De trop bien vivre , on te voit me blâmer ?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'affommer.

CLEANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses ,
De ces femmes aux beaux & louables talens ,
Qui sçavent accabler leurs maris de caresses ,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

MERCURE.

Ma foi , veux-tu que je te dise ?
Un mal d'opinion ne touche que les fots ;
Et je prendrois pour ma devise ,
Moins d'honneur , & plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment ! Tu souffrirois , sans nulle répugnance ,

AMPHITRION,
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.

J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatigante vertu.

Adieu, Cléanthis, ma chère ame,
Il me faut suivre Amphitrion.

CLEANTHIS *seule.*

Pourquoi, pour punir cet infame,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution?

Ah! Que dans cette occasion
J'enrage d'être honnête femme!

Fin du premier acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION, SOSIE.

AMPHITRION.



V IEN-ÇA, bourreau, vien-ça. Sçai-tu, maître
fripon,

Qu'à te faire assommer ton discours peut
suffire;

Et que, pour te traiter comme je le désire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton.

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire;
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRION.

Quoi! Tu veux me donner pour des vérités, traître;
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je suis le valet, & vous êtes le maître;
Il n'en fera, monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRION,
AMPHITRION.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'ouïr sur ta commission.

Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame;
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

S O S I E.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, monsieur, selon ma conscience,
Ou comme, auprès des grands, on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRION.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

S O S I E.

Bon. C'est assez, laissez-moi faire;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRION.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois sçû prescrire...

S O S I E.

Je suis parti, les Cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRION.

COMEDIE.
AMPHITRION.

353

Comment ? Coquin.

SOSIE.

Monfieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai, fi vous voulez.

AMPHITRION.

Voilà comme un valet montre pour nous du zèle.
Paffons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRION.

Poltron.

SOSIE.

En nous formant, nature a fes caprices,
Divers panchans en nous elle fait observer.
Les uns, à s'expofer, trouvent mille délices;
Moi, j'en trouve à me conferver.

AMPHITRION.

Arrivant au logis...

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle forte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRION.

Enfuite ?

AMPHITRION,
SOSIE.

On m'est venu troubler, & mettre en peine.
AMPHITRION.

Et qui?

SOSIE.

Sosie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du port, envoyé vers Alcmène;
Et qui, de nos secrets, a connoissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRION.

Quels contes!

SOSIE.

Non, monsieur, c'est la vérité pure.
Ce moi, plutôt que moi, s'est au logis trouvé;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fûsse arrivé.

AMPHITRION.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit?
Est-ce songe? Est-ce yvrognerie?
Aliénation d'esprit?
Ou méchante plaisanterie?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est;
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.

C O M E D I E.

355

Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moi, piqués de jalousie,
L'un est à la maison, & l'autre est avec vous;
Que le moi, que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard, & dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre, & casser des os.

A M P H I T R I O N.

Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

S O S I E.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous sçavez que d'abord tout cesse.

A M P H I T R I O N.

Non, sans emportement je te veux écouter;
Je l'ai promis. Mais dis; en bonne conscience,
Au mystère nouveau que tu me viens conter,
Est-il quelque ombre d'apparence?

S O S I E.

Non, vous avez raison; & la chose à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'est un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le sens commun;
Mais cela ne laisse pas d'être.

Y y ij

AMPHITRION,
AMPHITRION.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé ?

SOSIE.

Je ne l'ai pas crû, moi, sans une peine extrême.
Je me suis, d'être deux, senti l'esprit blessé;
Et long-tems d'imposteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,
J'ai vû que c'étoit moi, sans aucun stratagème;
Des piéds, jusqu'à la tête, il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes,
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes;
Et, n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en ferois fort satisfait.

AMPHITRION.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maison ?

SOSIE.

Bon, entré ? Hé, de quelle sorte ?
Ai-je voulu jamais entendre de raison,
Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

AMPHITRION.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

AMPHITRION.

On t'a battu ?

C O M E D I E.
S O S I E.

357

Vrayment!

A M P H I T R I O N.

Et qui?

S O S I E.

Moi.

A M P H I T R I O N.

Toi, te battre?

S O S I E.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

A M P H I T R I O N.

Te confonde le Ciel de me parler ainsi!

S O S I E.

Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages;
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçû des témoignages,
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut;
C'est un drôle qui fait des rages.

A M P H I T R I O N.

Acheyons. As-tu vû ma femme?

S O S I E.

Non.

A M P H I T R I O N.

Pourquoi?

**AMPHITRION,
SOSIE.**

Par une raison assez forte.

AMPHITRION.

Qui t'a fait y manquer, maraud? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même forte?

Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi,

Ce moi, qui s'est de force emparé de la porte,

Ce moi, qui m'a fait filer doux,

Ce moi, qui le seul moi veut être,

Ce moi, de moi-même jaloux,

Ce moi vaillant, dont le courroux

Au moi poltron s'est fait connoître;

Enfin ce moi, qui suis chez nous,

Ce moi, qui s'est montré mon maître,

Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPHITRION.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,

Il se soit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, si j'ai bû qué de l'eau;

A mon serment, on m'en peut croire.

AMPHITRION.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés;

Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères

T'ait fait voir toutes les chimères,

Dont tu me fais des vérités.

C O M E D I E.
S O S I E.

352

Tout aussi peu. Je n'ai point somméillé;

Et n'en ai même aucune envie.

Je vous parle bien éveillé,

J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie;

Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie;

Quand il m'a si bien étrillé.

A M P H I T R I O N.

Sui-moi, je t'impose silence.

C'est trop me fatiguer l'esprit.

Et je suis un vray fou d'avoir la patience

D'écouter, d'un valet, les sottises qu'il dit.

S O S I E à part.

Tous les discours sont des sottises;

Partant d'un homme sans éclat.

Ce seroient paroles exquisés,

Si c'étoit un grand qui parlât.

A M P H I T R I O N.

Entrons sans davantage attendre.

Mais Alcmène paroît avec tous ses appas;

En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,

Et mon abord la va surprendre.

SCENE II.

ALCMENE, AMPHITRION,
CLEANTHIS, SOSIE.

ALCMENE *sans voir Amphitron.*

Allons, pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux,
Nous acquitter de nos hommages;
Et les remercier des succès glorieux,
Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages.
[*apercevant Amphitron.*]
O Dieux!

AMPHITRION.

Fasse le Ciel, qu'Amphitron vainqueur,
Avec plaisir soit revû de sa femme;
Et que ce jour favorable à ma flâme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur!
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame!

ALCMENE.

Quoi! De retour si-tôt!

AMPHITRION.

Certes, c'est, en ce jour,
Me donner de vos feux un mauvais témoignage,
Et ce, Quoi si-tôt de retour?
En ces occasions, n'est guères le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.

J'osois

C O M E D I E.

36r

J'osois me flater, en moi-même,
Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour, ardemment désiré,
Donne à tous les instans une longueur extrême;
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vois...

AMPHITRION.

Non, Alcmène, à son impatience
On mesure le tems en de pareils états;
Et vous comptez les momens de l'absence
En personne qui n'aime pas.
Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tuë;
Et ce dont on chérit la vûë,
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur;
Et j'attendois, de votre cœur,
D'autres transports de joye & de tendresse.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire;
Et, si vous vous plaignez de moi,
Je ne sçais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,

AMPHITRION,

On me vit témoigner une joye assez tendre;

Et rendre aux soins de votre amour,

Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRION.

Comment?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux

Les soudains mouvemens d'une entière allégresse?

Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,

Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse?

AMPHITRION.

Que me dites-vous là?

ALCMENE.

Que même votre amour,

Montra de mon accueil une joye incroyable;

Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,

Je ne vois pas qu'à ce soudain retour,

Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRION.

Est-ce que du retour que j'ai précipité,

Un songe, cette nuit, Alcmène, dans votre ame

A prévenu la vérité?

Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,

Votre cœur se croit, vers ma flâme,

Assez amplement acquitté?

ALCMENE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,

Amphitron, a dans votre ame,

Du retour d'hier au soir, brouillé la vérité?
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,

 Votre cœur prétend à ma flâme,
 Ravir toute l'honnêteté?

 AMPHITRION.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Est un peu, ce me semble, étrange.

 ALCMENE.

 C'est ce qu'on peut donner pour change,
 Au songe dont vous me parlez.

 AMPHITRION.

 A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

 ALCMENE.

 A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

 AMPHITRION.

 Laissons un peu cette vapeur, Alcmène.

 ALCMENE.

 Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

 AMPHITRION.

 Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guères de jeu, que trop loin on ne mène.

 ALCMENE.

 Sans doute; &, pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

 AMPHITRION.

 Est-ce donc que, par-là, vous voulez essayer.

A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMENE.

Est-ce donc que, par cette feinte,

Vous désirez vous égayer?

AMPHITRION.

Ah! De grace, cessons, Alcméne, je vous prie;

Et parlons sérieusement.

ALCMENE.

Amphitron, c'est trop pousser l'amusement;

Finissons cette raillerie.

AMPHITRION.

Quoi! Vous osez me soutenir en face,

Que, plutôt qu'à cette heure, on m'ait ici pâ voir?

ALCMENE.

Quoi! Vous voulez nier avec audace,

Que, dès hier en ces lieux, vous vîntes sur le soir?

AMPHITRION.

Moi, je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; &, dès devant l'aurore,

Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRION *à part.*

Ciel! Un pareil débat s'est-il pâ voir encore?

Et qui, de tout ceci, ne seroit étonné,

Sosie?

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellébore;

Monseigneur, son esprit est tourné.

C O M E D I E.
AMPHITRION.

365

Alcmène, au nom de tous les Dieux,
Ce discours a d'étranges suites,
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y pense mûrement aussi,
Et tous ceux du logis ont vû votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vray qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamans que portoit Pterélas
Qu'a fait, dans la nuit éternelle,
Tomber l'effort de votre bras?
En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage?

AMPHITRION.

Quoi ! Je vous ai déjà donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné?

ALCMENE.

Assûrément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRION.

Et comment ?

ALCMENE *montrant, à sa ceinture, le nœud de diamans.*

Le voici.

AMPHITRION,
AMPHITRION.

Sosie?

SOSIE *tirant de sa poche un coffret.*

Elle se moque, & je le tiens ici,

Monsieur; la feinte est inutile.

AMPHITRION *regardant le coffret.*

Le cachet est entier.

ALCMENE *présentant à Amphitron le nœud de diamans.*

Est-ce une vision?

Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte?

AMPHITRION.

Ah Ciel! O juste Ciel!

ALCMENE.

Allez, Amphitron;

Vous vous moquez d'en user de la sorte;

Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRION.

Romps vite ce cachet.

SOSIE *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place est vuide.

Il faut que, par magie, on ait sçû le tirer,

Ou bien que, de lui-même, il soit venu, sans guide,

Vers celle qu'il a sçû qu'on en vouloit parer.

AMPHITRION *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,

Quelle est cette aventure, & qu'en puis-je augurer,

Dont mon amour ne s'intimide?

COMEDIE.
SOSIE à *Amphitryon*.

367

Si sa bouche dit vray , nous avons même sort ;
Et, de même que moi , monsieur , vous êtes double.

AMPHITRYON.

Tai-toi,

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner si fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble ?

AMPHITRYON à part.

O Ciel ! Quel étrange embarras !

Je vois des incidens qui passent la nature ;
Et mon honneur redoute une aventure ,
Que mon esprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous , en tenant cette preuve sensible ,
A me nier encor votre retour pressé ?

AMPHITRYON.

Non ; mais , à ce retour , daignez , s'il est possible ,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMENE.

Puisque vous demandez ce récit de la chose ,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous.

AMPHITRYON.

Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cause ,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les soucis importans , qui vous peuvent saisir ,
Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire ?

AMPHITRION,
AMPHITRION.

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMENE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joye, à plus d'une reprise.

AMPHITRION *à part.*

Ah! D'un si doux accueil je me serois passé.

ALCMENE.

Vous me fites d'abord ce présent d'importance,
Que, du butin conquis, vous m'aviez destiné.

Votre cœur, avec véhémence,
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aïse de me revoir, les tourmens de l'absence,
Tout le souci que son impatience,
Pour le retour, s'étoit donné;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre & si passionné.

AMPHITRION *à part.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné?

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas;
Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

AMPHITRION.

COMEDIE.
AMPHITRION.

369

Ensuite, s'il vous plaît?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit. Tête à tête, ensemble nous soupâmes;
Et, le soupé fini, nous nous fîmes coucher.

AMPHITRION.

Ensemble?

ALCMENE.

Affûrément. Quelle est cette demande?

AMPHITRION *à part.*

Ah! C'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assûrer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous?

AMPHITRION.

Non ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,

Dit, de toutes les faussetés,

La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitriou?

AMPHITRION.

Perfide.

ALCMENE.

Ah! Quel emportement!

AMPHITRION,
AMPHITRION.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma constance ;
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De qui donc vous venger, & quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRION.

Je ne sçais pas ; mais ce n'étoit pas moi,
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de foi ;
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée.

Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus ;
Et me voilà déterminée

A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRION.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer.
C'est le moins qu'on doit voir, & les choses, peut-être,
Pourront n'en pas là demeurer.
Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,

C O M E D I E.

371

Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir,
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible ;
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frere déjà peut hautement répondre,
Que , jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté.
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après , nous percerons jusqu'au fond d'un mystère,
Jusques à présent inoui ;
Et , dans les mouvemens d'une juste colére,
Malheur à qui m'aura trahi.

S O S I E.

Monsieur . . .

A M P H I T R I O N.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

C L E A N T H I S à *Alcmène.*

Faut-il . . .

A L C M E N E.

Je ne puis rien entendre.
Laisse-moi seule, & ne sui point mes pas.

SCENE III.

CLEANTHIS, SOSIE.

ILEANTHIS *à part.*
 IL faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle ;
 Mais le frere sur le champ
 Finira cette querelle.

SOSIE *à part.*

C'est ici, pour mon maître, un coup assez touchant ;
 Et son aventure est cruelle.

Je crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant ;
 Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLEANTHIS *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder.
 Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
 Et je tremble à la demander.

Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hazarder,
 Ignorer ce qu'il en peut être ?
 Allons, tout coup vaille, il faut voir,
 Et je ne m'en sçaurois défendre.
 La foiblesse humaine est d'avoir
 Des curiosités d'apprendre
 Ce qu'on ne voudroit pas sçavoir.

Dieu te gard, Cléanthis.

C O M E D I E.
CLEANTHIS.

373

Ah, ah ! Tu t'en avifes,
Traître, de t'approcher de nous.

S O S I E.

Mon Dieu ! Qu'as-tu ? Toujours on te voit en courroux ;
Et sur rien tu te formalises ?

CLEANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien ? Di ?

S O S I E.

J'appelle sur rien,
Ce qui, sur rien, s'appelle en vers, ainsi qu'en prose ;
Et rien, comme tu le sçais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLEANTHIS.

Je ne sçais qui me tient, infame,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

S O S I E.

Holà. D'où te vient donc ce transport furieux ?

CLEANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu ?

S O S I E.

Et quel ?

CLEANTHIS.

Quoi ! Tu fais l'ingénu ?
Est-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

**AMPHITRION ;
SOSIE.**

Non , je sçais fort bien le contraire ;
Mais je ne t'en fais pas le fin.

Nous avions bû de je ne sçais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pû faire.

CLEANTHIS.

Tu crois , peut-être , excuser par ce trait . . .

SOSIE.

Non , tout de bon , tu m'en peux croire.
J'étois dans un état , où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret ;
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la manière
Dont tu m'as sçu traiter étant venu du port ?

SOSIE.

Non plus que rien ; tu peux m'en faire le rapport.
Je suis équitable & sincère ,
Et me condamnerai , moi-même , si j'ai tort.

CLEANTHIS.

Comment ! Amphitriion m'ayant sçu disposer,
Jusqu'à ce que tu vins , j'avois pouffé ma veille ;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille ,
De ta femme il fallut moi-même t'aviser ;
Et , lorsque je fus te baiser ,
Tu détournas le nez , & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

COMEDIE.
CLEANTHIS.

375

Comment, bon?

SOSIE.

Mon Dieu! Tu ne sçais pas pourquoi,

Cléanthis, je tiens ce langage.

J'avois mangé de l'ail, & fis en homme sage

De détourner un peu mon haleine de toi.

CLEANTHIS.

Je te fçûs exprimer des tendresses de cœur;

Mais, à tous mes discours, tu fus comme une foughe;

Et jamais un mot de douceur

Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE *à part.*

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin, ma flâme eut beau s'émanciper,

Sa chaste ardeur, en toi, ne trouva rien que glace;

Et, dans un tel retour, je te vis la tromper

Jufqu'à faire refus de prendre au lit la place

Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi! Je ne couchai point?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Est-il possible?

CLEANTHIS.

Traître, il n'est que trop assuré;

C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible ;

Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,

Tu t'es d'avec moi séparé

Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE *à part.*

Vivat, Sosie.

CLEANTHIS.

Hé quoi ! Ma plainte a cet effet ?

Tu ris après ce bel ouvrage ?

SOSIE.

Que je fais de moi fatigait !

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage ?

SOSIE.

Je n'aurois jamais crû que j'eusse été si sage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,

Tu m'en fais éclater la joye en ton visage.

SOSIE.

Mon Dieu ! Tout doucement. Si je paroiss joyeux,

Croi que j'en ai, dans l'ame, une raison très-forte ;

Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux,

Que d'en user tantôt avec toi de la forte.

CLEANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi ?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.

En l'état où j'étois, j'avois certain effroi

Dont

Dont, avec ton discours, mon ame s'est remise.
 Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
 Je n'eusse fait quelque sottise.

CLEANTHIS.

Quelle est cette frayeur, & sçachons donc pourquoi ?

SOSIE.

Les médecins disent, quand on est yvre,
 Que, de sa femme, on se doit abstenir ;
 Et que, dans cet état, il ne peut provenir
 Que des enfans pesans, & qui ne sçauroient vivre.
 Voi, si mon cœur n'eût sçû de froideur se munir,
 Quels inconvéniens auroient pû s'en ensuivre.

CLEANTHIS.

Je me moque des médecins
 Avec leurs raisonnemens fades.
 Qu'ils reglent ceux qui sont malades,
 Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains,
 Ils se mêlent de trop d'affaires,
 De prétendre tenir nos chastes feux gênés ;
 Et, sur les jours caniculaires,
 Ils nous donnent encore, avec leurs loix sévères,
 De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

Non, je soutiens que cela conclut mal ;
 Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
 Il n'est ni vin, ni tems qui puisse être fatal

A remplir le devoir de l'amour conjugal ;
Et les médecins sont des bêtes.

SOSIE.

Contr'eux, je t'en supplie, apaise ton courroux ;
Ce sont d'honnêtes gens, quoique le monde en dise.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuse n'est point une excuse de mise ;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'user, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoi ?

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,
Lâche, que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah ! Pour cet article, j'ai tort,
Je m'en dédis ; il y va trop du notre.
Garde-toi bien de suivre ce transport.

CLEANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose....

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause,
Amphitryon revient, qui me paroît content.

SCENE IV.

JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *à part.*

JE viens prendre le tems de rappaifer Alcméne,
 De bannir les chagrins que son cœur veut garder;
 Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'améne,
 Le doux plaisir de se raccommoier.

[*à Cléanthis.*]

Alcméne est là-haut, n'est-ce pas?

CLEANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude,
 Qui cherche de la folitude;
 Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,
 Elle ne fera pas pour moi.

SCENE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS.

Son chagrin, à ce que je voi,
 A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,

Bbb ij

AMPHITRION,
Après son fracas effroyable?

CLEANTHIS.

Que, si toutes nous faisons bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable;
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux.

Mais, aux hommes, par trop vous êtes accrochées;
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vrayment...

SOSIE.

Le voici. Taisons-nous.

SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS,
SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me désespérer?
Hélas! Arrêtez, belle Alcmène.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace....

COMÉDIE.
ALCMÈNE.

385

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi....

ALCMÈNE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & sa douleur m'afflige.

[*haut.*]

Souffrez que mon cœur....

ALCMÈNE.

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller ?

ALCMÈNE.

Où vous ne ferez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.

Je tiens à vos beautés par un nœud trop ferré,

Pour pouvoir un moment en être séparé.

Je vous suivrai par tout, Alcmène.

ALCMÈNE.

Et moi par tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je suis donc bien épouvantable ?

ALCMÈNE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.

Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,

AMPHITRION,

Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable;
Comme un monstre à fuir en tous lieux.

Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable,
C'est un supplice qui m'accable;
Et je ne vois rien sous les Cieux
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous supportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas ! que votre bouche dit.

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage;
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé ! Que vous a donc fait ma flâme,
Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder ?

ALCMENE.

Ah, juste Ciel ! Cela se peut-il demander ?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une ame ?

JUPITER.

Ah ! D'un esprit plus adouci

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi ?
Est-ce-là cet amour si tendre,
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici ?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'est pas; & vos lâches injures

En ont autrement ordonné.

Il n'est plus, cet amour, tendre & passionné;

Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives blessures,

Cruellement assassiné.

C'est, en sa place, un courroux inflexible,

Un vif ressentiment, un dépit invincible,

Un désespoir d'un cœur justement animé

Qui prétend vous haïr pour cet affront sensible,

Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé;

Et c'est haïr autant qu'il est possible.

JUPITER.

Hélas! Que votre amour n'avoit guères de force,

Si de si peu de chose on le peut voir mourir!

Ce qui n'étoit que jeu, doit-il faire un divorce,

Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMENE.

Ah! C'est cela dont je suis offensée,

Et que ne peut pardonner mon courroux.

Des véritables traits d'un mouvement jaloux

Je me trouverois moins blessée.

La jalousie a des impressions,

Dont bien souvent la force nous entraîne;

Et l'ame la plus sage, en ces occasions,

Sans doute, avec assez de peine,

Répond de ses émotions.

L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé

A de quoi ramener une ame qu'il offense ;

Et, dans l'amour qui lui donne naissance

Il trouve au moins, malgré toute sa violence,

Des raisons pour être excusé.

De semblables transports contre un ressentiment,

Pour défense, toujours ont ce qui les fait naître ;

Et l'on donne grace aisément

A ce dont on n'est pas le maître.

Mais que, de gayeté de cœur,

On passe aux mouvemens d'une fureur extrême ;

Que, sans cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,

Bleffer la tendresse & l'honneur

D'un cœur qui chèrement nous aime ;

Ah ! C'est un coup trop cruel en lui-même,

Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUPITER.

Oui, vous avez raison, Alcméne, il se faut rendre.

Cette action, sans doute, est un crime odieux,

Je ne prétends plus le défendre.

Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux ;

Et donne au vôtre à qui se prendre

De ce transport injurieux.

A vous en faire un aveu véritable,

L'époux, Alcméne, a commis tout le mal,

C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable ;

L'amant n'a point de part à ce transport brutal,

Et, de vous offenser, son cœur n'est point capable.

Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penser,

Trop

Trop de respect & de tendresse ;
 Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser
 Il avoit eu la coupable foiblesse ,
 De cent coups , à vos yeux , il voudroit le percer.
 Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
 Où pour vous l'on doit toujours être ;
 A son dur procédé l'époux s'est fait connoître ;
 Et, par le droit d'hymen , il s'est crû tout permis.
 Oui, c'est lui qui , sans doute , est criminel vers vous ,
 Lui seul a maltraité votre aimable personne ;
 Haïssiez , détestez l'époux ,
 J'y consens ; & vous l'abandonne.
 Mais, Alcméne , sauvez l'amant de ce courroux
 Qu'une telle offense vous donne ;
 N'en jetez pas sur lui l'effet ,
 Démêlez-le un peu du coupable ;
 Et, pour être enfin équitable ,
 Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

A L C M E N E.

Ah ! Toutes ces subtilités
 N'ont que des excuses frivoles ;
 Et, pour les esprits irrités ,
 Ce sont des contre-tems , que de telles paroles.
 Ce détour ridicule est en vain pris par vous.
 Je ne distingue rien en celui qui m'offense ,
 Tout y devient l'objet de mon courroux ;
 Et, dans sa juste violence ,
 Sont confondus & l'amant & l'époux.

Tous deux, de même sorte, occupent ma pensée;
 Et, des mêmes couleurs, par mon ame blessée,
 Tous deux ils sont peints à mes yeux,
 Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée;
 Et tous deux me sont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puisque vous le voulez,
 Il faut donc me charger du crime.
 Oui, vous avez raison, lorsque vous m'immolez
 A vos ressentimens, en coupable victime.
 Un trop juste dépit contre moi vous anime;
 Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
 Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
 C'est, avec droit, que mon abord vous chasse,
 Et que, de me fuir en tous lieux,
 Votre colère me menace.
 Je dois vous être un objet odieux,
 Vous devez me vouloir un mal prodigieux,
 Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe;
 D'avoir offensé vos beaux yeux,
 C'est un crime à blesser les hommes & les Dieux;
 Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
 Que, contre moi, votre haine ramasse
 Tous ses traits les plus furieux.
 Mais mon cœur vous demande grace;
 Pour vous la demander je me jette à genoux;
 Et la demande au nom de la plus vive flâme,
 Du plus tendre amour dont une ame

Puisse jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmène,
Me refuse la grace où j'ose recourir ;
Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne sçaurois plus souffrir.
Oui, cet état me désespère,
Alcmène ; ne présumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos célestes appas,
Je puisse vivre un jour avec votre colère.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait, sous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triste cœur ;
Et, de mille vautours, les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer ;
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pû fâcher un objet adorable.
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous ramène ;
Et ne laisse en votre ame, après ce triste jour,
Aucune impression de haine,
Au souvenir de mon amour.
C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

AMPHITRION,
ALCMENE.

Ah! Trop cruel époux!

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmène.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flâme à mille morts s'expose,
Plûtôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïssez donc?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort,

Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur, jusqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puisque, pour vous venger, je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis sur l'heure.

C O M E D I E.
ALCMENE.

389

Qui ne sçauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez

Cette colére qui m'accable ;

Et que vous m'accordiez le pardon favorable,

Que je vous demande à vos pieds.

[*Sosie & Cléanthis se mettent aussi à genoux.*]

Résolvez ici l'un des deux,

Ou de punir, ou bien d'absoudre.

ALCMENE.

Hélas ! Ce que je puis résoudre

Paroît bien plus que je ne veux.

Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,

Mon cœur a trop sçû me trahir ;

Dire qu'on ne sçauroit haïr,

N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?

JUPITER.

Ah ! Belle Alcmène, il faut que comblé d'allégresse

ALCMENE.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de foiblesse.

JUPITER.

Va, Sosie, & dépêche-toi ;

Voi, dans les doux transports dont mon ame est charmée,

Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,

Et les invite à dîner avec moi.

AMPHITRION,

[*bas à part.*]

Tandis que d'ici je le chasse,
 Mercure remplira sa place.

SCENE VII.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE,

HÉ bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage.
 Veux-tu qu'à leur exemple, ici,

Nous fassions, entre nous, un peu de paix aussi,
 Quelque petit rapatriage?

CLEANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment. Cela se fait ainsi.

SOSIE.

Quoi! Tu ne veux pas?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guère,

Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu. Je n'en ferai rien;
 Et je veux être, à mon tour, en colère.

COMEDIE.
CLEANTHIS.

391

Va, va, traître, laisse-moi faire;
On se lasse, par fois, d'être femme de bien.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION.



Où, sans doute, le sort tout exprès me le
cache ;

Et, des tours que je fais, à la fin, je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je
sçache.

Je ne sçaurois trouver, portant par tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache ;

Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.

Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,

De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,

Viennent se réjouir pour me faire enrager.

Dans l'embarras cruel du fouci qui me blesse,

De leurs embrassemens, & de leur allégresse,

Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.

En vain à passer je m'apprête

Pour fuir leurs persécutions,

Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête ;

Et

Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions,

Je réponds d'un geste de tête,

Je leur donne, tout bas, cent malédictions.

Ah! Qu'on est peu flaté de louange, d'honneur,

Et de tout ce que donne une grande victoire,

Lorsque, dans l'âme, on souffre une vive douleur!

Et que l'on donneroit volontiers cette gloire

Pour avoir le repos du cœur!

Ma jalousie à tout propos

Me promène sur ma disgrâce;

Et plus mon esprit y repasse,

Moins j'en puis débrouiller le funeste cahos.

Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne,

On leve les cachets, qu'on ne l'apperçoit pas;

Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne,

Est ce qui fait ici mon cruel embarras.

La nature par fois produit des ressemblances,

Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser;

Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,

Un homme pour époux se puisse supposer;

Et, dans tous ces rapports, sont mille différences,

Dont se peut une femme aisément aviser.

Des charmes de la Thessalie

On vante de tout tems les merveilleux effets;

Mais les contes fameux qui par tout en sont faits,

Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;

Et ce feroit du sort une étrange rigueur,

Qu'au sortir d'une ample victoire,

AMPHITRION;

Je fusse contraint de les croire,

Aux dépens de mon propre honneur.

Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,

Et voir si ce n'est point une vaine chimère

Qui, sur ses sens troublés, ait scû prendre crédit.

Ah! Fasse le Ciel équitable

Que ce penser soit véritable;

Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit!

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRION,

MERCURE *sur le balcon de la maison d'Amphitron,*
sans être vû, ni entendu par Amphitron.

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature;

Et je vais égayer mon sérieux loisir

A mettre Amphitron hors de toute mesure.

Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité;

Mais aussi ce n'est pas ce dont je m'inquiète;

Et je me sens, par ma planète,

A la malice un peu porté.

AMPHITRION *sans voir Mercure.*

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRION.

Moi.

Qui, moi?

AMPHITRION *Nappercevant Mercure qu'il prend pour Sosie.*
Ah! Ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre? Et qui donc es-tu toi
Qui fais tant de vacarme, & parles de la sorte?

AMPHITRION.

Quoi! Tu ne me connois pas?

MERCURE.

Non;

Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRION *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie, holà, Sosie.

MERCURE.

Hé bien, Sosie; oui, c'est mon nom,
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRION.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande?
Et que demandes-tu là bas?

AMPHITRION.

Moi, pendard, ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?

D d d ij

AMPHITRION,

Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRION.

Attend, traître. Avec un bâton

Je vais là haut me faire entendre ;

Et, de bonne façon, t'apprendre

A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'envoyerais d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRION.

O Ciel ! Vit-on jamais une telle insolence ?

La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux ?

MERCURE.

Hé bien ? Qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?

M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?

Comme il les écarquille & paroît effaré !

Si, des regards, on pouvoit mordre,

Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRION.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes

Avec ces impudens propos.

Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !

Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

MERCURE.

L'ami, si, de ces lieux, tu ne veux disparaître,

Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRION.

Ah ! Tu sçauras, maraud, à ta confusion,

Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître ?

AMPHITRION.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître ?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitron.

AMPHITRION.

Et cet Amphitron, qui, hors moi, le peut être ?

MERCURE.

Amphitron ?

AMPHITRION.

Sans doute.

MERCURE.

Ah ! Quelle vision !

Di-nous un peu. Quel est le cabaret honnête,

Où tu t'es coëffé le cerveau ?

AMPHITRION.

Comment ! Encore ?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête ?

AMPHITRION.

Ciel !

MERCURE.

Etoit-il vieux, ou nouveau ?

AMPHITRION.

Que de coups !

AMPHITRION,
MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRION.

Ah ! Je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passé, mon pauvre ami, croi-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.

Je respecte le vin. Va-t'en, retire-toi,
Et laisse Amphitrion dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRION.

Comment ! Amphitrion est là-dedans ?

MERCURE.

Fort bien ;

Qui, couvert de lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmène,

A jouir des douceurs d'un aimable entretien.

Après le démêlé d'un amoureux caprice,

Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.

Garde-toi de troubler leurs douces privautés ;

Si tu ne veux qu'il ne punisse

L'excès de tes témérités.

SCÈNE III.

AMPHITRION *seul.***A**H! Quel étrange coup m'a t'il porté dans l'ame?

En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit?

Et, si les choses sont comme le traître dit,

Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flâme?

A quel parti me doit résoudre ma raison?

Ai-je l'éclat, ou le secret à prendre?

Et, dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre

Le déshonneur de ma maison?

Ah! Faut-il consulter, dans un affront si rude?

Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager;

Et toute mon inquiétude

Ne doit aller qu'à me venger.

SCÈNE IV.

AMPHITRION, SOSIE,
NAUCRATES & POLIDAS*dans le fond du théâtre.*SOSIE à *Amphitron.***M**onsieur, avec mes soins, tout ce que j'ai pu faire,

C'est de vous amener ces messieurs que voici.

AMPHITRION.

Ah! Vous voilà.

AMPHITRION,
SOSIE.

Monsieur,

AMPHITRION.

Infolent, téméraire.

SOSIE.

Quoi?

AMPHITRION.

Je vous apprendrai de me traiter ainsi,

SOSIE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?

AMPHITRION *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, misérable?

SOSIE *à Naucratus & à Polidas.*

Holà, Messieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES *à Amphitron.*

Ah! de grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi suis-je coupable?

AMPHITRION.

Tu me le demandes, maraud?

[*à Naucratus.*]

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

NAUCRATES *à Amphitron.*

Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

SOSIE,

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRION.

C O M E D I E.
A M P H I T R I O N.

401

Comment ! Il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nez ;
Et de joindre encor la menace
A mille propos effrenés.

[*mettant l'épée à la main.*]

Ah ! Coquin.

S O S I E *tombant à genoux.*

Je suis mort.

N A U C R A T E S *à Amphitruon.*

Calmez cette colère.

S O S I E.

Messieurs.

P O L I D A S *à Sosie.*

Qu'est-ce ?

S O S I E.

M'a-t-il frappé ?

A M P H I T R I O N.

Non , il faut qu'il ait le salaire
Des mots où , tout à l'heure , il s'est émancipé.

S O S I E.

Comment cela se peut-il faire ,
Si j'étois , par votre ordre , autre part occupé ?
Ces messieurs sont ici pour rendre témoignage ,
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

N A U C R A T E S.

Il est vray qu'il nous vient de faire ce message ;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRION,
AMPHITRION.

Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRION.

Et quand ?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une ame satisfaite
D'avoir, d'Alcmène, apaisé le courroux.

[*Sosie se relève.*] AMPHITRION.

O Ciel ! Chaque instant, chaque pas,
Ajoûte quelque chose à mon cruel martyre ;

Et, dans ce fatal embarras,

Je ne sçais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que, de chez vous, il vient de nous conter,

Surpasse si fort la nature,

Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,

Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRION.

Allons. Vous y pourrez seconder mon effort ;

Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.

Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.

Débrouillons ce mystère, & sçachons notre sort.

Hélas ! Je brûle de l'apprendre ;

Et je le crains plus que la mort.

[*Amphitruon frappe à la porte de sa maison.*]

SCENE V.

JUPITER, AMPHITRION,
NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Quel bruit à descendre m'oblige,
Et qui frappe en maître où je suis?

AMPHITRION.

Que vois-je, justes Dieux!

NAUCRATES.

Ciel! Quel est ce prodige!

Quoi! Deux Amphitrions ici nous sont produits?

AMPHITRION *à part.*

Mon ame demeure transie.

Hélas! Je n'en puis plus, l'aventure est à bout,

Ma destinée est éclaircie;

Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATES.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,

Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE *passant du côté de Jupiter.*

Messieurs, voici le véritable.

L'autre est un imposteur digne de châtement.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable

Suspend ici mon jugement.

E e e ij

AMPHITRION,
AMPHITRION.

C'est trop être éludés par un fourbe exécration,
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATES à *Amphitron* qui a mis l'épée à la main.
Arrêtez.

AMPHITRION.

Laissez-moi.

NAUCRATES.

Dieux ! Que voulez-vous faire ?

AMPHITRION.

Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

JUPITER.

Tout beau. L'emportement est fort peu nécessaire ;
Et, lorsque, de la sorte, on se met en colère,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

SOSIE.

Oui, c'est un enchanteur, qui porte un caractère,
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

AMPHITRION à *Sosie*.

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir, par mille coups, ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître est homme de courage,
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

AMPHITRION.

Laissez-moi m'affouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

C O M E D I E.

405

NAUCRATES *arrétant Amphitryon.*

Nous ne souffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi ! Mon honneur de vous reçoit ce traitement,
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense ?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment ?

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vûë
Fassent nos résolutions,
Lorsque, par deux Amphitryons,
Toute notre chaleur demeure suspenduë ?
A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir, & de vous méconnoître.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître,
Du salut des thébains le glorieux appui ;
Mais nous le voyons tous aussi paroître en lui ;
Et ne sçaurions juger dans lequel il peut être.

Notre parti n'est point douteux,
Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière ;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux ;

Et c'est un coup trop hazardeux
Pour l'entreprendre sans lumière.

Avec douceur laissez-nous voir

De quel côté peut être l'imposture ;
Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

AMPHITRION,
JUPITER.

Oui, vous avez raison ; & cette ressemblance,
A douter de tous deux, vous peut autoriser.
Je ne m'offense point de vous voir en balance ;
Je suis plus raisonnable, & sçais vous excuser.
L'œil ne peut entre nous faire de différence ;
Et je vois qu'aîsément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colére,
Point mettre l'épée à la main,
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous est Amphitriton ;
Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
C'est à moi de finir cette confusion ;
Et je prétends me faire à tous si bien connoître,
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus, de rien dire, aucune occasion.
C'est aux yeux des thébains que je veux avec vous
De la vérité pure ouvrir la connoissance ;
Et la chose, sans doute, est assez d'importance,
Pour affecter la circonstance,
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcméne attend de moi ce public témoignage ;
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie ; & j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ;
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage

COMEDIE.

407

Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.

Attendant avec vous ces témoins souhaités,

Ayez, je vous prie, agréable

De venir honorer la table,

Où vous a Sosie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, messieurs, ce mot termine

Toute l'irrésolution ;

Le véritable Amphitrion

Est l'Amphitrion où l'on dîne.

AMPHITRION.

O Ciel ! Puis-je plus bas me voir humilié ?

Quoi ! Faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,

Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire ;

Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,

On me tienne le bras lié ?

NAUCRATES à *Amphitrion*.

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre

L'éclaircissement, qui doit rendre

Les ressentimens de raison.

Je ne sçais pas s'il impose ;

Mais il parle sur la chose

Comme s'il avoit raison.

AMPHITRION.

Allez, foibles amis, & flatez l'imposture.

Thébes en a pour moi de tout autres que vous ;

Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,

Sçauront prêter la main à mon juste courroux.

AMPHITRION,
JUPITER.

Hé bien, je les attends; & ſçaurai décider
Le différend en leur préſence.

AMPHITRION.

Fourbe, tu crois par-là peut-être t'évader;
Mais rien ne te ſçauroit ſauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à préſent répondre;
Et tantôt je ſçaurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRION.

Le Ciel même, le Ciel ne t'y ſçauroit ſouſtraire;
Et, juſques aux enfers, j'irai ſuivre tes pas.

JUPITER.

Il ne ſera pas néceſſaire;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRION *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il forte,
Aſſembler des amis qui ſuivent mon courroux;
Et chez moi venons, à main forte,
Pour le percer de mille coups.

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS,
SOSIE.

JUPITER.

POint de façons, je vous conjure ;
Entrons vite dans la maison.

NAUCRATES.

Certes toute cette aventure
Confond le sens & la raison.

SOSIE.

Faites trêve, messieurs, à toutes vos surprises ;
Et, pleins de joye, allez tablez jusqu'à demain.

[*seul.*]

Que je vais m'en donner ; & me mettre en beau train
De raconter nos vaillantises !
Je brûle d'en venir aux prises ;
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

ARête. Quoi ! Tu viens ici mettre ton nez ;
Impudent flaireur de cuisine ?

AMPHITRION,
SOSIE.

Ah ! De grace, tout doux.

MERCURE.

Ah ! Vous y retournez ?

Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas ! Brave & généreux moi ;

Modère-toi, je t'en supplie.

Sosie, épargne un peu Sosie ;

Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom ;

A pû te donner la licence ?

Ne t'en ai-je pas fait une extrême défense,

Sous peine d'essuyer mille coups de bâton ?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,

Posséder sous un même maître.

Pour Sosie, en tous lieux, on sçait me reconnoître ;

Je souffre bien que tu le fois,

Souffre aussi que je le puisse être.

Laissons aux deux Amphitrions

Faire éclater des jalousies ;

Et, parmi leurs contentions,

Faisons, en bonne paix, vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul ; & je suis obstiné

A ne point souffrir de partage.

C O M E D I E.
S O S I E.

411

Du pas devant, sur moi, tu prendras l'avantage;
Je ferai le cadet, & tu feras l'aîné.

M E R C U R E.

Non, un frere incommode, & n'est pas de mon goût;
Et je veux être fils unique.

S O S I E.

O cœur barbare & tyrannique!
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

M E R C U R E.

Point du tou..

S O S I E.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humanise;
En cette qualité, souffre-moi près de toi.
Je te ferai partout une ombre si soumise,
Que tu feras content de moi.

M E R C U R E.

Point de quartier; immuable est la loi.
Si, d'entrer là-dedans, tu prends encor l'audace,
Mille coups en feront le fruit.

S O S I E.

Las! A quelle étrange disgrâce,
Pauvre Sosie, es-tu réduit!

M E R C U R E.

Quoi! Ta bouche se licencie
A te donner encore un nom que je défends?

S O S I E.

Non, ce n'est pas moi que j'entends;

Fff ij

AMPHITRION,

Et je parle d'un vieux Sosie,
 Qui fut jadis de mes parens,
 Qu'avec très-grande barbarie,

A l'heure du dîné, l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prend garde de tomber dans cette frénésie,
 Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE *à part.*

Que je te rosserois, si j'avois du courage,
 Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé!

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE:

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
 A pourtant frappé mon oreille;
 Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau tems réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te demanger,
 Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE *seul.*

O Ciel ! Que l'heure de manger
 Pour être mis dehors est une maudite heure !
 Allons , cédon's au fort dans notre affliction ,
 Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie ;
 Et , par une juste union ,
 Joignons le malheureux Sosie
 Au malheureux Amphitrion.
 Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

S C E N E V I I I .

AMPHITRION , ARGATIPHONTIDAS ,
 POSICLES , SOSIE *dans un coin du théâtre
 sans être vû.*

AMPHITRION *à plusieurs autres officiers qui
 l'accompagnoient.*

ARrêtez-là , messieurs. Suivez-nous d'un peu loin ,
 Et n'avancez tous , je vous prie ,
 Que quand il en fera besoin.

P O S I C L E S .

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame.

A M P H I T R I O N .

Ah ! De tous les côtés , mortelle est ma douleur ,
 Et je souffre pour ma flâme ,
 Autant que pour mon honneur.

P O S I C L E S .

Si cette ressemblance est telle que l'on dit ,
 Alcène , sans être coupable . . .

AMPHITRION,
AMPHITRION.

Ah! Sur le fait dont il s'agit;
L'erreur simple devient un crime véritable;
Et, sans consentement, l'innocence y périt:
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats;
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée;
Mais je hais vos messieurs de leurs honteux délais;
Et c'est un procédé dont j'ai l'ame blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous employe, on doit, tête baissée,
Se jeter dans ses intérêts.

Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter, d'un ami, raisonner l'adversaire,
Pour des hommes d'honneur n'est point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.

Le procès ne me sçauroit plaire;
Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystère,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Q'Argatiphontidas marche droit sur ce point;
Et, de vous, il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

COMEDIE.
AMPHITRION.

415

Allons.

SOSIE à *Amphitron*.

Je viens, monsieur, subir, à deux genoux,
Le juste châtement d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRION.

Lève-toi. Que fait-on ?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net ;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne ;
Et l'on me def-Sosie enfin,
Comme on vous def-Amphitrienne.

AMPHITRION.

Sui-moi.

SOSIE.

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne ?

SCENE IX.

CLEANTHIS, AMPHITRION,
ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS,
NAUCRATES, POSICLES, SOSIE.

CLEANTHIS.

O Ciel!

AMPHITRION.

Qui t'épouvante ainsi?

Quelle est la peur que je t'inspire?

CLEANTHIS.

Las! Vous êtes là haut, & je vous vois ici.

NAUCRATES à *Amphitron*.

Ne vous pressez point, le voici,

Pour donner, devant tous, les clartés qu'on désire;

Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,

Sçauront vous affranchir de trouble & de souci.

SCENE

SCENE X.

MERCURE, NAUCRATES, POLIDAS,
AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS,
POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

MERCURE.
Oui, vous l'allez voir tous; & sçachez par avance,
 Que c'est le grand maître des Dieux,
 Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,
 Alcméne a fait du Ciel descendre dans ces lieux.
 Et quant à moi, je suis Mercure,
 Qui, ne sçachant que faire, ai rossé tant soit peu
 Celui dont j'ai pris la figure;
 Mais, de s'en consoler, il a maintenant lieu;
 Et les coups de bâton d'un Dieu
 Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, monsieur le Dieu, je suis votre valet.
 Je me serois passé de votre courtoisie.

MERCURE.

Je lui donne à présent congé d'être Sosie,
 Je suis las de porter un visage si laid;
 Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambrosie,
 M'en débarbouiller tout-à-fait.

[*Mercuré s'envole dans le Ciel.*]

Tome IV.

G g g

Le Ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie !
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi ;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, NAUCRATES, AMPHITRION,
ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS,
POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *annoncé par le bruit du tonnerre, armé
de son foudre, dans un nuage sur son aigle.*

R Egarde, Amphitrion, quel est ton imposteur ;
Et, sous tes propres traits, voi Jupiter paroître.

A ces marques, tu peux aisément le connoître ;
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur

Dans l'état auquel il doit être,

Et rétablir chez toi la paix & la douceur.

Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.

Un partage avec Jupiter

N'a rien du tout qui déshonore ;

Et, sans doute, il ne peut être que glorieux,
De se voir le rival du souverain des Dieux.

Je n'y vois, pour ta flâme, aucun lieu de murmure ;

Et c'est moi, dans cette aventure,

Qui, tout Dieu que je suis, dois être le jaloux.
 Alcmène est toute à toi, quelque soin qu'on emploie;
 Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
 De voir que, pour lui plaire, il n'est point d'autre voye,
 Que de paroître son époux,
 Que Jupiter orné de sa gloire immortelle,
 Par lui-même n'a pû triompher de sa foi;
 Et que ce qu'il a reçu d'elle,
 N'a, par son cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le seigneur Jupiter sçait dorer la pillule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins, que ton cœur a soufferts;
 Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle;
 Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
 Remplira de ses faits tout le vaste univers.
 L'éclat d'une fortune en mille biens féconde,
 Fera connoître à tous, que je suis ton support;
 Et je mettrai tout le monde
 Au point d'envier ton fort.

Tu peux hardiment te flater
 De ces espérances données.
 C'est un crime, que d'en douter.
 Les paroles de Jupiter
 Sont des arrêts des destinées.

[*Il se perd dans les nuës.*]

NAUCRATES.

Certes, je suis ravi de ces marques brillantes...

AMPHITRION,
SOSIE.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment ?

Ne vous embarquez nullement

Dans ces douceurs congratulantes,

C'est un mauvais embarquement ;

Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment ;

Les phrases sont embarrassantes.

Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur ;

Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde ;

Il nous promet l'infailible bonheur

D'une fortune, en mille biens féconde,

Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur.

Tout cela va le mieux du monde ;

Mais enfin coupons aux discours ;

Et que chacun chez soi doucement se retire.

Sur telles affaires toujours,

Le meilleur est de ne rien dire.

FIN DU TOME QUATRIÈME.



Blancet Jaume



